

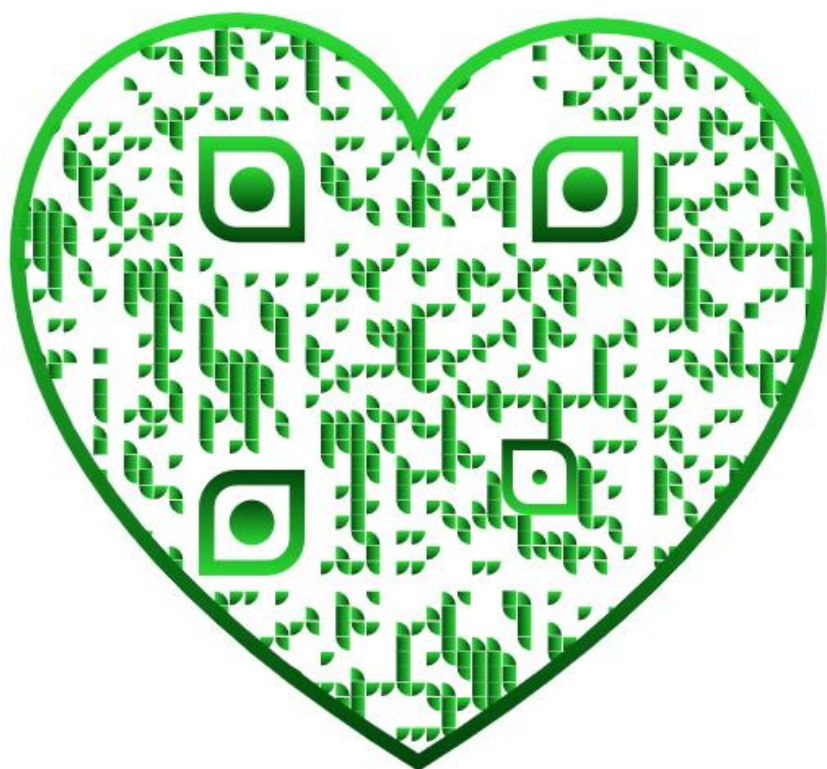
MALORIA CASSIS

À bout de souffle

Leur amour peut-il
défier l'impossible ?

DRAMA ROMANCE

&h



MALORIA CASSIS

À bout de souffle

Leur amour peut-il
défier l'impossible ?

DRAMA ROMANCE

&h

MALORIA CASSIS

À
bout de
souffle

ROMAN



SOMMAIRE

Titre

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Épilogue

Remerciements

Copyright

Chapitre 1

Tess

16 octobre 2023

J'observe mon cachet d'aspirine disparaître dans un verre d'eau. Inutile de regarder mon reflet dans le miroir, je sais que je dois avoir les traits tirés à cause du manque de sommeil. Mes lèvres me font mal tant elles sont desséchées, malgré le baume à lèvres appliqué chaque jour avec soin. Depuis la rentrée, mes cernes ne cessent de gagner du terrain et creusent mon visage. Je soupire face au boulot qui m'attend pour me rendre présentable au petit déjeuner, si je veux pouvoir donner le change. Le fait de n'avoir dormi que trois heures ne m'a pas aidée à avoir bonne mine, c'est certain. Mes cheveux sont encore pleins de laque pailletée et forment un nid d'oiseau sur le sommet de mon crâne. J'espère pouvoir retirer les épingles et les élastiques sans y laisser trop de mèches au passage.

D'une gorgée, j'avale le médicament maintenant dissous et file sous la douche sans perdre plus de temps. L'heure tourne et la ponctualité figure en tête des qualités attendues par ma famille. Je ne m'attarde pas sous l'eau. Les soins capillaires dont ma chevelure a désespérément besoin attendront mon rendez-vous chez le coiffeur de ce mercredi. Je me sèche aussi vite que je me suis lavée pour m'habiller. Un jean brut et un pull bleu en laine feront l'affaire. Je m'attelle à utiliser les dix minutes qu'il me reste pour effacer toute trace de mes excès nocturnes. Une bonne dose de fond de teint, encore plus d'anticernes, du correcteur un peu partout, un rouge à lèvres rose pâle et un soupçon de mascara pour ne pas exagérer et me voilà prête.

J'inspire un grand coup et pince mes joues pour me donner des couleurs avant de sortir de ma chambre. Le bruit des ustensiles de cuisine résonne dans le couloir, et une odeur de pancakes me donne la nausée. Des relents d'alcool remontent le long de ma gorge et menacent de s'échapper de ma bouche. Ai-je bu autant que ça, hier soir ? Il faut que je pense sérieusement à ralentir sur la boisson lors de

mes sorties.

— Bonjour, ma puce ! me lance gaiement ma mère dès qu'elle m'aperçoit, en versant une nouvelle coulée de pâte à pancakes dans la poêle devant elle.

Elle est vêtue d'un ensemble de sport ultra-moulant, et je devine qu'elle a déjà pris le temps de faire sa séance de fitness. À quarante ans passés, elle possède un corps galbé gagné à force de transpirer sur son tapis de sol à la maison, en regardant les vidéos de son coach sportif virtuel. Rien ne saurait l'empêcher de se lever aux aurores pour sa séance quotidienne. C'est d'ailleurs pour cette raison que je rentre toujours avant 4 heures du matin de mes soirées démesurées. Si elle me voyait arriver à la maison en titubant, à rire de tout et de rien, elle en ferait un malaise.

Je l'embrasse sur la joue en lui murmurant un bonjour à mon tour. Ma voix, encore rauque d'avoir chanté à tue-tête il y a quelques heures à peine, pourrait me trahir. Je me presse deux oranges dans notre machine et me verse un énorme mug de café. Mon estomac se recroqueville sur lui-même en sachant qu'il va être obligé d'avaler quelque chose.

— Voilà la plus belle, me salue mon père en entrant à son tour dans la cuisine, déjà impeccable dans son costume.

Il m'étreint et m'embrasse sur le front, comme il le fait depuis que je suis bébé. Et ces câlins me font autant de bien que de mal. Ma plus grande peur réside là. Dans la possibilité de les décevoir et de perdre leur amour. Le pire, c'est que je ne fais rien pour que ça n'arrive pas.

Nous prenons place tous les trois autour de la table où un véritable mini-buffet a été dressé. Des fruits, du fromage, des yaourts, des céréales et des pancakes n'attendent plus que d'être dévorés. Mes parents ne prennent pas à la légère le premier repas de la journée. Il faut dire qu'avec leur rythme de travail, ils n'ont pas le temps de penser à déjeuner et se retrouvent tard dans la soirée à la maison. Ce sont deux bourreaux de travail qui ne comptent pas leurs heures. Et c'est ce qui les a menés à la tête d'une chaîne de plus de trente restaurants de type fast-food, disséminés un peu partout en France. Ils se partagent les rênes de l'empire depuis qu'ils ont créé leur tout premier restaurant à Paris il y a seize ans, au retour d'un voyage au Mexique. Je n'avais que six ans, mais je me rappelle les avoir entendus parler de ce projet durant des mois et d'être allée distribuer des flyers avec eux dans toutes les rues de Paris, au moment de l'ouverture. Ils sont l'exemple parfait de personnes parties de rien qui ont réussi à créer une affaire qui génère un chiffre d'affaires à vous faire sortir les yeux de leurs orbites.

— Tu as cours toute la journée, aujourd'hui ? me questionne mon père entre deux bouchées de son porridge multivitaminé.

Mes études de communication ne me passionnent pas, c'est le moins que l'on puisse dire. J'ai atterri dans ce cursus, poussée par mes parents qui me voyaient déjà proposer plein de nouvelles idées pour leur enseigner. Je n'avais aucun autre projet à leur opposer, ne sachant pas dans quel domaine m'orienter. Résultat des courses : je n'y suis pas à ma place.

— Oui, j'ai une semaine plutôt chargée, brodé-je, espérant ainsi éviter d'autres questions sur mon emploi du temps.

À vrai dire, mes professeurs à la faculté ne me voient pas souvent. Ces amphithéâtres me filent le vertige et je ne parle même pas des enseignements soporifiques qui me sont dispensés.

— Nous aussi, me prévient ma mère. Nous partons en déplacement cet après-midi, pour quatre jours minimum. Sabrina sera là en journée et elle s'occupera des courses.

— Et on reste joignable, comme toujours, me promet mon père.

— Ne vous inquiétez pas, les rassuré-je avec un grand sourire. J'ai vingt-deux ans, je vous rappelle, je sais me débrouiller toute seule. Tu pourrais même donner congé à Sabrina.

Sabrina est au service de mes parents depuis au moins une décennie. Elle s'occupe de toute l'intendance de la maison puisque mes parents n'ont pas une minute pour gérer le ménage ou les courses. Elle est une cuisinière hors pair, en plus d'être d'une gentillesse comme on en croise peu de nos jours. Et elle est surtout loyale envers mes parents et leur dira tout ce qu'il se passe sous leur toit durant leur absence. Voilà pourquoi je préférerais qu'elle ne soit pas là pendant leur déplacement.

— Sabrina a du travail ici, même quand nous sommes absents, me répond ma mère, avant de se lever après avoir fini sa boisson énergisante. Bon, il faut que je prenne ma douche et que je me prépare, si je ne veux pas que ton père parte sans moi.

— Dix minutes, lui lance ce dernier, alors qu'elle passe un bras autour de mes épaules et me dépose un baiser sur la joue en guise d'au revoir pour la semaine.

Je lui rends volontiers son affection parce que j'ai conscience qu'ils font tout ce qu'ils pensent être bon pour moi, sans se rendre compte qu'en réalité, je ne possède pas leur soif de gravir les sommets pour me hisser au plus haut de la chaîne alimentaire.

— Tu en es où dans tes recherches de job étudiant ? s'intéresse mon père en me tendant une pomme, voyant que je n'ai encore rien avalé.

Je lui souris pour le remercier et croque dans son cadeau pour gagner du temps. Que répondre à cela sans me faire griller sur mon inactivité ?

— J'ai eu pas mal de dossiers à préparer pour la fac, donc je ne

m'en suis pas encore occupée.

— Déjà ? Je croyais que les dossiers étaient à rendre pour la fin de l'année.

Pourquoi faut-il qu'il ait une si bonne mémoire ?

— Oui, mais j'en ai tellement que je préfère avancer dessus dès le début de l'année scolaire pour ne pas me retrouver sous l'eau en décembre.

— Tu as raison, l'organisation, c'est la clé de la réussite.

Le voilà, ce fameux mot. Réussite. Il n'y a pas un jour qui passe sans qu'il ne soit prononcé entre ces murs. Mes parents ne pensent qu'à ça. À faire fructifier leurs business, et à engranger encore plus de bénéfices. Et maintenant, ma réussite personnelle est aussi au centre de leurs préoccupations. Mais qu'est-ce que la réussite au fond ? Pour moi, cette perspective n'est synonyme que de pression et de responsabilités sur mes frêles épaules.

— Tu sais que tu peux compter sur nous, si tu veux un job dans un de nos restaurants ?

— Papa, soufflé-je, agacée qu'il me le propose à nouveau.

— Je sais, je sais ! se défend-il en levant les mains face à lui.

— Et puis, ce n'est pas comme si j'avais réellement besoin d'un travail, avancé-je pour tenter une nouvelle fois de négocier.

— Tess, on en a déjà parlé. Ce n'est pas une question d'argent, mais il faut que tu acquières de l'expérience professionnelle. C'est important pour ton CV et ça démontrera que tu n'es pas une fainéante.

Je hoche la tête et retiens de justesse un geignement plaintif. S'il savait que je passe mes journées à scroller sur les réseaux, à faire du shopping et à me lamenter sur mon sort, qui sur le papier paraît enviable, il aurait une bien piètre opinion de sa fille chérie. Sans parler des soirées sans fin où je me comporte typiquement comme le genre de jeunes filles qu'ils exècrent.

— Bon, je dois te laisser. Mange quelque chose de plus que cette pomme avant de partir en cours, m'ordonne-t-il d'une voix douce. On rentrera probablement tard, vendredi.

— Pas de souci. De toute façon, avec Louise, on a prévu de réviser chez elle ce soir-là, avant le TD de droits des médias de lundi matin, donc je pense que je dormirai là-bas.

Ces mensonges qui me viennent de plus en plus facilement pèsent sur ma conscience.

— OK. Mais samedi soir, c'est nous trois à la maison, d'accord ?

— Promis.

Et merde !

Dès qu'il est sorti de la cuisine, j'attrape mon téléphone et envoie un message à Louise, ma *partner in crime*.

se prévoit une soirée chez moi dans la semaine ?

Greffée à son téléphone, ma meilleure amie lit le message dans la seconde et les petits points de sa réponse apparaissent aussitôt.

Une soirée, alors que tu as l'appartement toute la semaine ? Tu rêves ! Dès ce soir, les festivités commencent, ma belle !

Chapitre 2

Gabriel

16 octobre 2023

Les bruits des gamins de mon voisin du dessus finissent de me sortir du sommeil. Sérieux, il leur donne quoi à becqueter pour qu'ils soient aussi énergiques dès le matin ? *Enfin, tout est relatif.* Il est 13 heures, soit beaucoup trop tôt pour être réveillé. Heureusement que ces deux garçons sont adorables, sinon j'aurais déjà sonné chez eux pour crever le ballon avec lequel ils s'évertuent à jouer dans le couloir de leur appartement, sans égard pour l'oiseau de nuit que je suis.

Avec difficulté, je m'arrache du canapé défoncé sur lequel je pionçais, trop fatigué en rentrant pour traîner ma carcasse jusqu'à mon plumard. Mon dos m'en veut, si j'en crois mes vertèbres coincées que je fais craquer en me contorsionnant, tout en me rendant dans ce qui me sert de cuisine. C'est-à-dire un pan du mur du salon contre lequel un meuble, qui a connu des jours meilleurs, est posé. Comme chaque matin, je prends le temps de ranger les quelques affaires que j'ai abandonnées à même le sol la veille au soir. Je tiens à garder un minimum de propreté pour tenir au mieux les lieux, malgré leur vétusté.

Après avoir lavé une tasse, je fouille dans le placard à la recherche de café, sans succès. Je crois d'ailleurs me souvenir que c'était déjà le cas hier... Et que mon frigo est vide, aussi. *Quel con !* Je délaisse le mug sur la table basse du salon, au milieu des cannettes et des bouteilles de bière qui traînent, et file dans la salle de bains pour prendre une douche. Je n'ai plus le choix, il faudra que j'aille faire des courses en fin de journée. Après m'être lavé et avoir enfilé une tenue tout ce qu'il y a de plus simple, j'attrape ma sacoche de travail qui contient mon PC portable et quitte cet appartement miteux que je loue pour quelques mois avant de remettre les voiles loin de la capitale. *Vivement, putain !*

Avant de devenir fou dans les rayons d'un supermarché, je me pose dans un café branché dans lequel j'ai mes habitudes et hèle la patronne d'un signe de la main, afin d'être servi au plus vite. Il me faut d'urgence ma dose de caféine. Elle vient aussitôt à ma rencontre, son calepin à la main.

— Vous servez encore les brunchs à cette heure-ci ? lui demandé-je à tout hasard.

— Pour un habitué, aucun problème, m'assure-t-elle, le sourire aux lèvres. Je vous apporte la formule complète ?

— J'ai l'air si mal en point que ça ?

— J'aimerais vous dire que non, mais un grand gaillard comme vous me semble apte à encaisser le coup.

— Je squatte votre établissement uniquement pour votre franc-parler, plaisanté-je en retour.

— Et surtout pour mon électricité, me taquine-t-elle, ayant l'habitude de me voir travailler des après-midi entiers.

— Va pour la version complète.

Je lui dois bien de consommer sans regarder à la dépense, vu que j'utilise plus que ce qu'elle propose à la carte.

Dès que ma commande est passée, j'ouvre mon ordinateur portable et branche mon téléphone sur la prise sous la table avec un peu moins de scrupule qu'auparavant. Je préfère bosser dans cette brasserie lumineuse que dans ce qui me sert de logement. Il est bien trop exigu pour que je puisse me sentir à l'aise. Je ne l'ai pris que pour avoir un endroit où dormir au chaud. Et vu le prix des loyers à Paris, même si je gagne convenablement ma vie, je n'ai pu prétendre qu'à un vingt mètres carrés mal éclairé avec des vis-à-vis.

Ma boîte mail n'affiche pas moins de trente messages non lus. Je supprime une dizaine de publicités sans intérêt et démarre par les demandes de mes clients les plus importants. Besoin d'ajouter des produits à la boutique d'une créatrice de mode, revoir la bannière d'un autre et rédiger plusieurs newsletters automatisées pour une nouvelle campagne publicitaire pour un troisième. Rien de bien compliqué. Je priorise les demandes et me lance dans le travail juste après avoir reçu mes œufs brouillés avec du bacon, mon jus d'orange et mon café, ainsi qu'une demi-baguette et de la confiture.

Après deux heures de boulot, et deux cafés supplémentaires, mon téléphone vibre sur la table. Je décroche en voyant le prénom de mon meilleur ami s'afficher.

— Si tu ne m'appelles que maintenant, c'est que tu viens à peine de te réveiller, signalé-je à mon pote.

— La nuit a été longue, que veux-tu !

— Je te rappelle qu'on était ensemble et pourtant, je suis frais et au boulot, figure-toi.

— Ouais, enfin, ton bureau, c'est un restaurant qui te sert autant de bières que tu veux, donc je comprends ta motivation, me rétorque Anthony.

— Je m'en tiens uniquement à la caféine le temps de traiter les commandes de mes clients, abruti !

— Bref, tu m'as déjà filé la migraine en prononçant les mots commandes, clients et boulot. On se voit pour l'apéro ?

— Anthony, il n'est même pas 16 heures, tu viens à peine de te sortir la tête du cul et tu parles déjà de picoler ?

— On n'a qu'une vie, je ne compte pas en perdre une minute.

Je me marre en secouant la tête, même s'il ne peut pas me voir.

— En plus, j'ai un plan pour ce soir, m'informe-t-il, déjà surexcité. Une nana de la fac qui a une pote dont les parents sont partis en déplacement. A priori, elle crèche dans un putain d'appart de bourges et l'alcool ne devrait pas manquer.

— Une soirée étudiante, non merci.

— Allez, fais pas chier, mec ! C'est gratis et j'essaie de choper cette meuf depuis la rentrée. Un mois que je galère pour réussir à avoir une miette de sa part.

— Et je suis censé te laisser continuer à te ridiculiser devant cette nana qui ne s'intéresse pas à toi ?

— C'est parce qu'elle ignore encore quel être spectaculaire je suis.

— Laisse-moi deviner, ce soir, ce sera l'occasion de lui présenter tous tes talents ?

— Exactement ! m'accorde-t-il dans un cri.

— Je passe te chercher à 19 heures.

— Ça, c'est mon pote ! On ira manger un truc avant d'y aller.

— OK. Je te laisse, j'ai encore pas mal de choses à faire.

— Et essaie d'opter pour un autre look que celui du gars qui deale à côté de la fac pour une fois, me sermonne-t-il comme s'il était mon père.

— Mon apparence et moi, on t'emmerde.

Chapitre 3

Tess

16 octobre 2023

— Je crois que tu as mis assez de maquillage sur ton visage, signalé-je à Louise qui n'en finit plus de se tartiner des couches de fard sur les joues tandis que je l'observe, allongée sur mon lit.

— Tu sais, le mec en dernière année de master ?

Comment pourrais-je ne pas savoir à qui elle fait référence ?

— Celui qu'on fait exprès de croiser dans les couloirs à chaque interclasse ?

— Je suis si peu discrète que ça ? me lance-t-elle, paniquée, en délaissant enfin ce fichu miroir.

— Vu que tu ne lui accordais pas un regard au départ pour que ce soit lui qui te remarque, je dirais que ta couverture tient la route.

— Tu m'as fait peur, me houspille-t-elle en prenant place à mes côtés sur mon lit. Je lui ai proposé de venir ce soir.

— Sérieux ? Enfin ! Je commençais à désespérer.

— Tu crois que je vais lui plaire ?

Je me tourne sur le ventre pour croiser son regard. Ce mec est plutôt canon. Il a la cote auprès des filles de la fac avec sa tête de plus que les autres garçons. Toujours habillé avec style, un sourire enjôleur aux lèvres, je ne suis pas étonnée qu'il ait tapé dans l'œil de mon amie. Ils flirtent en silence depuis la rentrée et ça commence à devenir lassant.

Vêtue d'une petite robe moulante à sequins, Louise est à croquer. Ses lèvres rehaussées de gloss rouge attirent l'œil et son air diabolique la rend pour le moins attirante. Aucun doute qu'elle va le charmer.

— Je ne comprendrai jamais comment une fille aussi séduisante que toi peut douter de son sex-appeal.

— Tu sais ce qu'on dit à propos de ceux qui savent qu'ils sont beaux. Je dois faire comme si je n'étais pas sûre de moi pour paraître encore plus belle.

Je me mets à rire tout en rangeant le bazar que Louise a mis dans mes affaires personnelles. Je n'apprécie pas particulièrement de voir ma chambre en désordre. Comme quoi, mes parents ont tout de même réussi une partie de mon éducation.

— J'étais surprise en te voyant en pantalon quand je suis arrivée, mais maintenant que je constate le cul bombé qu'il te fait, je valide le choix, me complimente-t-elle à sa manière.

— Me mettre en robe mi-octobre, c'est trop me demander.

— C'est pour ça qu'on a inventé le chauffage.

— Évidemment, ricané-je en levant les yeux.

Un coup de sonnette fait bondir ma meilleure amie.

— Ça doit être le livreur de boissons, se réjouit-elle en courant lui ouvrir comme si elle était chez elle.

Je la rejoins après avoir tiré à nouveau la couette sur mon matelas, au moment où elle referme la porte.

— Waouh, ça fait beaucoup de bouteilles tout ça ! m'étonné-je devant l'étendue de la livraison.

— Ouais, mais on en aura pour toute la semaine comme ça.

— Tu sais, je ne pense pas qu'on pourra se retrouver chez moi tous les soirs. Sabrina finira par remarquer qu'il se trame un truc.

— Mais non, tu t'inquiètes trop, comme toujours. Et puis, je reste avec toi jusqu'à ce que tout le monde soit parti pour t'aider à tout ranger. Elle n'y verra que du feu, je te le promets.

Rassurée par ces propos, je l'aide à ranger une partie des boissons et à installer l'autre sur le bar de mon père, dans le coin gauche du salon. Louise a même prévu des gobelets et des chips.

— Comment as-tu acheté tout ça ? questionné-je mon amie, sachant pertinemment qu'elle compte chaque centime.

Occupée à installer les bouteilles, elle ne se tourne qu'à moitié dans ma direction pour m'expliquer :

— J'ai passé la commande sur ton ordinateur à la pause-déjeuner.

— Je croyais que tu en avais besoin pour une recherche ?

— Oui, je recherchais ton compte de livraison à domicile.

— Tu aurais pu simplement me demander et on s'en serait occupées ensemble.

— Tu aurais eu une objection à trop de mes articles.

— Tu exagères et tu le sais.

— Tu adores mon côté drama queen, me charrie-t-elle en affrontant enfin mon regard et en esquissant un grand sourire pour m'adoucir.

— Tu es ingérable. Et tu as invité qui au juste ce soir pour avoir besoin d'autant de choses ?

— Les gens chez qui nous sommes déjà allées faire la fête et j'ai proposé à cet Anthony de venir avec des potes à lui, s'il le souhaitait.

— Et combien comptent venir ?

— On ne va pas tarder à le savoir, me répond-elle, espiègle, alors que la sonnette retentit à nouveau.

Un nouveau regard sur la quantité d'alcool que Louise a commandée fait naître une angoisse au creux de mon ventre. Je pensais plus à un truc en petit comité, surtout en début de semaine. J'ai l'impression que de son côté, elle a vu les choses en grand, et pas que pour ce soir. Mais je ne lui en veux pas. Je sais que la vie n'est pas facile pour elle. Elle vient de Bretagne et ses parents n'ont pas les moyens de l'aider à financer ses études. Elle se démène pour les réussir et dégoter un job qui paye, pour sortir sa famille de la précarité dans laquelle ils vivent. Alors, elle mérite bien de lâcher un peu de lest pour une fois.

Un premier groupe d'une dizaine de personnes débarque dans mon appartement, rapidement suivi par un deuxième. Je les salue et fais la bise à ceux que je connais. D'un point de vue extérieur, je donne l'impression d'avoir beaucoup d'amis. Je suis plutôt sociable et je sympathise rapidement avec à peu près tout le monde. Mais la vérité, c'est qu'à part Louise, personne ne sait vraiment qui je suis, ce que je ressens ou à quel point je me sens perdue.

La musique ne tarde pas à résonner dans les enceintes de la stéréo dernier cri que mon père s'est offerte il n'y a pas si longtemps. Passé minuit, il faudra que je leur fasse baisser le son, sinon mes voisins appelleront les flics, c'est certain. Deux grands gaillards que je ne crois pas avoir déjà croisés prennent la liberté de pousser les canapés pour créer un espace de danse.

— Tiens, ma chérie, m'interpelle Louise en me tendant un gobelet rempli d'un de ces mélanges dont elle a le secret, bois et détends-toi.

Je lui souris et trinque avec elle avant d'avalier plusieurs gorgées. *Merde !* Elle a corsé la dose plus que d'habitude.

— Sympa chez toi, Tess ! s'exclame Tarik, un mec avec lequel nous avons plusieurs cours en commun.

Il est plutôt cool et a le mérite de ne pas trop se prendre au sérieux.

— Merci.

— Tes parents doivent être blindés, me lance la fille à ses côtés, qui m'est inconnue. Ils font quoi dans la vie ?

Ses cheveux blonds sont tirés en une queue-de-cheval très haute. Son eye-liner blanc fait ressortir le bleu de ses yeux. Son regard me déstabilise un peu.

— Tu connais TacoStreet ?

— J'adore y manger, me répond mon camarade de classe.

— Ce sont mes parents qui ont créé l'enseigne.

— Tu rigoles ?

Je lui souris en haussant une épaule. Je sais que la majorité des étudiants de la faculté vont souvent y manger. Ce n'est pas cher, copieux et il y en a un à deux pas. Mes parents savent se placer. Un bruit de verre qui se brise au sol détourne mon attention. Je remarque qu'il aura à peine fallu l'échange de quelques phrases pour permettre à une quantité impressionnante de nouvelles personnes d'investir les lieux. Des rires éclatent à droite et à gauche tandis que je me fraye un passage jusqu'au débarras où sont rangées la pelle et la balayette. Je croise Louise sur le chemin du retour, qui se sert à nouveau un gobelet.

— Tu ne crois pas que ça fait un peu beaucoup de personnes là, tout de même ?

— J'avoue que je n'avais pas prévu que tout le monde accepterait de venir.

— Je ne le sens pas, me lamenté-je en observant les personnes autour de moi.

Je n'en connais pas la moitié. Certains sont déjà en train d'échanger leur salive dans les quatre coins de la pièce. Les voir rire en tenant leur gobelet instable sur le canapé de ma mère me fait craindre le pire. Le film *Projet X* se rappelle à moi, et tout à coup, j'ai envie de mettre fin à la soirée sur-le-champ.

— Hey ! me crie ma meilleure amie en claquant des doigts devant mon visage. Tout va bien se passer. Tu connais ce genre de soirées, on y est fourrées tout le temps. Ce sont juste des gens qui boivent, qui dansent et finissent par se barrer pour s'envoyer en l'air chez eux. D'ici deux ou trois heures, il n'y aura plus personne chez toi.

— Et tu crois que tu seras encore en état de m'aider à nettoyer ? lui demandé-je en pointant du doigt la bouteille de tequila qu'elle tient.

— Je n'ai qu'une parole, me jure-t-elle avant de m'en verser une rasade généreuse.

Je réponds à son sourire après quelques secondes d'hésitation et finis par trinquer avec elle.

— Et qu'est-ce que tu fous avec cette balayette ? me questionne-t-elle avant de me l'arracher des mains pour la délaissier un peu plus loin et de m'emporter dans son sillage pour danser avec les autres invités survoltés.

Chapitre 4

Gabriel

16 octobre 2023

Lorsque nous pénétrons dans l'appartement de la pote de la fameuse Louise, je n'ai qu'une envie : opérer un demi-tour. Les haut-parleurs crachent de la musique populaire merdique, beaucoup trop de personnes s'entassent alors que l'espace ne paraît pas manquer. Des rires féminins agressent mes tympanes.

— Il va vite me falloir un verre pour supporter ça, déclaré-je à Anthony.

— Fais pas ton chieur et sociabilise un peu, pour une fois, me rétorque-t-il en scannant la foule à la recherche de sa dulcinée.

Une nana me bouscule et j'ai à peine le temps de reculer pour éviter de me retrouver arrosé par sa boisson. *Je déteste les étudiants, bordel !*

— Putain, mec, fais gaffe, râle un type, derrière moi, dans lequel je viens de foncer.

Je le fusille du regard pour le dissuader de continuer à me chercher. Mon air menaçant lui permet de recevoir le message 5 sur 5. *Parfait.*

— Excuse-moi, me lance la jeune femme, hilare, en s'accrochant à mon bras pour ne pas tomber.

Comme je ne suis pas le dernier des connards, je l'aide à se stabiliser sur ses deux jambes. Plutôt jolie au premier abord, c'est dommage qu'elle semble si accessible avec son regard trop insistant.

— Tu devrais peut-être penser à ralentir ta consommation, lui conseillé-je en la relâchant.

— Il y a beaucoup trop de choix pour que je puisse me contenter d'un seul verre. Ça serait dommage de se priver.

— Évidemment, répliqué-je en n'en pensant pas un mot, avant de m'éloigner d'elle.

Mon regard scrute la foule à la recherche de mon pote qui m'a déjà

lâchement abandonné. Cet enfoiré m'embarque dans cette soirée étudiante alors qu'il sait à quel point je ne supporte pas la plupart de ces imbéciles immatures, mais en plus, il se barre dès notre arrivée.

Je m'avance dans le salon sur le parquet ciré. L'appartement est vaste, avec des fenêtres qui donnent sur la rue passante. Sans surprise, l'intérieur baigne dans une bulle d'élégance. Le mobilier, sûrement choisi avec soin, est à la fois moderne et raffiné : deux larges canapés en velours gris, des tables basses en verre et métal, et une grande bibliothèque qui occupe un mur entier, remplie de livres, mais aussi de bibelots et d'objets soigneusement disposés.

En me déplaçant, mes yeux glissent sur les photographies accrochées aux murs. La première, près de la cheminée, montre un couple avec un bébé dans les bras, un portrait classique de famille. Mais au fur et à mesure que j'avance, d'autres photos retiennent mon attention, toutes avec la même jeune fille à des âges différents au centre de l'image. Une photo d'elle toute petite, un sourire radieux illuminant son visage ; une autre, quelques années plus tard, assise sur un cheval, le regard rêveur, l'air un peu plus adulte ; puis une autre encore, qui paraît plus récente, où elle pose seule devant un paysage lointain, une expression plus sérieuse, presque méditative, comme si elle se tenait en dehors du monde.

Je m'arrête devant une photo plus grande, où elle est avec son père dans ce qui semble être un cadre plus intime, peut-être leur jardin, tous deux rieurs. Mais ce qui me frappe, c'est l'aura de calme qui émane de ces clichés.

Je me dirige ensuite vers une table basse, où quelques magazines de décoration semblent traîner. En poursuivant mon exploration je me sens presque comme un intrus, observant ces fragments de vie comme une histoire qui ne m'appartient pas.

Ma main effleure une photographie en particulier, une autre de cette petite fille devenue une jeune femme, avec un regard énigmatique fixé sur l'objectif. Elle a changé, bien sûr, mais dans ces yeux, il y a cette même lueur, la même énergie... et en même temps quelque chose d'insaisissable, comme si chaque photo, chaque instant capturé, laissait entrevoir un aspect d'elle que personne ne parvient à comprendre.

Je finis par repérer Anthony près d'une fille qui le dévore des yeux. OK. Il n'a visiblement pas conscience que l'affaire est déjà dans le sac. Ça ne m'étonne pas de lui, il a toujours un train de retard. Je le surprends par-derrière et lui envoie une tape dans le dos.

— Sérieux ! Tu ne me sers même pas un verre avant de te faire la malle.

Ce con se marre et me présente son amie.

— Gabriel, Louise. Louise, Gabriel.

D'un signe de la tête, je la salue. Ses cheveux coupés court mettent en avant son délicat visage. Je comprends qu'Anthony soit sous le charme de la demoiselle, comme pas mal de mecs présents qui semblent déçus de voir qu'elle a déjà jeté son dévolu sur un autre. Un sourire discret étire les lèvres de Louise en retour. J'apprécie de la sentir concentrée sur mon pote.

— Tu trouveras tout ce dont tu as besoin pour te désaltérer, là-bas, dit-elle en désignant le bar du bout de son index.

— J'ai cru comprendre qu'il y avait de quoi faire.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on peut organiser une soirée dans un appart tel que celui-là. Il fallait être à la hauteur du lieu.

— Et on est chez qui, exactement ? demandé-je, préférant savoir où je mets les pieds.

Pour autant, je ne me fais pas d'illusions et je me doute que les propriétaires n'ont aucune idée de ce qui se trame chez eux à l'heure actuelle.

— Chez Tess, ma meilleure amie. Elle doit être en train d'hyperventiler quelque part à cause de la quantité de personnes présentes, plaisante-t-elle, pas le moins du monde inquiète.

Elle doit avoir l'habitude que sa copine panique facilement. Après un clin d'œil discret à mon intention, Anthony reprend sa discussion. C'est le moment de m'éloigner pour laisser son charme opérer. Pour séduire, il n'a pas besoin de son pote qui ne se fond pas dans la masse de cette marée humaine de jeunes gens promis à un brillant avenir.

Devant le bar, je siffle, impressionné par la quantité de bouteilles accessible. Demain, à la fac, ils ne parleront tous que de cette soirée. Et la fameuse Louise sera leur nouvelle camarade préférée.

— Hey, vous deux ! se met à hurler une folle furieuse pour surpasser la sono. Qui vous a donné le droit de fouiller dans le frigo !

Je reconnais la jeune fille qui figure sur chacun des clichés que j'ai observés. Elle repousse les deux types aussi fort qu'elle le peut avec sa frêle stature. Sa témérité m'impressionne. Ils ont tout de même l'opportunité de piquer quelques trucs à bouffer et se foutent ouvertement de sa gueule en quittant la pièce. J'en déduis que cette jeune femme est celle qui vit ici. Son dos se pose contre la porte de l'appareil électroménager et elle frappe l'arrière de son crâne dessus plusieurs fois. On n'en est pas encore au stade de l'hyperventilation, comme le supposait sa meilleure amie, mais ça ne va pas tarder à arriver.

Elle est jolie, mais pas dans le genre éclatant qui attire tous les regards à la seconde. Non, elle a une beauté discrète, un peu fragile, qui capte doucement l'attention, comme une lumière tamisée dans une pièce agitée. Son visage, délicat, semble figé dans une expression partagée entre la contrariété et une concentration intense. Ses grands

yeux d'un bleu profond glissent rapidement d'un groupe à l'autre, scrutant chaque mouvement comme si elle pouvait garder le contrôle de la situation. Pourtant, quelque chose dans son regard la rend difficile à cerner. Une certaine retenue, peut-être. Ou alors, une pointe de mélancolie qui ne cadre pas avec le chaos joyeux de la soirée. Ses longs cheveux, légèrement décoiffés, retombent sur ses épaules, et sa tenue, simple mais élégante, la démarque des autres. Elle porte un jean et une chemise en soie légèrement déboutonnée, comme si elle avait voulu être à l'aise chez elle mais qu'elle regrettait presque maintenant de ne pas avoir fait plus d'efforts. Elle se mordille la lèvre, jetant un regard nerveux vers la porte d'entrée. Visiblement, elle n'avait pas prévu que cette soirée devienne une mini-fête foraine. Il y a quelque chose d'attendrissant à la voir essayer de maîtriser le chaos tout en restant polie avec les invités qui se multiplient. Cette fille semble forte et vulnérable à la fois.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? lance-t-elle en sentant que je ne la quitte pas des yeux.

— Oh rien... Juste une nana complètement dépassée par les événements.

— Le spectacle te plaît, au moins, j'espère.

— Pour ce que j'en ai à carrer, répliqué-je en me servant enfin ce fichu verre.

Dans mon champ de vision périphérique, je la vois sortir un grand sac-poubelle et commencer à jeter des gobelets qui traînent ici et là, en pestant.

— Tu utilises ton énergie pour rien, là, si tu veux mon avis.

Elle se tourne et croise mon regard. Ses yeux bleus semblent sur le point de fondre en larmes.

— Je n'en veux pas, merci, réplique-t-elle en gardant la face.

Elle s'évertue à débarrasser les meubles et certains commencent à se moquer d'elle dès qu'elle a le dos tourné. *Quelle bande de crétins !* Je décide de m'éloigner de la pièce principale, ne supportant pas l'hypocrisie de ces tocards. Ils sont là à profiter de sa générosité et de son hospitalité, sans se gêner pour la dénigrer au passage. Je mettrais ma main à couper qu'elle ne connaît pas la moitié des personnes présentes. Il est préférable que j'aie boire ma bière, peinard dans un coin, pour ne pas finir par m'énerver contre l'un d'eux. Après tout, ça ne me concerne pas. Je suis venu uniquement pour accompagner Anthony et je ne compte pas rester bien longtemps. Dès qu'il sera certain de terminer la soirée avec Louise, il me préviendra et je pourrai rentrer chez moi. Dans le cas contraire, on ira descendre des verres entre mecs dans un bar. Espérons juste pour moi qu'il ne mette pas trois plombes à charmer sa proie.

Je tourne dans un couloir si long qu'il semble sans fin. J'avance à

la recherche d'une piaule ou même de la salle de bains, qui ferait l'affaire. Je veux juste qu'on ne vienne pas m'emmerder.

— Tu te crois où pour te balader comme si tu étais chez toi ? m'engueule notre hôtesse, visiblement malgré elle.

J'avoue qu'elle a raison. Ça ne se fait pas d'aller et venir chez une personne que l'on ne connaît pas. Je doute juste d'être le premier à m'aventurer si loin dans les lieux.

— Je cherche à m'isoler un peu du vacarme de tes invités.

— Dans ce cas, tu sais où se trouve la porte que tu as passée pour entrer ici, réplique-t-elle en posant les mains sur ses hanches, tu peux la prendre dans l'autre sens et te retrouver au calme en un rien de temps. Si tu peux emmener tous tes potes, tu m'en verras ravie.

Je me marre en finissant par m'asseoir par terre dans son putain de couloir plus large que ma chambre.

— J'aimerais bien me tirer, crois-moi, mais mon meilleur ami m'a amené ici et il est en train de draguer ta copine Louise, donc je vais en avoir pour un petit bout de temps.

— Tout dépend du délai qu'il me faudra pour mettre la main sur ma prétendue amie, parce que lorsque je vais la retrouver parmi tous ces inconnus qu'elle a fait entrer chez moi, sa vie sera terminée.

— Rien que ça, ricané-je en observant d'un peu plus près cette nana.

Elle est plutôt grande. Ses longs cheveux blond clair retombent sur ses épaules. Elle a la sagesse de ne pas porter une robe comme la plupart des filles, alors qu'il fait à peine deux degrés dehors en ce mois d'octobre. Au moment où elle s'apprête à ajouter quelque chose, une porte s'ouvre et un couple sort de la pièce main dans la main, sans que nous n'ayons aucun doute sur l'activité qui vient de les occuper. Qu'est-ce que je disais ? Je n'étais pas le premier à chercher à me planquer.

— Oh, putain ! proteste aussitôt celle qui vit ici, au bord de l'hystérie. Qu'est-ce que vous avez fait là-dedans ! Oh non, ne me dites surtout rien.

Elle les pousse afin qu'ils déguerpissent au plus vite. Les deux concernés ne se font pas prier et filent rejoindre la fête qui bat son plein dans le salon.

— Tu as la possibilité de fermer les portes à clé ? lui demandé-je, parce qu'elle me semble avoir besoin d'un coup de main.

— Non, on ne s'enferme pas dans nos chambres dans ma famille, figure-toi.

— Je disais ça pour aider, c'est tout, clamé-je en haussant les épaules avant d'avalier une lampée d'alcool.

Contre toute attente, elle vient s'asseoir à côté de moi le long du mur et me pique mon gobelet. Elle le vide d'un trait et me le rend.

- Gabriel, enchanté de te rencontrer, et merci pour l'invitation.
- Tess, à ton service, et tout le plaisir est pour moi.

Chapitre 5

Tess

16 octobre 2023

Fatiguée de surveiller chaque recoin de mon appartement, sans y parvenir correctement, j'abandonne l'idée de pouvoir maîtriser les choses. Je vais rester assise là, dans le couloir, à même le sol, et bloquer le passage vers les chambres, ce ne sera déjà pas si mal.

— Tu crois qu'ils ont... heu... couché ensemble ? demandé-je à l'inconnu du couloir, alias Gabriel.

— Tu veux la vérité ou un mensonge te rassurerait ?

— Un mensonge serait le bienvenu.

— Ils ont couché ensemble.

— Hey ! m'écrié-je en lui donnant un coup de coude dans le bras, j'avais dit un mensonge.

Il rit en portant le gobelet à ses lèvres, avant de se rappeler que je viens de le vider. Son regard de reproche me scrute, mais je me contente de hausser les épaules en réponse. Je ne compte pas me lever pour le servir. Je crois être déjà une hôtesse plutôt sympa. *Voir conne, mais passons.*

— Je vais devoir changer les draps du lit de mes parents et je n'ai aucune idée de la manière dont je vais leur expliquer ça.

— Tu as maté un film dans leur lit en mangeant un truc et tu as fait tomber de la sauce, me suggère-t-il en jouant avec le gobelet.

— J'ai la télévision dans ma chambre, signalé-je. Et je sais manger proprement, merci.

— Si tu fais la difficile, aussi... Ça t'aurait arrangée qu'ils fassent ça dans la tienne ?

— J'aurais préféré qu'ils gardent leurs ardeurs pour chez eux !

— Il y a quelque chose que je ne pige pas. Pourquoi tu organises une putain de soirée chez toi, si tu ne tolères pas quelques débordements ? C'est le genre de choses qui arrive. Ce n'est pas une surprise.

Il n'a pas tort. Je me plains et pourtant, j'aurais dû anticiper les extravagances de Louise. Je l'ai laissée gérer les invitations, comme si c'était chez elle que la soirée avait lieu. Pourquoi n'ai-je pas convié moi-même les personnes avec lesquelles je m'entends bien ? J'aurais dû poser des limites à ma meilleure amie et donner mon approbation pour chaque personne, avant qu'elle ne leur propose de venir. Merde, je devrais encore contrôler les entrées actuellement, pour calmer le jeu, au lieu de me planquer dans le couloir.

— Je pensais qu'on serait en petit comité, avoué-je en me sentant idiote. Genre une dizaine de personnes pas plus, et des gens que je connais un minimum, cela va de soi.

Je ne suis pas fière de lui dévoiler ma naïveté, mais à ce stade, je pense qu'il avait de toute façon compris que tout ne se déroule pas comme je l'avais imaginé.

— Au lieu de ça, tu te retrouves avec pas loin de... quoi ? Cinquante étudiants bourrés dont une partie va entamer des préliminaires sur tes canapés, une autre va vider tes placards et certains iront vomir aux toilettes, si tu as de la chance, ajoute-t-il pour finir.

Je grimace à cette idée tout en me demandant comment l'éviter. Je le jure, Louise ne partira pas d'ici avant d'avoir effacé toutes les traces de cette soirée.

— Et tu te classes dans quelle catégorie, toi ? finis-je par lui demander, au cas où il n'en serait pas à son premier verre, histoire de l'enfermer dans les toilettes par pure précaution.

— Aucune. Je ne suis pas un étudiant.

— Pardon ? m'étonné-je, en le détaillant d'un peu plus près tout à coup.

Qui est ce type qui n'est même pas en cours avec nous ? Et combien de personnes ici ne fréquentent pas notre établissement ? *Louise, cache-toi bien, parce que si je te retrouve avant de décolérer, tu vas prendre cher.* Maintenant que mon regard s'attarde sur son profil, je note qu'il paraît effectivement un peu plus âgé que nous. Le lobe de son oreille droite est traversé par une barre fine, retenue par deux boules noires. Un nez droit et une mâchoire carrée lui confèrent un visage presque angélique, mais ses sourcils froncés et son front plissé égratignent cette image. Sans compter les tatouages que les manches remontées de son pull léger laissent entrevoir sur ses avant-bras. Mon regard s'arrête sur ses lèvres charnues, d'un rose pâle, perdues au milieu d'une légère repousse de barbe. Définitivement, il tient plus de l'homme que de l'étudiant.

— Ta copine Louise a invité mon pote Anthony, ce soir, m'explique-t-il, alors que j'avais oublié l'espace d'un instant que je n'avais aucune idée de la manière dont il s'était retrouvé chez moi. Je

ne fais que l'accompagner.

— Je croyais qu'il n'y avait que les filles qui étaient du genre à ne pas venir seule à une soirée.

— Rassure-toi, je ne suis pas là pour lui tenir la main. C'est un grand garçon.

— Alors, pourquoi es-tu là ?

— Au cas où il se serait trompé sur les intentions de ton amie et pour profiter de ta petite fête.

— Tu as l'air d'apprécier l'ambiance autant que moi, répliqué-je ironique.

Nous savons tous les deux qu'il fuyait la pièce principale à cause du volume de la musique et du bruit des invités.

— J'aurais préféré être dans un bar, peinard, et ne pas avoir à supporter une horde de fêtards juvéniles.

— Tu supportes bien Anthony.

— Ce n'est pas pareil, me contredit-il en secouant la tête, faisant par la même occasion glisser une mèche rebelle de ses cheveux noirs sur son front, je le connais depuis de nombreuses années.

— Et qu'est-ce que tu fais de tes journées si tu n'es pas à la fac ?

J'ai envie d'en savoir plus sur ce garçon énigmatique.

— Je trouve que l'on parle beaucoup de moi.

— Tu es chez moi, je te rappelle. Tu es donc déjà censé savoir qui je suis.

— Je ne sais pas qui tu es, mais je peux dire certaines choses à ton sujet en ayant simplement passé une demi-heure ici.

— Je serais curieuse de savoir quoi.

Nos regards se croisent et nous ne les détournons pas. Ses yeux sombres me scrutent avec attention. Comme s'ils me décryptaient, cherchaient au plus profond de mon âme un élément qu'ils ne parviendraient pas à saisir. Un frisson dévale ma colonne vertébrale face à l'intensité contenue dans cette poignée de secondes.

— Je pense que ta copine et toi êtes plus jeunes qu'Anthony, commence-t-il. Tu dois être en dernière année de licence, je dirais que tu as vingt-deux ans. Ton appartement a de la gueule et il est bien situé. Papa et maman doivent donc avoir un bon job. Et par rapport à ce que je vois ce soir, j' imagine qu'il y a de la tension entre eux et toi. Cette soirée est une façon de te rebeller, mais tu n' assumes pas pleinement et c'est pour ça que tu paniques. J'ajouterais bien que c'est puéril et immature comme comportement, mais comme je compte encore profiter de ta générosité côté boissons, je vais m'arrêter là.

Alors là ! Je ne m'attendais pas du tout à me faire tailler de la sorte. Pourquoi je parle avec lui, moi aussi ? Après tout, je ne le connais pas, il n'étudie même pas avec nous. Qu'il aille se faire voir avec ses préjugés à la con. Je me contrefous de ce qu'il peut bien

penser de moi.

— Moi aussi, je peux dire certaines choses à ton sujet en ayant pourtant si peu parlé avec toi, lui dis-je en tentant de maîtriser ma colère pour ne pas lui faire ce plaisir.

— Je t'écoute.

— Tu es un gros connard.

Chapitre 6

Gabriel

16 octobre 2023

Après m'avoir assassiné de ses yeux bleus de glace, Tess se lève telle une furie et me laisse avec ma solitude. J'ai mérité sa haine. Je n'ai pas été particulièrement tendre avec elle. Mais quelque chose me dit qu'elle a besoin qu'on la bouscule un peu pour se reprendre. Meilleure amie ou pas, cette Louise n'avait pas à s'incruster chez elle de la sorte. C'est tout ce que je voulais qu'elle comprenne. Et à mon grand désarroi, je ne crois pas que ça ait fonctionné. C'est tout moi ça ! Faut toujours que je me mêle des affaires des autres quand je sens qu'une personne a l'ascendant sur l'autre. Pas la peine d'être psy pour comprendre d'où me vient ce besoin.

À mon tour, je décide de me lever. Je n'ai finalement toujours pas bu ce verre dont j'ai besoin depuis mon arrivée. Peut-être que si Tess n'en avait pas sifflé les trois quarts, j'aurais été plus compatissant sur son sort, plutôt que de rejeter l'entière responsabilité de la faute sur elle. Devant le bar, j'attrape une bouteille de bière, la décapsule et en descends tout de suite une lampée. L'alcool tourne dans ma bouche, glisse le long de ma gorge et réchauffe mon corps vide. C'est une impression ou ils ont encore augmenté le volume de ce qu'ils appellent de la musique ? Une sorte de pop mélangée à de la dance commerciale. Il n'y a pas que la boisson qui sera responsable des migraines demain matin.

Je finis par repérer Anthony. Assis dans un fauteuil, avec sa prétendante sur les genoux, il murmure à son oreille des choses qui la font rire. Je crois que je peux tirer ma révérence. Je me fraye un passage dans la foule jusqu'à lui afin de le prévenir de mon départ imminent. Ma présence ne semble plus utile. Une étudiante survoltée m'arrête en posant ses mains sur mes épaules et se met à danser. *Hors de question, ma belle*. Je dégage avec douceur ses doigts de mon corps et m'éloigne au plus vite de la piste de danse, sans lui accorder d'attention. Enfin à hauteur de mon pote, je ne perds pas de temps en

bla-bla inutiles.

— Je me casse.

Il hoche la tête et me fait signe qu'il m'appelle demain. Pour je ne sais quelle raison, ou parce que je ne veux pas admettre que je culpabilise un peu d'avoir été odieux avec Tess tout à l'heure, je me permets un mot à l'intention de Louise.

— Tu devrais aller voir ta copine.

Elle cligne des yeux comme si ce que je disais était complètement con. Peu importe, je m'en fous. J'ai fait ce que j'avais à faire pour apaiser ma conscience. Sans plus attendre, je mets les voiles et me dirige droit vers la porte d'entrée.

Soudain, avant que je n'aie le temps de l'ouvrir, j'entends des cris provenant du couloir dans lequel j'étais il y a quelques minutes à peine. Je reconnais la voix de Tess, malgré le brouhaha environnant, signe qu'elle doit même être plutôt en train de hurler. Je n'hésite qu'une fraction de seconde avant de rebrousser chemin. Je ne la connais pas. Je ne lui dois rien, mais il faut croire que sa détresse, face à la situation dans laquelle elle se trouve, a touché une corde sensible en moi. Lorsque je tourne à l'angle du couloir, je la vois en train de lutter avec un type qui se trouve dans ce qui me semble être la salle de bains.

— Sors de là ! lui répète-t-elle visiblement pour la centième fois.

Son visage laisse transparaître de la rage, de la peur et de la vulnérabilité. Elle lutte pour ne pas craquer et se montrer forte. Le mec a les doigts enroulés autour de son poignet, qu'elle tente en vain de dégager, et il essaie de la faire entrer avec lui dans la pièce.

— Allez, quoi, Tess ! C'est juste une petite douche. Tu ne m'as pas suivi jusqu'ici pour rien.

— Je t'ai suivi pour t'empêcher d'aller où que ce soit, espèce de crétin fini !

Sans que ni lui, ni moi, ne l'ayons vu venir, Tess lui assène un coup de pied dans le tibia, mais le mec a de bons réflexes. Il profite du fait qu'elle ait dû se rapprocher pour la coller contre lui. C'est le geste de trop. Celui qui me fait sortir de l'ombre. En trois enjambées, je suis face à eux.

— Lâche-la tout de suite, ordonné-je d'un ton faussement calme.

Tess cesse de gesticuler dès qu'elle comprend que quelqu'un lui vient en aide. Le naze qui la retient prend quelques secondes pour juger la menace que je représente.

— Je serais toi, je ne me ferais pas répéter.

Docile, et pas encore complètement abruti, il choisit de lever les mains en l'air. Tess se recule immédiatement, manquant de tomber au passage. Je la rattrape et la passe aussitôt derrière moi. Je remarque que le mec ne porte plus ses chaussures, ni ses chaussettes. Il comptait

réellement prendre une douche ? N'y a-t-il que des demeurés dans cette fac ?

— Tu as exactement trente secondes pour foutre le camp d'ici.

— Sinon quoi ? me lance-t-il, enhardi par la présence de quelques-uns de ses potes, sûrement alertés par les cris, eux aussi.

La question typique du trouillard. Je ne prends même pas la peine de lui répondre.

— 30... 29... 28... 27...

— Venez, on se casse, cette fête est naze de toute façon, finit-il par lancer à sa petite bande de bouffons.

Une fois à nouveau tous les deux seuls dans le couloir, je me tourne en direction de Tess. Je ne saurais dire si elle tremble encore d'effroi ou si c'est de colère maintenant.

— Ça va ?

Je ne trouve rien de mieux à lui demander.

— Je veux que toutes ces personnes se tirent de chez moi, me répond-elle, au bord de la crise de nerfs, en refermant ses bras autour de son corps.

— C'est ton jour de chance, badiné-je pour la calmer, j'ai été videur par le passé. On fait ça à ma façon ?

Elle hoche la tête et alors que je commence à remonter le couloir, ses doigts attrapent les miens. Mon regard se pose sur nos mains reliées avant de remonter lentement sur son visage.

— Merci, murmure-t-elle avant de me lâcher.

D'un lent clignement de paupières, je lui fais comprendre qu'il n'y a pas de quoi. C'est normal, et si je n'étais pas intervenu, quelqu'un d'autre aurait fini par le faire. Du moins, je l'espère. Et il vaut mieux que je m'en persuade, sinon je vais rattraper cet enfoiré pour lui refaire le portrait. Je me bouge à nouveau et fonce dans le salon. Sans égard pour les fêtards, je coupe la sono. Tous les corps en mouvement s'arrêtent la seconde d'après et poussent des cris d'indignation pour certains, des râles pour d'autres, avant de me lancer leur courroux au visage. Je ne leur laisse pas l'occasion de geindre une nouvelle fois et annonce d'une voix puissante :

— La fête est terminée, vous êtes tous priés de foutre le camp, merci.

Quelques secondes de calme et de silence accueillent ma tirade. Faut leur faire un dessin ou quoi ?

— Les flics ont été appelés pour tapage nocturne, inventé-je pour les bouger, je serais vous, je ne perdrais pas de temps à mettre les voiles.

Voilà, enfin du mouvement ! Dans un vacarme pas possible, la foule se dirige vers la porte que j'ai failli passer il y a à peine quelques minutes et disparaît à un rythme un peu trop lent à mon goût, mais je

suis de nature impatiente, donc je prends sur moi.

— Je peux savoir pour qui tu te prends au juste ? m'interpelle Louise en arrivant à ma hauteur, les mains sur les hanches, mon pote sur les talons.

— Pour celui qui vient de tirer ta soi-disant meilleure amie d'un mauvais pas et qui préfère prévenir tout autre incident.

— Il est arrivé quelque chose à Tess ? s'inquiète-t-elle tout de suite, l'air sincère, je dois lui accorder.

— Je vais bien, répond la concernée en nous rejoignant.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Pas grand-chose.

— Parce que je suis intervenu, précisé-je, n'appréciant pas qu'elle ménage sa pote.

— Je ne suis pas une enfant. Je serais parvenue à me débarrasser de ce mec d'une façon ou d'une autre.

— Si tu le dis, soupiré-je. Je vais y aller aussi, je n'ai rien à faire ici et, visiblement, ma présence dérange.

Ça m'apprendra à jouer les bons samaritains, tiens !

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, tente de se rattraper Tess, qui se détend peu à peu à mesure que son appartement se vide.

Le regard d'Anthony passe de notre hôtesse à moi, dans une question silencieuse. Je hausse les épaules pour toute réponse. *Je ne la connais pas, non, et je ne sais pas pourquoi je suis encore là à m'inquiéter de son sort.* Même si je n'apprécie pas spécialement de vivre dans mon minuscule appartement, j'y serai au moins tranquille avec ma solitude, sans subir des remarques acerbes que je ne mérite pas.

— Allez, je me tire, annoncé-je comme si j'avais le feu aux fesses et en claquant la porte derrière moi, sans un regard en arrière.

Chapitre 7

Tess

16 octobre 2023

Le bruit de la porte qui se referme sous la violence de ce garçon énigmatique me fait sursauter. Les murs de l'immeuble doivent en trembler. Il est peut-être venu me prêter main-forte, mais pour autant, je n'ai pas digéré ses mots tranchants à mon égard. Alors, qu'il se pose en sauveur, ça m'a quelque peu agacée. Malgré tout, je ne suis pas fière de l'avoir rembarré alors qu'il m'a sortie d'une situation délicate.

— On bouge ? propose Anthony à ma meilleure amie.

Cette dernière se dandine sur place en mordillant ses lèvres. Maintenant que tout le monde est parti, l'ampleur du bordel s'étale sous nos yeux. J'ai conscience que ça aurait pu être bien pire si les invités étaient restés plus longtemps, mais j'ai tout de même un sacré rangement à effectuer avant l'arrivée de Sabrina, demain matin.

— J'ai promis à Tess de l'aider à tout ranger, lui répond Louise comme si elle s'excusait en même temps.

Son prétendant grimace en survolant le salon. Ça va nous prendre un peu de temps, c'est certain. J'observe le profil de Louise alors qu'elle échange un regard avec lui. Sa petite moue désolée est craquante, mais je ne vais pas faiblir. Cette fête n'aurait jamais dû prendre une telle ampleur et elle s'est bien gardée de me dire qu'elle avait invité autant de monde. Il est hors de question que je me tape le nettoyage toute seule. Certes, ils ont entamé leur parade nuptiale, mais elle a des vues sur Anthony depuis des mois, ils ne sont plus à quelques heures près. Je culpabilise un peu tout de même de l'empêcher de flirter tranquillement avec lui. Et je préfère ne pas imaginer sa rancœur s'il n'est pas disposé à l'attendre. J'en entendrai parler pendant des semaines ! Gabriel serait sûrement d'accord avec le fait que j'oblige ma meilleure amie à tenir sa promesse, sachant que c'est elle qui m'a mise dans ce pétrin. *Et pourquoi je réfléchis à ce qu'il en penserait ?*

Anthony amorce déjà un pas vers la sortie, comme pour lui signifier qu'elle doit prendre une décision. Je suis soulagée de constater que ma meilleure amie ne se précipite pas pour me lâcher.

— Tess, me chuchote-t-elle en attrapant une de mes mains.

Je sais d'avance au ton qu'elle emploie, celui d'une petite fille qui souhaite obtenir un truc de la part de ses parents, qu'elle va me laisser tomber.

— Je te promets de me rattraper, me jure-t-elle en continuant à voix basse pour que je sois la seule à l'entendre.

— Comment ? En organisant une seconde fête démesurée chez moi pour pouvoir nettoyer derrière, cette fois-ci ?

— À cause du pote d'Anthony, la soirée s'est finie beaucoup plus tôt que prévu, ça te laisse plus de temps, argumente-t-elle.

— Tu ne manques pas d'air ! Heureusement que Gabriel était là pour virer tout le monde.

— Comprends-moi ! me supplie-t-elle maintenant. Tu savais que je partirais avec lui.

— Oui, mais après m'avoir filé un coup de main !

— Allez, on ne va pas en faire une affaire d'État s'il te plaît ! ose-t-elle me lancer. Ce sont juste quelques gobelets et des poubelles à descendre.

— Si ce n'est pas grand-chose, reste, et nous irons beaucoup plus vite à deux.

— Tess, fais pas ta diva, s'il te plaît ! me balance-t-elle en se rapprochant d'Anthony. Je te revaudrai ça. Demain soir, c'est juste toi et moi, un film et des pop-corn.

Sans tenir compte de mon regard fâché, elle passe son bras sous celui du jeune homme qui patiente.

— Je te laisserai choisir le film que tu veux, m'assure-t-elle, prête à réaliser tous mes caprices pour disparaître dans la seconde.

— Si tu me laisses tomber ce soir, ça ne sera pas nécessaire de venir demain, l'avertis-je.

— T'es sérieuse, là ? me répond-elle, scandalisée.

— Tu as déjà abusé avec cette fête, mais en me laissant seule maintenant, tu dépasses les limites.

— Tu t'es prise pour qui ? me rétorque-t-elle sèchement. Ma mère ?

Prise de court et blessée par son tacle, je ne trouve rien à répondre. D'un signe de tête, elle indique la porte à Anthony et ils s'en vont. Elle est gonflée ! Dire que je suis déçue par son attitude est un euphémisme. Elle ne s'en sortira pas si facilement. Dès demain, à la faculté, elle va entendre parler de moi. Je compte bien lui balancer ses quatre vérités.

Enfin seule chez moi, j'apprécie tout de même le calme. Quelle

idée d'avoir laissé Louise organiser une soirée ici ! Je débloque complètement !

Sans perdre plus de temps, je me rends dans la cuisine pour y chercher un nouveau sac-poubelle. Durant l'heure suivante, je jette un nombre impressionnant de gobelets, dont certains se sont retrouvés dans des pièces qui n'auraient pas dû être fréquentées. Je dépose les quatre grands sacs dans l'entrée et m'apprête à descendre au local à poubelles quand la sonnette retentit. Ça ne peut qu'être Louise, et son retour rapide ne peut vouloir dire qu'une chose : ça ne s'est pas passé comme prévu. Je décroche l'interphone, plus que prête à l'envoyer promener.

— C'est trop tard pour te repentir, tu peux rentrer chez toi.

— Quoi ? me répond une voix masculine.

Merde !

— C'est qui ?

— Est-ce qu'Anthony est encore là ?

— Gabriel ?

— Oui, souffle-t-il, visiblement agacé que je ne réponde pas à sa question.

— Ton pote n'est plus là, il est parti il y a une heure environ.

— Putain, fait chier !

Je reste à l'interphone malgré le silence qui s'éternise. Les grésillements de l'appareil me laissent penser que Gabriel fait quelque chose, sans que je puisse comprendre quoi.

— Bordel, il ne décroche pas sur son portable.

— Il y a un problème pour que tu aies besoin de le joindre tout de suite ? demandé-je, curieuse.

— C'est lui qui a les clés de chez moi.

— Ah... Tu veux que j'essaie d'appeler Louise ? Ils sont ensemble.

— Ce serait sympa, me répond-il d'une voix qu'il s'efforce d'adoucir.

— Monte le temps que je prenne mon téléphone et que je passe le coup de fil.

J'actionne le bouton d'ouverture automatique et raccroche l'interphone. Je profiterai de sa présence pour m'excuser d'avoir minimisé l'importance de son intervention tout à l'heure. C'était cool de sa part de m'aider, peu importe ce qui s'est passé avant ça. J'entrouvre la porte d'entrée et pars en direction de ma chambre, où mon portable est en train de charger. J'appuie sur la touche du répertoire sous lequel le numéro de ma meilleure amie est enregistré, tout en revenant dans l'entrée. Gabriel est là, une veste en cuir noir sur le dos, les cheveux décoiffés, sûrement par le casque de moto qu'il tient entre ses mains gantées.

— Ça sonne, indiqué-je pour combler le vide entre nous.

Depuis l'entrée, le regard de mon invité tardif se promène dans le salon revenu à son état à peu près normal, alors que le répondeur de Louise s'enclenche. Je ne suis pas étonnée de tomber dessus après la façon dont nous nous sommes quittées.

— Elle ne répond pas non plus.

— C'était sûr, soupire-t-il. Merci quand même.

— Écoute, pour tout à l'heure, je suis désolée. Mathis ne me fait pas peur, mais il peut être très lourd.

— Oublie, ce n'est pas grave.

— Si, je n'aurais pas dû faire comme si ton aide n'avait pas compté. C'était sympa de ta part de t'en mêler, alors que ses potes se marraient à côté.

Il ne répond rien, se contentant d'un bref hochement de tête pour enterrer notre petit différend. Debout, au milieu de l'entrée de mon appartement, aucun de nous n'esquisse un mouvement. Je suis navrée qu'il se retrouve dehors, mais je ne vais tout de même pas lui proposer de passer la nuit chez moi. Je ne le connais pas. Et pourtant, il est impossible de le laisser s'en aller par ce froid d'octobre.

— Tu veux rester ici pendant qu'on les bombarde d'appels ? Ils finiront bien par arrêter de faire ce qu'ils sont en train de faire.

— T'es vraiment pas difficile à amadouer, toi, me lance-t-il en ricanant pour toute réponse.

Après ses mots blessants de tout à l'heure, c'est la phrase de trop.

— Pardon ? m'indigné-je. Il fait froid dehors et tu m'as fait pitié, il n'y a rien d'autre derrière ma proposition plutôt sympa, alors que tu te comportes comme un imbécile.

— Excuse-moi, se reprend-il en levant une main. Je suis fatigué et j'ai mal choisi mes mots. Ce que je voulais dire, c'est que tu ne crains pas de laisser entrer chez toi un mec que tu ne connais pas, alors que tu es seule. Genre, tu ne regardes pas les émissions de crimes à la télé ?

Maintenant qu'il soulève ce point, mon instinct de survie se réveille. *Trop tard !* Il sait que je suis seule, que mes parents sont absents, que ma meilleure amie est injoignable. Elle est avec son ami en plus, donc il pourrait très bien savoir quand elle compte revenir ici, avant même qu'elle ne soit au coin de la rue. Il n'a pas tort, je devrais être un peu plus méfiante dans la vie.

— Hey ! Détends-toi. Je ne suis pas Ted Bundy.

— Lui aussi était mignon et gentil avec les femmes en public, répliqué-je en soulevant un sourcil.

— Tu me trouves mignon ? Je suis vexé. C'est bien en deçà de la vérité.

— Et il avait aussi un ego surdimensionné. Tu aggraves ton cas.

Chapitre 8

Gabriel

16 octobre 2023

Un début de sourire illumine son visage. Je ne sais pas si c'est parce que la pièce est totalement éclairée ou parce qu'elle est plus détendue maintenant que la foule a quitté les lieux, mais je ne remarque qu'à cet instant les traits parfaits de son visage. Son teint de porcelaine dore encore plus le blond de ses cheveux. Et le bleu de ses yeux me rappelle la couleur de la mer Méditerranée, et ces vacances en Corse que j'ai tant aimées. Ils sont peu nombreux, ces moments en famille que j'apprécie me rappeler, alors ça réchauffe mon cœur vidé de cet amour qui lie des personnes censées l'être par le sang.

— Allons déjà descendre les poubelles, propose-t-elle en empoignant deux sacs. C'est peut-être toi qui devrais craindre de rester ici, après tout.

J'attrape les sangles des deux autres poubelles en coinçant mon casque de moto sous mon bras et lui emboîte le pas dans les escaliers communs. Je note qu'elle n'a pas refermé la porte, mais l'a juste laissée entrebâillée. Cette fille est un cadeau pour les tueurs en série.

— À moins que tu sois championne de Krav-Maga, je ne crois pas trop m'avancer en disant que je ne crains pas grand-chose.

— Toujours se méfier de l'eau qui dort.

Un rire m'échappe. Cette fille n'est définitivement pas comme les autres. Nous continuons en silence jusque dans le local à poubelles. Même dans les immeubles de standing, ça pue. Nous ne nous attardons pas plus que nécessaire. Une fois de retour dans son appartement, j'essaie à nouveau d'appeler Anthony, sans succès. Tess tente à son tour de joindre Louise, mais le résultat est le même.

— Écoute, il est tard, je ne vais pas t'emmerder plus longtemps. Ta soirée a été assez mouvementée.

Je le vois dans ses yeux fuyants et à ses lèvres qu'elle mordille. Elle hésite à me proposer à nouveau de rester chez elle.

— Tu peux encore rester le temps que j'efface les dernières traces de cette soirée, si tu veux.

— À condition que tu me laisses t'aider. Je ne vais pas te regarder faire les bras croisés.

— J'allais changer les draps du lit de mes parents, donc si tu sais glisser une couette dans une housse, je ne dis pas non.

Je la suis jusqu'à la chambre et m'arrête sur le seuil, impressionné. La tête de lit est en bois foncé avec des feuilles dorées aux coins. Derrière le lit, je devine une salle de bains. Sur tout le mur de gauche est installé un immense dressing, dont Tess ouvre une porte pour en sortir une parure de lit propre. Je dirais qu'il y a de quoi ranger les fringues d'une famille de cinq personnes dans ces armoires. Je sors de ma contemplation et m'avance enfin dans la pièce. J'attrape un oreiller et en retire la taie. Tess s'attaque à la housse de couette pendant que je réserve le même sort à un second oreiller. Chacun de notre côté, nous retirons les coins du drap-housse. Le matelas est d'un blanc impeccable, comme dans les magasins. On pourrait croire qu'il a été installé ce matin même. Sans un mot, notre duo installe le drap propre, puis chacun passe une taie sur un oreiller et le dépose sur le lit.

— Le plus compliqué maintenant, souffle Tess en grimaçant, sans savoir par quel bout prendre la housse de couette.

— Je suppose que tu n'as jamais eu à changer la tienne ? la taquiné-je, tandis qu'elle se débat.

— C'est si flagrant que ça ? dit-elle en riant.

Je lui souris et m'approche pour lui prendre le bout de tissu des mains.

— Là, regarde, l'ouverture est le bas de ta housse. Tu prends les coins de ta couette et tu les glisses jusqu'aux coins du haut.

— Attends, si j'ai un formateur, je vais essayer de le faire.

Elle ressort la couette et répète mes gestes en se perdant dans l'amoncellement de tissu, mais finit par y arriver après quelques galères.

— Et maintenant ? me demande-t-elle, effrayée d'esquisser le moindre mouvement qui foutrait en l'air ses efforts.

Je ne peux retenir un rire en la voyant à moitié avalée par cette housse dont elle ne sait quoi faire.

— Tu pourras te moquer de moi une fois qu'on aura terminé, s'il te plaît, ça m'arrangerait.

— Tu me laisses le temps de prendre une photo ? Tes parents voudront sûrement une preuve pour croire que c'est toi qui as réussi l'exploit de changer les draps de leur lit.

Elle me tire la langue avant de secouer la tête en riant.

— Magne-toi, je commence à avoir mal aux bras, se plaint-elle en

gardant le sourire.

— Maintenant, tu ressors tes mains délicatement, tu attrapes la housse par le haut en tenant la couette en place à l'intérieur surtout, et tu secoues bien fort pour qu'elle se mette d'elle-même correctement dedans.

Avec précaution, elle fait exactement ce que j'ai expliqué. Au moment où elle secoue la couverture, son mouvement est brusquement stoppé et lui fait perdre l'équilibre. Elle se vautre de tout son long sur le lit, écrasant la couette dont une bonne partie n'est toujours pas là où elle devrait être.

— Tu es nul comme prof, râle-t-elle, sa voix étouffée par le matelas.

— Il me semblait évident que tu ne devais pas avoir tes pieds dessus au moment de secouer, lui réponds-je, mort de rire.

Elle se redresse et balance le tout sur moi, faussement vexée.

— Je crois qu'on ira plus vite si c'est toi qui t'y colles.

— C'est certain.

Elle me tire à nouveau la langue avant de me sourire tandis que je termine le travail. Nous ne nous attardons pas plus dans la chambre de ses parents et retournons au salon, qu'elle a déjà rangé.

— Je vais y aller. Tu dois sûrement vouloir te coucher.

J'ignore pourquoi, mais la vérité c'est que je resterais bien avec elle. Rien ne m'attend chez moi et je passe un moment plutôt agréable avec Tess.

— Avant, on peut essayer d'appeler à nouveau Anthony et Louise.

Je hoche la tête et nous passons tous les deux un coup de fil à nos amis, mais aucun des deux n'est joignable.

— Ils exagèrent, rouspète-t-elle en raccrochant après l'annonce du répondeur de sa meilleure amie.

— Ce n'est pas grave. Je ne vais pas traîner plus longtemps et te laisser tranquille.

— Ça m'embête de te savoir dehors par ce froid. Tu es à moto, en plus ? ajoute-t-elle en pointant mon casque du doigt. Tu n'as même pas l'habitable d'une voiture pour te mettre à l'abri du vent.

— Ça va, il n'y a pas d'ouragan, non plus.

— Tu en fais depuis longtemps ?

— De la moto ? Oui, depuis que je suis en âge d'en avoir une.

— Ça procure vraiment une sensation spéciale ?

— Sentir vrombir le moteur sous mon corps, le vent qui se fait plus fort à mesure que j'accélère, voir disparaître le paysage autour de moi à une vitesse fulgurante, c'est ma drogue.

— Ça doit être sympa, dit-elle en haussant une épaule.

— Laisse-moi deviner, tes fesses n'ont jamais touché une moto ?

— Bien trop dangereux, selon mes parents.

— Ce que j'ai vu de toi, ce soir, me laisse penser que tu n'écoutes pas toujours ce qu'ils disent.

— Pas faux, admet-elle.

— Tu veux faire un tour ? lui proposé-je, parce que je sens qu'elle en meurt d'envie.

Elle s'efforce de retenir un sourire radieux, avant de poser ses conditions.

— Tu as un second casque ? Il est hors de question que l'un de nous n'en ait pas.

— J'ai celui d'Anthony sous mon siège.

— Tu me promets de ne pas être imprudent ?

— Tu as ma parole, ça sera une petite balade pépère.

— Laisse-moi juste récupérer mon blouson.

Je hoche la tête et elle se dépêche de retourner dans sa chambre. De mon côté, je rejoins la nuit noire et froide. Arrivé à hauteur de ma moto, j'extirpe le casque d'Anthony et le dépose sur le siège. J'ai la surprise de découvrir que les clés de mon appartement s'y trouvent également. Quel con, je n'ai même pas pensé que mon pote ait pu les laisser là. Je n'hésite qu'une seconde à décider de révéler ou non à Tess que je peux rentrer chez moi. Je préfère garder le silence et l'emmener en balade. Je referme mon perfecto jusqu'en haut et enfile déjà mon casque. Je passe une jambe par-dessus ma bécane et insère la clé dans le contact. Tess réapparaît emmitouflée dans une doudoune qui s'arrête à la taille. Elle a également enfilé des bottines. Son visage est un livre ouvert. J'y lis appréhension et excitation.

— Tiens, dis-je en lui tendant le casque.

Elle passe sa tête à l'intérieur et après quelques cafouillages, parvient à refermer l'attache.

— Comment je grimpe là-dessus ? me demande-t-elle en criant pour se faire entendre.

— Pose une main sur mon épaule pour garder l'équilibre.

Elle hésite un instant avant de s'exécuter. Avec agilité, elle parvient à s'asseoir derrière moi. Ses cuisses m'enserrent avant qu'elle noue ses bras autour de ma taille. Ce n'est pas la première fois qu'une fille monte sur ma moto et que je me retrouve dans cette situation. Tess est bien plus gênée que moi. Je pense que son envie de faire de la moto lui a fait oublier que nous devrions être collés serrés tous les deux.

— Prête ? lui demandé-je en tournant la tête vers elle.

Elle lève un pouce en l'air, déjà impatiente.

— Accroche-toi.

Je mets les gaz et nous voilà en train de remonter sa rue. Je roule sans but dans le 11^e arrondissement. Même à cette heure tardive de la nuit, il y a un peu de circulation. La capitale ne dort jamais. Je

veille à faire attention dans chaque virage et à ne pas aller trop vite. Après un certain temps, Tess me tapote la cuisse pour attirer mon attention. Au feu rouge suivant, je tends l'oreille pour écouter ce qu'elle souhaite me dire.

— Quand tu disais pépère, j'avais pas compris qu'il fallait te prendre au mot. À cette allure-là, une trottinette électrique va nous dépasser.

— Madame se plaint ! réponds-je en riant. Laisse-moi quitter ton quartier et je verrai ce que je peux faire.

Sous la lueur des lampadaires, la ville de Paris semble se transformer, le charme de la nuit enveloppant chaque ruelle et chaque monument. Le moteur de la moto ronronne doucement, apportant une sensation de liberté alors que nous filons à travers les rues désertes. Les bâtiments, baignés dans une douce pénombre, prennent des contours flous. De rares passants traversent les boulevards, silhouettes fantomatiques éclairées par les réverbères, tandis que les quais de la Seine se dessinent en arrière-plan. La lumière des ponts se reflète doucement dans l'eau noire. J'accélère le rythme de la moto, et les bruits de la ville, apaisés par la nuit, se mêlent aux échos du moteur. Une complicité naît entre nous dans ce silence presque sacré, comme un instant suspendu, à la fois paisible et exaltant.

Tess resserre ses bras autour de mon corps à cause de la prise de vitesse. Après quelques croisements, je retrouve mon quartier. Ici, il n'y a personne dehors, à la nuit tombée. Les familles sont chez elles au chaud et les seules personnes que l'on pourrait croiser ne seront pas celles à appeler la police parce que je fais une pointe de vitesse dans la rue. Ils tiennent bien trop à leur discrétion.

— Oh ! mon Dieu, entends-je Tess s'écrier alors que j'accélère sur la ligne droite.

Ses jambes se contractent et son bassin se rapproche encore du mien. La force de ses bras autour de moi me surprend. Puis son rire résonne. Elle se détend et profite de ce shoot d'adrénaline que je lui offre. J'aime être à l'origine de sa joie, alors je continue à foncer, tournant encore les gaz pour gagner de la vitesse. Après ce qui me semble être un bon quart d'heure, je ralentis et commence à revenir sur nos pas pour la ramener chez elle.

— Alors ? lui lancé-je pour recueillir ses impressions.

— Dès demain, je demande une moto à mes parents, me répond-elle, encore galvanisée.

Je me marre en imaginant la scène et la réaction de ces derniers.

— Tu penses qu'il va te falloir combien de temps pour les convaincre ?

— Demande-moi plutôt jusqu'où je suis prête à aller pour qu'ils acceptent. Je devrais peut-être avoir recours à la grève de la faim pour

y parvenir.

— Ouais, je suis sûr que tu mangeras dès qu'ils auront le dos tourné.

— Décidément, tu crois vraiment que je suis une fille horrible avec mes parents, me répond-elle sans me contredire pour autant, un air espiègle sur le visage.

Je reporte mon attention sur la route pour vérifier que le feu est toujours vert pour nous. Je passe l'intersection, mais au même moment, mon regard capte une voiture venant sur notre droite. Elle arrive bien trop vite pour s'arrêter au feu qui doit être rouge pour elle.

Chapitre 9

Tess

17 octobre 2023

Je sens le corps musclé de Gabriel se tendre tout à coup. Durant la même seconde, il semble hésiter entre freiner ou accélérer pour éviter cette voiture rouge sur notre droite. Je sais au plus profond de moi qu'elle arrive bien trop vite. Je ne suis pas une as des lois de la physique, mais ça me paraît mal engagé pour nous. Je ne vois pas comment nous pourrions l'éviter. Ni en freinant, ni en accélérant. Cette seconde durant laquelle le temps est suspendu me paraît bien longue. J'ai le temps de penser à toutes les conséquences de l'impact. J'imagine mon corps être éjecté de la moto, glisser sur l'asphalte qui déchirera mes vêtements pas du tout adaptés, jusqu'à atteindre ma peau pour la mettre en charpie. Ai-je suffisamment serré la lanière du casque ? Ne risque-t-il pas de s'en aller ? Est-il assez solide pour protéger ma boîte crânienne ? Et Gabriel ? Comment s'en sortira-t-il ? J'arrive même à penser que je n'ai pas fini de nettoyer l'appartement et que si nous avons cet accident, mes parents verront l'étendue des dégâts dès leur retour, et pas que sur mon corps. *Si je ne meurs pas sur cette route, ils m'achèveront.* Je suis un brin dramatique, mais il faut croire que dans ces moments-là, aussi courts soient-ils, la peur de ce qui va se produire dans la seconde suivante vous fait perdre tout bon sens.

Gabriel finit par opter pour un freinage d'urgence. Je ferme les yeux aussi fort que possible. Comme si par enchantement, je pouvais disparaître. Si je possède un don magique, c'est le moment idéal pour qu'il se révèle. Autour de moi, j'entends des bruits assourdissants de moteurs qui grondent sous les actions rapides qu'on leur ordonne tout à coup, des coups de klaxon, et aussi de ce que je pense être de la tôle froissée. Je sens une odeur de gomme brûlée comme si un pneu prenait feu. Pourtant, rien ne vient. J'attends l'impact. Celui qui projettera mon corps, brisera mes os, me fera perdre connaissance et

couler mon sang. Celui qui me tuera peut-être ce soir sans que je n'aie pu dire à mes parents combien je les aime. *Mal, mais tout de même.*

Je ne saurais dire combien de temps s'écoule avant que je prenne conscience que le bruit bizarre que j'entends est celui de ma respiration erratique. Je peine à retrouver mon souffle.

— Tess, bordel, réponds ! hurle soudain Gabriel qui ne porte plus son casque, en empoignant mon avant-bras.

Je suis debout, à côté de sa moto. Je le regarde, abasourdie. *On est vivants, putain !* Il n'a pas l'air blessé. Ce qui est logique vu qu'il est parvenu à nous éviter la collision avec le chauffard. Mon bras droit semble peser une tonne. Je descends mon regard et remarque que je tiens mon casque avec. Quand l'ai-je enlevé ? Merde, il semblerait que j'aie eu peur au point d'avoir un trou noir.

— Pas sûr que je demande une moto, finalement.

Il me regarde, les yeux comme deux ronds de flan, avant de se mettre à rire en posant ses mains sur ses genoux, apparemment rassuré sur mon état physique. *Mental, je ne sais pas.*

— Putain, mais tu es flippante comme nana !

Je ne prends pas la peine de relever sa pique et porte mon regard sur l'intersection où je viens de manquer de laisser ma vie. Rien. Pas un chat. Encore moins une voiture rouge.

— Il est où le véhicule qui a failli nous faucher ? demandé-je, sentant une colère sourde enfler en moi.

— Il faut croire que le chauffeur ne s'est pas du tout arrêté.

Impossible, ai-je aussitôt envie de répliquer. J'ai entendu et senti les freinages d'urgence.

— T'es pas sérieux, là ?

— Tu vois comme moi, insiste-t-il en pointant le lieu de l'index, il n'y a personne.

— Le chauffeur a manqué de nous tuer, et il n'a pas la délicatesse de s'arrêter pour s'assurer que nous allons bien ?

— Je t'avoue que qui qu'il soit, il aurait passé un sale quart d'heure, me répond-il en inspectant sa bécane.

— Elle n'a rien ?

— Non. Demain, j'irai chez mon garagiste pour vérifier les pneus et les freins. Tu te sens capable de remonter dessus pour que je te ramène chez toi ou tu veux que je t'appelle un taxi ?

J'hésite une nanoseconde et il la décèle. J'encaisse à peine le coup d'avoir frôlé une mort certaine, je ne pense pas être capable de remonter sur l'engin la minute d'après.

— J'habite à trois rues d'ici, lui signalé-je. Je vais y aller à pied.

— OK.

Après avoir rangé mon casque sous son siège et avoir accroché le sien au guidon, il se met à pousser sa moto. Je comprends qu'il

s'apprête à me raccompagner. Je pourrais lui dire que ce n'est pas nécessaire, mais ce serait mentir. Je ne me sens pas d'arpenter toute seule les rues de Paris, au milieu de la nuit. Ça serait con de mourir entre les mains d'un cinglé après avoir évité un tel drame.

— Je dois t'accorder que tu es bien plus galant et gentleman que tous les garçons que j'ai pu côtoyer jusqu'ici.

— En même temps, ce n'est pas difficile vu tes fréquentations.

Le revoilà, le Gabriel tranchant. Je le fusille du regard et m'apprête à lui dire que, finalement, je préfère encore prendre le risque de marcher seule si ça me permet d'éviter ses remarques désobligeantes, mais il me devance :

— Je faisais référence à ce connard dans ta salle de bains, explique-t-il pour se dédouaner.

— Ce n'est pas mon ami, me justifié-je, même si ça ne le regarde pas. Il est en cours avec nous et il a entendu Louise lancer les invitations. Il s'est incrusté, ce soir.

— Vous l'avez laissé entrer, se sent-il obligé de me faire remarquer.

— La prochaine fois, j'embaucherai un videur pour contrôler qui se présente à ma porte, réponds-je dans une moue ironique.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

— De toute façon, pour l'instant, il n'y aura surtout pas de prochaine fois. J'ai eu mon compte.

Nous continuons notre route jusqu'au bas de mon immeuble. La lumière est restée allumée. Je sors les clés de la poche de mon blouson pour gagner du temps, soudain un peu embarrassée. Je viens à peine de rencontrer Gabriel. Il a été sympa, puis odieux, puis sympa et à nouveau odieux. Je ne sais pas de quelle manière le quitter. Son regard s'assombrit alors qu'il m'observe avec un léger sourire carnassier sur les lèvres. Il baisse le visage sur ses boots, faisant retomber à nouveau cette mèche noire sur son front. Il la dégage en agitant la tête en arrière, m'offrant une vue sur son cou et sa pomme d'Adam. Je déglutis, encore moins à l'aise qu'il y a quelques secondes. Je crois que j'aimerais le revoir. Pour quelle raison, je ne sais pas exactement, mais il a quelque chose d'énigmatique. Il m'intrigue avec sa façon de nous rejeter en bloc, nous, les étudiants, et sa manière d'être gentil en parallèle avec moi. Il faut que je trouve un prétexte. Et vite de préférence, avant qu'il ne se barre et ne garde comme unique souvenir de moi celui de la cruche dont toute sa promotion est venue profiter.

Mais le temps s'écoule et le voilà qui enjambe sa moto, déjà prêt à partir.

— Au plaisir de te croiser une prochaine fois.

Il referme la protection vitrée de son casque, sans me laisser le

temps de lui donner mon numéro de téléphone ou de lui demander le sien. Il n'avait pas à craindre que je ne sois pas intéressée. Je l'aurais appelé, c'est sûr.

Chapitre 10

Gabriel

Lorsque je me décide enfin à quitter mon pieu, ça fait déjà un bail que je suis réveillé. Mon sommeil a été agité, sans que je ne parvienne à savoir pour quelle raison précisément. Je ne me rappelle pas avoir fait un rêve ou un cauchemar en particulier. Je fonce sous la douche pour m'éclaircir les idées avant de partir bosser dans mon café préféré.

Une fois dehors, je croise les enfants, aussi bruyants qu'adorables, de mon voisin du dessus.

— Salut, les garçons ! les salué-je, alors qu'une dispute éclate entre eux.

Ils ne prennent pas la peine de me répondre, continuant à se chamailler à propos d'un jouet. Je ne m'en formalise pas et trace ma route. Comme au moment où j'ai sombré dans les bras de Morphée hier, je pense à Tess, cette étudiante pas banale. Si je ne cesse de la catégoriser par son statut social, c'est uniquement pour ne pas le perdre de vue. Je hais les étudiants, par conséquent je ne peux pas apprécier cette fille. *Et pourtant...* J'ai senti dans mes tripes une certaine fierté – je n'avouerai jamais de joie, même sous la torture – qu'une partie d'elle se soit sentie libre et heureuse grâce à notre balade nocturne dans les rues de Paris. Ce serait mentir que de dire que ça ne m'a pas plu, à moi aussi. Et sa façon de m'envoyer chier chaque fois que je l'ai mérité a été plutôt rafraîchissante. Ça m'a rassuré sur le fait qu'elle n'était pas du genre à se laisser faire, même si j'ai cru comprendre que sa meilleure amie parvient quelques fois à avoir l'ascendant sur elle.

Mon esprit est en boucle sur Tess et ça me met de mauvaise humeur. Elle dort peut-être encore, bien qu'il soit bientôt midi. Sa soirée n'a pas été de tout repos, après tout.

Je pénètre dans l'établissement et souris à la patronne, avant de me dégoter une table dans un coin de la salle. Il y a foule aujourd'hui pour le déjeuner. J'ouvre aussitôt mon application de mails sur mon

téléphone pour ne pas perdre plus de temps, vu que la matinée a déjà filé. J'aimerais passer chez le garagiste avant la fin de la journée afin qu'il vérifie rapidement que tout est OK sur la moto. J'ai freiné comme un fou, hier soir, pour éviter la collision, et j'ai besoin de m'assurer que rien n'a été endommagé. Avec l'espoir secret de pouvoir emmener à nouveau une certaine étudiante en vadrouille. Pourquoi est-ce que je ne lui ai pas demandé son fichu numéro de téléphone ou donné le mien ? Ça m'agace de ne pas pouvoir la joindre. Peut-être que j'irai à la faculté cet après-midi pour lui parler et voir si elle est intéressée par... par quoi, je ne sais pas... j'ai juste envie de la revoir.

Voyant les tables être servies, je redresse la tête à la recherche d'un serveur. Ils pourraient au moins me demander ce que je souhaite boire. J'en repère un un peu plus loin. Je lui fais un signe de la main, mais après quelques minutes, force est de constater qu'il ne semble pas disposé à s'occuper de moi. Ma patience commence à s'étioler. J'attends qu'un autre serveur soit plus à proximité et choisis de l'interpeller.

— Excusez-moi !

Le jeune homme ne m'entend pas et retourne au comptoir taper sa commande. Je n'ai pas crié, mais il me semble tout de même avoir parlé assez fort. Les gens autour de moi se régalaient en riant. *Génial !* Je suis si seul que personne ne me remarque dans ce restaurant. Je viens pourtant tous les jours de la semaine depuis quelques mois.

— S'il vous plaît, m'écrié-je à l'attention d'une serveuse venue déposer des assiettes pleines à une table plus loin.

La jeune femme en question échange quelques mots avec les clients, leur sourit, me tourne le dos et repart dans l'autre sens. *Bon, ça suffit, maintenant !* Le prochain, il a intérêt à prendre ma commande, sinon ça va chier.

— Excusez-moi, dis-je en me levant de ma chaise pour m'assurer l'attention de l'employé de salle, est-ce que ce serait possible d'être servi ?

Son regard ne croise même pas le mien. Le serveur persiste à débarrasser la table qui vient d'être libérée, sans me prêter aucune attention. J'observe les autres personnes présentes, voulant les prendre à témoin, mais ils sont tous concentrés sur leurs discussions et leurs repas. C'est ça, la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui ? Tout le monde se fout de ce qu'il se passe à côté de lui ? *Ça craint.*

Excédé, je décide de remballer mes affaires et de me tirer d'ici. Tant pis pour eux, ils perdent un client fidèle. Je tente une dernière fois de capter le regard de la patronne avec laquelle je plaisantais encore hier, mais en vain. Elle aussi est perdue dans ses tâches. Je quitte le restaurant, contrarié de perdre mon repaire. Il va falloir que je me trouve un nouvel endroit à squatter pour bosser.

Pour aujourd'hui, je ne perds pas plus de temps et marche jusqu'au Starbucks. Là aussi, il y a foule. Je soupire à l'idée de me glisser dans la file d'attente, mais je n'ai pas le choix si je veux me mettre à taffer au plus vite. Les gens m'énervent à réfléchir à leur commande au moment où ils arrivent devant le barista. Ils foutent quoi pendant l'attente au lieu de penser à ce qu'ils souhaitent boire ? Alors que je n'y croyais plus, c'est enfin à mon tour. Je vais commander directement deux grands cafés pour être certain de ne pas avoir à subir ça à nouveau.

— Bonjour, je vais prendre un caffè latte et un caramel macchiato, s'il vous plaît, énonce derrière moi une femme d'une cinquantaine d'années. En petit pour les deux.

Je me tourne dans sa direction, prêt à en découdre, mais je m'arrête quand l'employé du café ne semble pas s'offusquer du fait que j'étais là avant.

— Ça dérange quelqu'un si je passe ma commande ? grincé-je en ayant du mal à ne pas crier, ma patience déjà consumée dans le restaurant.

Aucune réponse. C'est la fois de trop. Comme je sens que je ne peux plus me contenir, je préfère partir parce que si je fais un esclandre, ça ne va pas être joli à voir.

— Ça vous fera dix euros et soixante centimes, s'il vous plaît, énonce l'employé alors que la femme sort sa carte bancaire, pas chamboulée le moins du monde par mon départ.

Cette matinée ne fait que me prouver que je déteste Paris et les gens de manière générale. Ma jauge de sociabilité a déjà atteint son max rien qu'avec la soirée d'hier, même si le sourire et le répondant de Tess ont su apaiser mon énervement. Il est préférable que je rentre chez moi pour bosser, sinon je risque de péter un plomb. Je garde tout de même, dans un coin de ma tête, la possibilité de retrouver Tess tout à l'heure, à la fac.

Chapitre 11

Tess

Encore une nuit passée sur le canapé. Quand mes parents sont absents, j'adore m'endormir dans le salon en regardant la télé. Je préfère être dans cette grande pièce plutôt que seule dans ma chambre où je prends peur au moindre bruit suspect.

Je m'étire, étonnée que l'arrivée de Sabrina ne m'ait pas sortie des bras de Morphée. D'habitude, quand elle me trouve là, elle me réveille et rouspète pour que j'aille me coucher dans mon lit. Je me lève et me dirige dans la cuisine pour me servir un café. Mon saint Graal pour que ma bonne humeur soit au rendez-vous. Il me reste une heure avant de devoir me rendre en cours. Le silence dans l'appartement m'interpelle. Pas que notre employée soit bruyante, mais faire le ménage et du rangement n'est pas une activité silencieuse. Je décide de partir à sa recherche pour la saluer. Elle n'est pas dans la salle de bains, ni dans la chambre de mes parents, ni dans la mienne. Peut-être en profite-t-elle pour nettoyer la pièce qui nous sert de salle de sport. Là encore, je fais chou blanc. Il est pourtant midi passé. Elle devrait être là. Je retourne au salon pour vérifier mon portable. Peut-être m'a-t-elle prévenue qu'elle avait un empêchement, ou qu'elle a dû s'absenter, mais je n'ai rien. Pas un appel, ni un message. Bizarre... Je ne préviens pas mes parents. Après tout, je ne suis pas une balance et honnêtement, ce n'est pas comme si elle avait une tonne de travail. Elle intervient tous les jours. Tout est toujours nickel. Et vu qu'en plus, j'ai rangé et nettoyé pour effacer les traces de la soirée d'hier, il n'y a vraiment rien à faire. Elle peut bien s'offrir un petit jour de congé ni vu ni connu.

Louise ne m'a donné aucune nouvelle. Ce n'est pas la première fois que nous nous disputons et c'est toujours elle qui revient vers moi. *Parce que c'est toujours elle qui est en tort, me souffle une petite voix.* Je suis étonnée qu'elle n'ait pas encore repris contact, mais peut-être attend-elle de venir me chercher pour aller à la fac pour s'excuser de

vive voix. Je ne suis pas rancunière, je ne vais donc pas rester fâchée contre elle, mais je compte bien, tout de même, lui dire ce que je pense de son comportement.

J'avoue avoir hâte de la voir pour lui parler du pote d'Anthony. Gabriel a occupé mes pensées plus que de raison, une fois que j'ai été de retour à l'appartement. D'abord, parce que nous n'avions toujours pas réussi à joindre nos amis, et qu'il était donc dehors, sans ses clés d'appartement, ce qui m'a un peu inquiétée à cause du froid. Et aussi, et surtout, parce que j'ai passé un moment hors du temps avec lui. Ce n'est pas que cette balade à moto. C'est aussi son rire et sa façon adorable de se moquer de moi dans la chambre de mes parents. Je crois que c'est la première fois que je tombe sur un garçon comme lui. Entier, qui dit ce qu'il pense sans fioritures, même si ça pique un peu au passage. Et puis, il faut se l'avouer : il est beau garçon. Son piercing et les tatouages que j'ai entrevus soulignent son aura particulière. Louise me percera à jour en moins de deux secondes ! Je suis sous le charme de ce garçon, alors que je ne le connais pas. En tout cas, il en sait plus à mon sujet que l'inverse. Mis à part qu'il n'est pas étudiant dans notre faculté, j'ignore tout de lui. Et je suis bien décidée à rectifier le tir.

Après m'être douchée et préparée, je quitte l'appartement pour me rendre en cours. Louise n'est pas passée par chez moi, contrairement à d'habitude, pour que nous y allions ensemble. Elle ne manque pas d'air, si elle croit que c'est moi qui vais m'excuser.

Dans le hall de l'immeuble, Mme Venturi, notre voisine du troisième, réprimande Paul, son fils de six ans, à propos de ses nouvelles baskets et d'une flaque d'eau. Le pauvre petit prend cher. Je ne les interromps pas dans leur conflit et passe mon chemin sans saluer la maman, bien trop occupée à râler. Je me contente d'un sourire contrit en direction du petit garçon en signe de soutien, mais il ne me le rend pas. Je ne lui en tiens pas rigueur, il a d'autres préoccupations.

Une fois dehors, je referme ma veste. Le froid de l'automne est installé, mais il est tolérable aujourd'hui. J'ai bien fait de ne pas m'encombrer d'une écharpe.

Arrivée dans l'amphi où sera donné mon cours, je me dirige dans la salle et cherche immédiatement Louise du regard. Ma colère n'a fait que grimper le long du chemin. Je la trouve debout près des escaliers en train de pianoter sur son téléphone. Je remarque qu'elle n'a pas bonne mine et que ses traits sont tirés. Je dirais même qu'elle semble inquiète et on pourrait croire qu'elle a pleuré. Non, ce n'est pas possible. S'il lui était arrivé quelque chose, elle sait qu'elle aurait pu m'appeler pour m'en parler, peu importe notre différend.

— Louise ! l'appelé-je pour lui faire lever le nez de son écran, tout

en m'approchant.

Elle ne relève pas, verrouille son téléphone et secoue un peu la tête, l'air dépité. J'accélère le pas dans sa direction. Elle ne peut pas loucher ma présence et pourtant, elle descend les marches pour s'asseoir à nos places habituelles. Je râle dans ma barbe et la suis pour m'installer à ses côtés. Telle un automate, elle sort son ordinateur portable pour prendre des notes.

— Tu vas vraiment faire comme si je n'étais pas là ? m'insurgé-je, trop estomaquée par son attitude pour m'asseoir.

L'arrivée de Tarik lui sert de diversion pour continuer à m'ignorer.

— On vient de m'apprendre pour l'accident, lui dit-il en s'asseyant sur le siège vide de l'autre côté.

L'accident ? Bordel, c'est quoi cette histoire ? Elle en a eu un et ne m'a pas appelée ? Si c'est ça, je vais lui passer un savon.

— Tu en sais plus sur les circonstances ? enchaîne-t-il, lui aussi préoccupé.

OK, donc elle n'est pas directement concernée, ça me rassure.

— Juste qu'une voiture leur a foncé dessus, lui répond-elle en ayant du mal à ne pas pleurer.

— Putain ! Comment elle va ? Tu as pu la voir ?

— On parle de qui au juste, là ? intervins-je, parce que je n'aime pas trop être larguée quand il s'agit d'une discussion aussi importante.

Aucun des deux ne s'interrompt pour me renseigner. Merveilleux !

— Non, je ne suis pas de la famille. J'ai prévenu ses parents. Ils ont sauté dans le premier train et ils arrivent en fin d'après-midi. Si tu savais comme je m'en veux.

— Tu n'y es pour rien, Louise, tente de la rassurer Tarik, alors qu'elle ne parvient pas à retenir un sanglot.

— On s'est disputées quand je suis partie de chez elle. Si j'étais restée l'aider pour ranger, peut-être qu'elle ne serait pas montée avec lui à moto.

Hein ? Mais de quoi s'agit-il ?

— De quel accident vous parlez, à la fin ? m'emporté-je sans tenir compte de la présence de notre professeur qui vient d'entrer.

— Ça ne sert à rien de culpabiliser avec ça. Avec des si, on refait le monde. Tess est jeune et en bonne santé. C'est une battante. Elle va s'en sortir.

Il y a un quiproquo, là. Pourquoi pensent-ils que j'ai eu un accident ?

— Heu, dis-je en levant la main pour attirer enfin leur attention. Je suis là, je vais bien, je suis même au top de ma forme.

— J'ai été méchante avec elle, alors qu'elle est si gentille avec moi. Si elle ne s'en sort pas...

— Stop ! l'arrête Tarik en la serrant contre lui. On positive,

d'accord ?

Voyant mon amie ravagée, je n'y tiens plus. Tarik doit pourtant bien me voir dans son champ de vision. À croire que la détresse de Louise accapare tout son intérêt, effaçant ce qui passe autour de lui.

— Louise, lancé-je une énième fois à mon amie, en attrapant son épaule pour la faire pivoter face à moi.

Ma main se perd dans le vide. Je ne vois pas comment l'expliquer autrement. Je ne rencontre aucune résistance. Elle traverse la chair de Louise, s'enfonce dans son corps comme si elle n'était qu'un nuage. J'observe mes doigts s'égarer dans la laine de son pull, sans qu'elle ne sente quoi que ce soit. Elle pleure dans les bras de Tarik que je dévisage, incrédule, comme si j'espérais qu'il me donne une explication. Toutefois, mon camarade ne semble toujours pas se rendre compte de ma présence. J'essaie de parler encore une fois, mais ma voix me fait défaut. Mes yeux restent focalisés sur l'inexplicable. J'ai beau essayer à nouveau de toucher Louise, je n'y parviens pas. C'est comme si son corps n'était pas réellement là. Et pourtant, au fond de moi, j'ai conscience que c'est idiot et surtout, que c'est moi qui semble ne pas être présente puisqu'ils ne me voient pas, ne m'entendent pas. Je me recule brusquement, avec la sensation de ne pas parvenir à faire entrer l'air dans mes poumons. La chaise dans laquelle je bute ne tombe même pas derrière moi, malgré la brusquerie de mon geste. Elle ne bouge pas et je vois mon corps se mêler à sa matière.

— Je suis là, crié-je presque, pour que tout ceci, quoi que ce soit, cesse sur-le-champ.

Je recule et me retrouve au milieu des marches alors que les autres étudiants présents écoutent attentivement le prof, tout en prenant des notes. Personne ne paraît gêné par mon intervention. Pas même notre enseignant qui est réputé pour être autoritaire.

Que se passe-t-il ? Je sors en courant de l'amphithéâtre, sans savoir quoi faire. Est-ce une mauvaise blague ? Non, impossible, notre prof ne se serait pas prêté au jeu. Et ça relève d'un certain niveau de magie à ce stade. J'avance dans le couloir, pensant que mon état de fatigue me joue des tours. Une étudiante traîne, le dos contre le mur. Elle non plus, ne remarque pas que je m'approche d'elle. Avant de dérailler complètement, du bout du doigt, avec lenteur pour prévenir tout retour de flammes, je touche son épaule pour me prouver que j'ai dû mal interpréter ce qui vient d'arriver.

— Oh putain ! haleté-je, ayant du mal à en croire mes yeux.

C'est non seulement mon doigt, mais toute ma main qui se perd dans sa silhouette. Exactement comme avec Louise il y a quelques minutes. Arrivant derrière moi, un autre étudiant me surprend en traversant littéralement mon corps pour venir embrasser cette fille. Je

me recule immédiatement, ne supportant pas la sensation d'être transparente.

— Il se passe quoi ici, bordel ? soufflé-je en rejoignant l'extérieur, un peu tremblante.

Je fixe les étudiants qui passent, droit dans les yeux, dans l'espoir que l'un d'eux me *voie* . Sans succès. Voulant à tout prix me prouver que tout ceci ne tient pas debout, je fonce au milieu de leur groupe qui se presse en direction de la cafétéria. Je me balade à travers leurs enveloppes charnelles sans que cela ne les gêne aucunement. Plus perdue que jamais, complètement flippée, je finis par m'isoler en m'asseyant sur le bord d'un trottoir.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? lancé-je à tout le monde et à personne en particulier, complètement paniquée.

Chapitre 12

Gabriel

Après avoir tergiversé toute la matinée, j'ai finalement pris la décision de retrouver Tess à la faculté. Je regrette de ne pas avoir un moyen de la contacter et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Quel blaireau ne file pas son numéro de téléphone à une nana qui lui plaît ? Moi, il faut croire. Me voilà donc posté devant l'entrée principale de son établissement, à l'attendre en espérant ne pas poireauter deux heures et qu'elle ne quitte pas les lieux par une autre sortie. Si ce con d'Anthony répondait à mes coups de fils, j'aurais peut-être pu savoir à quelle heure elle finissait. Il doit être je ne sais où parce que mon appel ne passe même pas. Maintenant que j'y pense, Tess est peut-être même déjà partie ou n'avait pas cours du tout.

Au bout de vingt minutes, alors que je trouve que c'est la chose la plus stupide que j'aie jamais faite de ma vie – et spoiler : j'en ai fait un tas, des trucs très cons – et que je m'apprête à rentrer chez moi, je l'aperçois. Un sac en bandoulière sur l'épaule, elle est tout aussi jolie qu'hier. Un sourire idiot que je tente de refréner naît sur mon visage. Quand elle se rend compte de ma présence, et que nos yeux se croisent, son air ne me dit rien qui vaille. *Mauvaise idée d'être venu, mec !*

— Salut, lancé-je, faute de mieux, en me décollant du mur contre lequel je prenais racine.

Son regard se fait circonspect. Elle tourne la tête à gauche, puis à droite, comme si elle vérifiait que je m'adresse bien à elle.

— Je ne crois pas que tu aies bu au point de m'oublier du jour au lendemain, blagué-je pour me donner contenance, bien que je n'en mène pas large.

Je n'ai pas anticipé la possibilité qu'elle me mette un râteau. Grave erreur d'être venu trop confiant. Elle s'avance encore dans ma direction, semblant perdue. Elle cligne des paupières de façon un peu trop répétée pour que ce soit naturel. *C'est quoi le délire ?*

— Tu me vois ? bredouille-t-elle d'une voix frêle.

— Heu... oui, réponds-je en riant face à l'évidence de sa question.

Elle avance la main et touche mon épaule. Un hoquet de stupeur lui échappe tandis que je fronce les sourcils. Elle me fait quoi, là ?

— Tu as parlé à quelqu'un aujourd'hui ? me demande-t-elle ensuite, sans paraître gênée le moins du monde par l'étrangeté de son discours.

— C'est quoi ces questions ?

— Réponds-moi juste, s'il te plaît, me supplie-t-elle presque. Est-ce qu'à part moi, tu as vu et parlé à quelqu'un depuis qu'on s'est quittés hier soir ?

— Non, pas spécialement. J'ai passé une matinée merdique si tu veux tout savoir. C'est quoi ton problème ?

— Personne ne me voit à part toi, déclare-t-elle, le menton tremblant, mais l'air tout à fait sérieux.

— Je ne comprends pas... Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je suis transparente, continue-t-elle dans un murmure. J'étais dans l'amphi et personne ne m'a vue.

— Vous êtes nombreux là-dedans, non ?

— J'étais assise à côté de Louise et un autre étudiant, ils ne m'ont pas remarquée. Je leur ai parlé et ils ne m'ont pas entendue. Je suis allée jusqu'à crier et aucune personne présente ne s'est retournée, débite-t-elle comme si elle avait la mort aux trousses.

— Tu es en plein délire, m'exclamé-je, sidéré par ses propos. Tu as pris quelque chose ?

— Quoi ?... Non ! Je ne me drogue pas, putain ! Je sais que ce que je raconte n'a pas de sens, mais c'est la vérité. Personne ne me voit ni ne m'entend.

— Je te vois et je t'entends, Tess, la contredis-je pour stopper ses élucubrations et en espérant aussi la calmer.

Elle parcourt la petite distance qui nous séparait encore, nous permettant d'être aussi proches que sur ma moto. Son regard se fait compatissant alors qu'elle attrape une de mes mains pour la serrer dans la sienne, dans un geste qui se veut réconfortant. Les rôles me semblent inversés, n'est-ce pas moi qui devrais l'apaiser ?

— Mais est-ce que quelqu'un d'autre que moi te voit et t'entend ? lâche-t-elle dans un souffle.

C'est qu'elle va réellement commencer à me faire flipper, cette imbécile. Est-ce qu'elle se drogue ? Je ne vois que ça pour expliquer la sorte de paranoïa dans laquelle elle semble engluée. Je ne sais même pas si, pour la tranquilliser, il est préférable que j'adhère à son délire ou que je lui prouve qu'elle se trompe.

— Écoute, allons chez toi et appelons Louise.

Je crois qu'il vaut mieux ne pas rester dehors. Je ne voudrais pas

qu'elle me file entre les doigts dans cet état. Et sa meilleure amie saura comment gérer la situation, sûrement mieux que moi. Du moins, je l'espère.

— Va parler à quelqu'un, m'ordonne-t-elle en relâchant ma main. Vas-y, on sera fixés comme ça.

— À propos de quoi ? Qu'est-ce que tu cherches exactement à démontrer ?

J'essaie d'anticiper la réaction qu'elle aura quand elle s'apercevra qu'elle nage en plein délire, lorsque j'interagirai avec un passant.

— Si tout est normal pour toi, c'est qu'il m'est arrivé quelque chose à moi seule, m'explique-t-elle. Si tu es... comme moi... c'est qu'il nous est arrivé quelque chose à tous les deux, hier soir.

Merde, elle y croit dur comme fer.

— Avant que j'arrête quelqu'un pour lui parler, je veux que tu me promettes un truc, exigé-je.

— Quoi ?

— Tu ne pars pas.

Ma demande lui arrache un rire amer. Elle secoue la tête en rougissant un peu.

— Gabriel, tu es le seul à me voir et à m'entendre jusqu'ici, crois-moi, je ne suis pas près de te lâcher.

Sa réponse ne me convient qu'à moitié. Elle ne montre aucun signe de doute ou d'incertitude quant à la situation qu'elle décrit. Elle se croit sincèrement invisible aux yeux des autres. Je vais procéder par étapes. D'abord, lui montrer que je ne suis pas concerné par ce problème. Ensuite, ce sera à son tour de discuter avec la personne que j'aurai arrêtée. Elle a dû mal interpréter ses échanges dans l'amphithéâtre. Et pour une raison tordue, elle s'est monté la tête sur le fait qu'on ne la voit pas, ni ne l'entend. J'ai de quoi me foutre d'elle pendant des années avec ça. Bien que malgré moi, mes pensées me ramènent à ce matin, dans la brasserie où j'ai mes habitudes et au Starbucks. Je me rejoue les deux scènes et je dois admettre que l'on pourrait croire que j'étais invisible et que personne ne m'entendait. *Bordel, voilà que sa paranoïa me gagne !*

— Tu veux bien mettre fin à ce terrible suspense et faire le test, s'il te plaît ? me presse-t-elle, les traits soucieux.

Je hoche la tête et détourne le regard pour le porter sur la rue. Sur le trottoir d'en face, un homme en costume avance d'un pas vif, le nez plongé dans l'écran de son téléphone. Je quitte Tess pour aller à sa rencontre. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ? Une fois à sa hauteur, je lance la première question qui me vient :

— Bonjour, est-ce que vous auriez l'heure, s'il vous plaît ?

Ses yeux ne quittent pas une seconde son portable. Il continue à pianoter dessus, sans aucune réaction. *Génial !* Il donne de l'eau au

moulin de Tess. Cette dernière me lance justement un regard, arquant un sourcil, l'air de dire « tu vois ». Je reviens dans sa direction, car un couple dont l'homme dirige une poussette arrive à sa rencontre.

— Cette scène ne signifie rien, assuré-je à Tess. Ce type est juste un con fini qui se pense supérieur aux autres et ne daigne même pas répondre aux gens dans la rue.

— Je te jure que je te le souhaite, me répond-elle, les mains dans les poches dans son anorak, attendant comme moi que le couple se rapproche encore.

Ils ne peuvent pas nous éviter. Et je ne les laisserai pas nous ignorer. Je tiens à effacer le petit sourire suffisant de Tess. Lorsqu'ils sont assez près, je me poste au milieu du trottoir et m'extasie exagérément sur la beauté de leur petite fille qui pose ses yeux curieux partout autour d'elle.

— Elle est magnifique, cette petite.

Ce qui suit me fait perdre l'usage de la parole. Dans un premier temps, je reste stoïque. Je ne bouge pas. Je ne me retourne même pas pour regarder le couple continuer sa route, sans se soucier de moi. Je pose la main sur mon sternum. Mes yeux se baissent sur mon corps pour vérifier que je suis bien en chair et en os. Comment ont-ils pu passer alors que j'étais sur leur chemin ? Mon cœur s'emballe et frappe fort dans ma poitrine, menaçant de s'échapper de ma cage thoracique. Ma respiration se coupe et si je ne tombe pas, c'est uniquement parce que Tess enroule ses doigts autour de mon poignet.

— Ça va aller, me dit-elle sans parvenir à utiliser un ton convaincant.

— Ces gens viennent de passer au travers de mon corps, ne me dis pas que ça va aller ! m'écrié-je, au bord de l'hystérie.

Les paumes de Tess encerclent mon visage et elle m'oblige à croiser son regard. Elle tente de le rendre rassurant, mais j'y décèle tout de même une étincelle d'effroi.

— Calme-toi, tu n'es pas seul. Quoi qu'il nous arrive, on va comprendre ce que c'est.

— Ce sont des choses qui n'arrivent pas, insisté-je, destabilisé par ce qui vient de se produire.

— Je pensais la même chose que toi jusqu'à il y a quelques heures, soupire-t-elle en reculant.

Je voudrais lui dire de ne pas me lâcher. Que j'ai besoin de sentir qu'au moins une personne est dans la capacité de me toucher. Que ses mains sur mes joues m'ont permis de ne pas me sentir vide après la scène improbable que je viens de vivre, mais je n'ose pas.

— Il doit y avoir une explication, dis-je tout en y réfléchissant, sans trouver une seule raison plausible.

— Qu'est-ce qu'on est censés faire ? me demande-t-elle, avec

l'espoir fou que j'aie une idée en tête.

— Comprendre ce qui nous arrive, hasardé-je en haussant les épaules.

— Tu as un plan ?

— Pas le moindre, mais quoi qu'il se soit passé, ça a eu lieu quand on était ensemble, commencé-je à déduire.

— Et maintenant, on est là, sans être là, continue-t-elle. Vivants, mais pas... réels ?

Un frisson me parcourt à ses mots.

— Même si ça me terrifie d'avoir cette pensée, enchaîne-t-elle, je ne vois pas d'autre explication que l'accident.

— Nous l'avons évité, répliqué-je aussitôt.

Sa voix n'est qu'un murmure quand elle émet son hypothèse :

— Et s'il avait eu lieu ?

Chapitre 13

Tess

De façon purement égoïste, dans un premier temps, j'ai été soulagée quand ce couple a traversé le corps de Gabriel sans même le voir ni émettre la moindre émotion quand c'est arrivé. Puis la stupeur et la frayeur ont envahi son visage et je m'en suis voulu. J'étais déjà chanceuse qu'il puisse me voir et m'entendre. J'aurais préféré qu'il ne connaisse pas le sentiment terrible de se sentir invisible et impuissant.

Si nous ne pouvons pas entrer en communication avec les autres, comment sortir de là ? Je suis persuadée que nous devons commencer par comprendre de quelle manière nous en sommes arrivés là, mais Gabriel ne semble pas d'accord avec ma supposition.

— Je te rappelle que je suis rentré avec ma moto. Je l'ai poussée jusque chez toi et ensuite j'ai roulé jusque chez moi.

— Et on voit des gens qui, eux, ne nous voient pas, raillé-je, en ne parvenant pas à me calmer. Il y a visiblement des choses irrationnelles dans notre histoire. Va savoir depuis quand nous sommes... là, sans être là.

— On doit déterminer à partir de quel moment ça a déraillé.

— Je dirais bien dès que Louise a commencé à laisser des inconnus entrer chez moi, mais je pense que ce n'est pas ce que tu voulais dire.

Ça me rassure de parvenir à faire un trait d'humour. Et j'espère par la même occasion apaiser un peu son angoisse. J'ai la sensation que nous sommes au bord d'une crise de panique.

— Quand as-tu parlé à quelqu'un d'autre que moi pour la dernière fois ? me demande-t-il pour remonter le fil de la soirée.

— Hier soir, après ton départ. Anthony et Louise sont partis peu de temps après toi.

— Moi, j'ai encore discuté avec un jeune de mon quartier quand je suis arrivé en bas de l'immeuble avant de me rendre compte que je n'avais pas mes clés.

— Et après m'avoir ramenée ?

— Non, je n'ai croisé personne.

— J'étais seule chez moi et notre femme de ménage n'est pas venue travailler ce matin, donc je n'ai parlé avec personne non plus.

Les faits tendent à confirmer que ma supposition à propos de l'accident n'est pas si aberrante que ça.

— Retournons sur les lieux, proposé-je, ne voyant pas par quoi d'autre commencer pour éclaircir la situation.

Sans un mot, nous marchons de la faculté jusqu'à l'intersection où nous avons failli perdre la vie. *Enfin, il semblerait que nous y ayons bien laissé quelque chose.*

Notre marche se fait dans le plus grand des silences. Nous sommes tous les deux perdus dans nos pensées. Je surprends Gabriel à regarder droit dans les yeux les gens que nous croisons. Et je décèle sa désillusion chaque fois qu'aucun ne le remarque. Comme moi, il évite les passants, bien que nous ne gênions pas réellement leur passage. Je pense que lui non plus n'apprécie pas la preuve de notre *absence*.

Sur place, l'axe est bouché par des files de voitures dont une partie klaxonne. Paris et les joies de la circulation. Gabriel ne perd pas une minute et se faufile parmi les véhicules jusqu'au feu rouge. Il râle quand un cycliste le traverse. J'attends que la voie soit libre avant de le rejoindre. J'accélère même le pas quand une trottinette fonce droit sur moi, pour l'esquiver. Pathétique.

— Il y a des traces de freinage, observe-t-il avant de reculer rapidement quand le feu passe au vert, de peur de se faire percuter.

De mon côté, je ne bouge pas. J'ai besoin de vérifier les limites de notre état. Là, tout de suite, je serais heureuse de me faire rouler dessus par un véhicule. Ça signifierait que j'existe bien physiquement. Mais Gabriel agrippe la manche de ma veste et me tire en arrière avant que le camion ne puisse me percuter.

— Arrête tes conneries ! m'engueule-t-il en nous mettant à l'abri sur le trottoir.

— Que veux-tu qu'il m'arrive ? Regarde, crié-je en sachant que je perds un peu le contrôle, je passe à travers ce type sans qu'il n'en ait conscience.

Ma démonstration lui arrache un soupir tandis que la foule se presse autour de nous, maintenant que c'est au tour des piétons de passer. Je tressaille alors que plusieurs personnes nous traversent. Je finis par me baisser, jusqu'à m'accroupir, en portant mes mains à mes lèvres, sans plus pouvoir retenir mes larmes.

— Hey, murmure-t-il en s'agenouillant à ma hauteur. On va comprendre ce qui se passe, OK ?

Je relève mon visage baigné de larmes vers le sien. Ma détresse est si profonde qu'elle en est presque palpable. Ses doigts remettent en place mes cheveux venus barrer mon regard. Je suis complètement

paniquée. J'aimerais me sentir aussi confiante que lui, mais la vérité, c'est que je suis terrorisée.

— Viens, mettons-nous à l'écart des piétons, propose-t-il.

Nos pas nous guident jusqu'à une petite rue à l'angle, bien moins fréquentée. Je souffle en m'affalant contre le mur d'un immeuble.

— Cette trace de freinage ne veut rien dire, reprend-il. J'ai freiné et c'est ce qui nous a évité l'accident.

Il garde le silence, sûrement en train de réfléchir à une hypothèse qui tienne la route.

— Où est ta moto ? lui demandé-je soudain.

— Garée dans une rue près de chez moi.

— Allons la voir.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien, m'agacé-je en me mettant déjà en route. Je procède par étapes, c'est tout. Si tu as une meilleure idée, n'hésite pas à me le dire.

Il comprend que j'ai besoin de m'occuper en vérifiant tout ce qui peut l'être. Pour l'instant, il n'y a que ça qui m'évite de péter un plomb.

Comme tout à l'heure, nous arpentons les rues de Paris en prenant soin de ne pas traverser le corps des gens que nous croisons. J'avoue que ça commence doucement à m'agacer. Qui sait ? Peut-être que l'un d'eux ne sera pas, comme tous les autres, insensible à notre présence ? Je me décale et marche au beau milieu du trottoir. C'est étrange de voir un inconnu de si près, de rester sur sa route sans qu'il en ait conscience. Je suis prise par surprise par un homme venant par derrière. Il passe à travers moi sans sourciller. Ils ne ressentent donc rien ? Pas même une légère gêne ? Ça ne me rassure pas. Gabriel finit par remarquer mon petit manège. Il lève les yeux et persiste à raser les murs.

Une fois arrivés à La Chapelle, son quartier, j'étudie les lieux. Des façades où quelques tags n'ont pas été effacés, des ordures qui traînent ici et là.

— On était donc proches de chez toi quand tu as pris de la vitesse avec la moto, remarqué-je.

— Je savais qu'il y avait peu de chances que des flics traînent dans le coin, m'explique-t-il en me faisant signe de le suivre dans la rue où il a laissé sa bécane en rentrant.

— Tu ne m'as même pas proposé de monter, hier soir.

— Chez moi ? demande-t-il, étonné.

— J'étais là, sur ta moto, avec ce sentiment puissant de liberté qui courait dans mes veines grâce à toi. C'était une bonne occasion.

J'ai raison et il le sait. Il aurait eu toutes ses chances. Et pourtant, il ne l'a pas fait. Au lieu de me répondre, ses yeux scannent la rue à la

recherche du véhicule. À son air paniqué, je capte qu'il y a un problème.

— Elle était là, j'en suis certain, s'écrie-t-il en tirant sur ses cheveux. Bordel ! J'ai travaillé dur pour me la payer. Dès que je me suis tiré de chez mes parents à mes dix-huit ans, j'ai mis mes premiers salaires dans cette moto. Sa valeur sentimentale est inestimable. Pourtant, avec l'antivol que j'ai dessus, impossible qu'on me l'ait volée.

Il remonte la rue encore une fois pour s'assurer de ne pas s'être trompé sur l'endroit exact où il pense l'avoir stationnée. Sans succès. De mon côté, bizarrement, je ne suis pas étonnée. C'est comme si je savais que sa moto ne pouvait pas être là. Il n'y a pas trente-six explications à notre situation. Et l'accident est la plus plausible.

— Elle a dû partir à la fourrière parce que j'étais mal stationné, finit-il par lancer.

Je garde mes pensées pour moi, car je crois qu'il a besoin de preuves pour adhérer à mon idée.

— Allons-y, alors.

Chapitre 14

Tess

Nous voilà devant une troisième fourrière. J'espère que ce sera la bonne parce que je suis à bout. Je regrette la galère de se frayer un chemin sur les trottoirs bondés. Je n'en peux plus d'être traversée par des passants. Alors, quand Gabriel s'est engouffré dans les couloirs d'une ligne de métro pour aller plus vite, j'ai bien cru ne pas pouvoir y arriver. Des tas de questions se bousculent dans ma tête. Et je ne sais même plus s'il est préférable que l'on retrouve sa moto ou pas, mais ça me paraît être le point de départ.

Gabriel profite de la sortie d'une dame pour pénétrer à l'intérieur des locaux. Je le suis avant que la porte ne se referme. Nous ne disons rien à ce sujet, bien que ce soit ridicule. Nous savons que nous passons à travers les portes. Nous avons pu le vérifier tout à l'heure quand nous nous sommes précipités pour monter dans le wagon du métro. Pour l'instant, je ne suis pas totalement prête à ne pas me comporter comme avant.

Comme dans les deux fourrières précédentes, nous nous rendons immédiatement dans le parc extérieur où tous les véhicules amenés sont garés en attente de retrouver leurs propriétaires, soulagés de quelques euros. D'un commun accord, nous avons décidé de ne pas nous séparer, préférant rester ensemble plutôt que d'être rapides. Nous arpentons les allées en silence, à la recherche de sa cylindrée.

Tout à coup, Gabriel s'arrête et porte ses mains à son front.

— Oh, putain, laisse-t-il échapper avant de s'écrouler au sol.

Mon regard suit le sien et ce que je découvre me stupéfie. Je reconnais à peine sa bécane. La roue avant n'est plus là. Toute la partie droite de la moto est enfoncée. Le guidon est fracturé en deux.

— C'est impossible.

Sa voix n'est qu'un murmure, alors qu'il se redresse pour s'en approcher. Il va pour la toucher, mais ses doigts ne rencontrent que la surface de la carrosserie, s'y enfonçant comme dans du vide. Il crie de

rage, et le coup de pied qu'il lance dans sa direction ne frappe rien d'autre que l'air, ce qui aggrave sa colère. Je choisis de le laisser tranquille. Tout de suite, il est trop à fleur de peau pour que je l'approche. Ça se voyait qu'il y tenait et, sans tenir compte de l'improbabilité de la situation, il est secoué de l'avoir perdue, tout simplement.

— Alors, tout ça, crache-t-il plus énervé que jamais en nous pointant du doigt, ça n'a pas commencé ce matin.

— Je sais que ça paraît dingue, mais on a la preuve sous nos yeux qu'on n'a pas évité l'accident comme on le pensait.

Tout se mélange dans ma tête. Ce que je pensais savoir à propos de la vie et de la mort est remis en question. Quand on a un accident, soit on s'en sort, soit on meurt. *Non ?*

— Quoi ? me lance Gabriel, constatant sûrement que je viens d'envisager un début d'explication.

Je suis incapable d'émettre mon idée à voix haute. J'ai peur qu'il me prenne pour une folle, puis je me rappelle que devant la fac, je lui ai expliqué que personne ne me voyait et que nous partagions cet état. Je ne suis plus à une bizarrerie près.

Je commence à dérouler le fil de mes pensées.

— Il semblerait que cette voiture nous ait bien foncé dessus. Je sais que ça va te paraître dingue, mais juste avant de me retrouver debout à côté de ta moto quand tu t'es arrêté, hier, j'aurais juré avoir entendu des bruits de fracas et senti des odeurs de fumée. Je ne me rappelle même pas avoir ôté mon casque.

— Tu étais dans un état second, et c'est normal.

— Tu te souviens de tout, toi ? insisté-je.

Je ne veux pas être la seule à avoir eu un moment d'inconscience.

Son silence veut tout dire. Il regarde encore sa moto, dévasté. Son désarroi me touche. Nous sommes seuls et perdus. Je ne me lie pas si facilement d'ordinaire, mais rien ne l'est dans notre cas. Poussée par un besoin de réalité, je glisse ma main dans la sienne. Ce contact entre nous est le seul qu'il nous est possible d'avoir.

— Le jour où j'ai acheté cette moto a changé ma vie, soupire-t-il, la tête baissée.

Le ton de sa voix trahit son désarroi. Ma gorge se serre face à la tristesse qu'il ressent.

— J'ai conscience que l'on ne se connaît pas, mais est-ce que tu veux bien me raconter cette histoire ?

Durant des secondes qui me paraissent interminables, j'attends qu'il prenne la parole. Je crains qu'il ne le fasse jamais et je me sens presque idiot de lui avoir posé la question, quand soudain, il se décide enfin.

— J'étais parti de chez moi depuis trois mois. Je bossais par-ci par-

là pour gagner assez de fric pour m'acheter une voiture et me casser loin d'ici. Quand je suis arrivé au garage et que je l'ai vue, j'ai pensé que c'était plutôt ça dont j'avais besoin. J'étais seul et j'avais peu d'affaires. Pourquoi m'emmerder avec une bagnole ?

— Et tu es allé où ?

— J'ai débarqué à Toulon dans un premier temps. Ensuite, j'ai fait toute la côte méditerranéenne pendant la saison estivale. J'y retourne souvent, parce qu'il y a peu d'endroits où tu te sens aussi libre que face à la mer.

Bien entendu, j'ai déjà vu la mer, mais sûrement pas de la même façon que lui. Et l'émotion que je décèle dans sa voix, alors qu'il se remémore ces moments, me laisse croire que c'est moi qui ai loupé quelque chose.

— Mes parents travaillent beaucoup, donc nos vacances sont courtes et on est plutôt du genre à fréquenter des hôtels huppés qui disposent de nombreuses piscines.

— Tess, je ne sais pas ce qu'il nous arrive, mais promets-moi que si on sort de ce merdier, tu iras t'asseoir face à la mer et tu y resteras jusqu'à ce que le soleil se couche.

Chamboulée par l'intensité de son regard quand il me dit ça, je ne peux que hocher la tête, ne faisant pas confiance à ma voix.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? lance Gabriel.

Nous sommes assis sur le bord du trottoir devant la fourrière. Plus perdus que jamais.

— Nous avons la preuve qu'on a eu cet accident, commencé-je.

— Il faut déterminer ce qui s'est passé ensuite.

— Dans la vraie vie, soufflé-je, en émettant pour la première fois l'idée que nous sommes dans une sorte de dimension parallèle.

Gabriel oriente ses yeux vers les miens et opine d'un signe de tête, avant d'attraper ma main et de nouer ses doigts aux miens.

— Vu l'état de ma moto, on a dû être emmenés à l'hôpital.

Ce mot me fait frissonner et éveille une peur panique dans mon cœur. Mais surtout, il me rappelle la discussion entre Louise et Tarik dans l'amphithéâtre. J'étais tellement focalisée sur l'étrangeté de mon état physique et sur ce qui avait pu m'arriver que je n'y pensais plus. Cette éventualité me glace d'effroi.

— Je ne crois pas être capable de faire tous les hôpitaux de cette ville.

— Commençons par le plus important, la Pitié-Salpêtrière.

— Et puis, on fait comment pour savoir si on y est ? On ne va pas entrer dans toutes les chambres.

— Une chose après l'autre, me calme Gabriel d'une voix douce. Allons-y et on avisera sur place.

J'accepte de mauvaise grâce. Partir à la recherche de sa moto, c'est

une chose. Aller vérifier si je suis étendue dans un lit d'hôpital en est une autre. La vue de son bolide a déjà été éprouvante. Je me sens nauséuse à imaginer, pour la première fois, ce qu'il en est de nous.

Après nous être faufile dans un coin de la rame du métro, en veillant à éviter les gens, j'hésite à poser la question qui me brûle les lèvres.

— Tu crois qu'il est possible de sortir vivants d'un tel accident ? osé-je enfin lui demander.

Toute son attention se focalise sur moi et je devine à son air qu'il y a déjà réfléchi. Il porte une de ses mains sur ma joue. Son geste a pour unique but de m'apaiser, je le sais. Ça ne me fait que craindre d'autant plus sa réponse.

— Je n'en sais rien, mais je suis sûr d'une chose.

— Laquelle ?

— Si nous étions morts, nous ne serions pas là.

Chapitre 15

Gabriel

Alors que nous gravissons les marches de l'escalier menant au bâtiment principal de l'hôpital, je tente de contrôler le chaos qui agite mon esprit. Tout ceci n'a aucun sens. Est-ce que je suis dans un cauchemar particulièrement long dont je ne parviens pas à sortir ? Plus le temps passe, moins cette théorie me paraît plausible. Et jamais aucun de mes rêves n'est en continu et si détaillé. Mais dans quoi suis-je, dans ce cas ? Quel état peut me rendre invisible et inaudible pour les autres personnes autour de moi ? Enfin, sauf Tess. Preuve qu'elle a été auprès de moi quand ça m'est arrivé. J'ai su qu'elle avait vu juste à propos de l'accident dès qu'elle a émis cette supposition, mais j'ai repoussé cette idée, parce qu'elle me terrifie. Encore plus maintenant que j'ai vu l'état dans lequel est ma moto. Je ne donne pas cher de nous si cette voiture nous a bel et bien foncé dessus. La seule certitude que j'ai, c'est que nous ne sommes pas morts. Je suis persuadé que nous ne serions pas là, si c'était le cas.

— Il y a un truc que je ne pige pas, lancé-je à Tess alors qu'elle pousse une porte pour accéder au hall d'accueil.

— Un seul ? me taquine-t-elle, sans rire.

Elle croise mon regard sérieux et soupire en levant les yeux au plafond.

— Je t'écoute, reprend-elle d'un ton exagérément plus doux.

— Promis, mon sens de l'humour finira par revenir, mais c'est encore un peu trop tôt pour l'instant. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi on peut toucher certaines choses et d'autres pas.

Tess s'arrête devant le bureau du secrétariat général et prend le temps de réfléchir à ma question.

— Tu as pu ouvrir cette porte. Ce matin, je me suis assis sur une chaise du café dans lequel je suis allé. Et pourtant, nos mains passent à travers les corps des gens et j'ai été dans l'incapacité de toucher ma moto.

— J'ai poussé la porte par réflexe, me répond-elle en haussant les épaules. Chez moi, j'ai bu un café, j'ai pris une douche, je me suis maquillée et coiffée. Et je ne te parle même pas de la faculté. J'ai pu toucher tout un tas d'objets sans problème.

— Peut-être que l'on peut y parvenir que lorsqu'il n'y a aucun risque que quelqu'un s'en aperçoive, supposé-je.

— On est au beau milieu d'un hôpital où des tas de gens vont et viennent et j'ai pu toucher la porte, me contredit Tess.

— Justement, il y a tellement de monde que cette porte ne fait que s'ouvrir et se fermer. On peut attribuer son mouvement à un passage précédent.

— Mouais... On tâchera d'éclaircir ça plus tard, si tu veux bien. Je crois qu'on a plus important à gérer tout de suite.

Elle me balance ça juste avant de pénétrer dans le bureau où s'affairent deux femmes et un homme devant des ordinateurs. L'une des employés décroche le standard téléphonique qui ne fait que sonner chaque fois qu'elle raccroche.

— C'est quoi ton plan, exactement ? chuchoté-je à Tess, ce qui lui arrache un sourire.

Cette fois-ci, elle parvient à m'en soutirer un en retour. Je suis ridicule à veiller à ne pas me faire entendre.

— Chercher nos noms dans la base de données, me répond-elle à voix basse, sur le même ton de connivence. Je vais attendre que l'un d'entre eux se lève pour tenter ma chance.

— Tu penses pouvoir taper sur les touches du clavier ?

— Je l'espère.

Quelques minutes plus tard, le mec qui travaillait sur l'un des ordinateurs propose d'aller chercher des cafés pour ses collègues et lui. Tess ne perd pas une seconde et prend sa place. Elle veille tout de même à s'asseoir avec précaution pour s'assurer de ne pas passer à travers la chaise et se retrouver par terre. La scène est assez drôle, et après un échange de regards amusés, ses doigts se mettent en suspens au-dessus du clavier.

— L'instant de vérité, marmonne-t-elle avant d'appuyer sur une touche.

La désillusion est immense quand son index s'enfonce dans le plastique. Tess s'énerve dessus et va jusqu'à taper du poing dans le vide. La surface du bureau ne l'arrête pas et, comme moi un peu plus tôt, elle brasse de l'air. Ses bras se mettent à balayer toutes les affaires présentes, sans que rien ne bouge d'un millimètre. Elle perd clairement le contrôle. Je me précipite derrière elle et l'encercle avec mes bras.

— Calme-toi, ça ne sert à rien de t'énerver.

Elle sanglote, mais je sais que ce n'est pas de tristesse. Elle n'est

que rage et colère, à cet instant. Je la garde contre moi, lui laissant le temps de s'apaiser.

— Ça rime à quoi tout ça, Gabriel ? me demande-t-elle, à bout de nerfs.

— J'en sais rien, dis-je, et ça me rend dingue de l'admettre.

— On doit comprendre ce qui nous est arrivé pour se sortir de là.

— Je suis d'accord avec toi.

— Mais comment on s'y prend si on est bloqués par notre état ? On ne sait même pas où on est réellement.

— On finira par trouver, même si on doit faire chaque chambre de chaque hôpital de cette fichue ville.

— Et si le temps nous était compté ? pense-t-elle tout à coup, plus apeurée que jamais. Si nous n'avions qu'un certain délai pour retrouver nos corps et... retourner à l'intérieur.

Waouh ! Je ne suis pas certain d'être prêt à émettre l'idée que mon corps et mon esprit se sont dissociés l'un de l'autre. Je crains de perdre le sens des réalités si je l'admets. Ce qui est complètement con, puisque j'ai déjà accepté le fait d'être devenu invisible. *Bordel, on dirait les pensées d'un mec sous coke !*

— Raison de plus pour ne pas perdre plus de temps et commencer tout de suite à arpenter les couloirs de cet hôpital en visitant les chambres. Je pense qu'il serait intelligent de commencer par les urgences. Si on a été admis ici hier soir, on doit sûrement encore y être. On se sépare pour aller plus vite ?

Ma proposition ne lui plaît guère. Une grimace s'affiche sur son visage affolé. Elle est pâle et ses joues sont encore humides des quelques larmes qu'elle a versées.

— Je ne crois pas être capable de faire ça toute seule.

— Pas de problème, lui assuré-je en me reculant un peu, mais Tess garde le contact en retenant une de mes mains dans la sienne.

Elle se lève du siège et, alors que nous allons pour sortir du bureau, un couple se présente à l'accueil, essoufflé et paniqué.

— Bonjour, nous avons été prévenus que notre fille a été admise dans votre hôpital.

Il me semble bien reconnaître les deux adultes figurant sur les photos accrochées aux murs de l'appartement de Tess.

Dès qu'elle entend la voix de l'homme, Tess s'arrête et tourne le visage dans sa direction.

— Le nom et prénom de votre fille, s'il vous plaît ? lui demande la secrétaire.

La femme à ses côtés semble bouleversée et ses yeux rouges, dont le mascara a un peu coulé, prouvent qu'elle a pleuré. Je reconnais certains traits de Tess chez elle. La couleur lumineuse de leurs cheveux et le bleu océan de leurs yeux ne me trompent pas. L'homme

conserve son aplomb, mais il est flagrant qu'il n'en mène pas large et qu'il est sur le point de mettre le monde à feu et à sang.

— Tess Delfraissy, lui répond-il d'un ton pressé.

Après avoir pianoté sur son ordinateur, la femme lui répond avec un regard compatissant :

— Chambre 304, au troisième étage. L'ascenseur se trouve sur votre gauche au fond du couloir.

Sa phrase à peine achevée, ses parents s'empressent de suivre les indications données. Tess porte la main à sa bouche, la mine décomposée, de nouvelles larmes aux coins des yeux.

— Papa, bredouille-t-elle d'une voix déchirante.

Chapitre 16

Tess

L'inquiétude qui perçait dans la voix de mon père a ébranlé mon cœur. C'est comme si on avait planté un couteau dedans pour en arracher un morceau. Je souffre de les voir se ronger les sangs en attendant que l'ascenseur arrive pour les transporter jusqu'à l'étage où mon corps gît dans une chambre. Je vais découvrir en même temps qu'eux dans quel état je suis, et nous ne pourrons pas nous soutenir mutuellement dans ce moment difficile. Je n'ai plus prononcé un mot depuis que j'ai voulu crier et que ma voix s'est éteinte sous la souffrance, celle de les voir sans pouvoir les rassurer. Enfin, si tant est que je puisse le faire. Je ne sais pas où je suis, dans quelle dimension j'ai atterri, et encore moins comment revenir parmi eux. Si la seule façon de le faire était de le souhaiter de tout mon cœur, je serais déjà de retour.

— Je vais prendre les escaliers, s'impatiente-t-il justement en tapant du pied sur le lino défraîchi.

— Il arrive, le tempère ma mère alors que retentit le son de l'ascenseur.

Nous pénétrons à l'intérieur de la cabine avec eux. La situation saugrenue est flippante. La coiffure d'ordinaire impeccable de ma mère n'est qu'une vulgaire queue-de-cheval. Son maquillage sophistiqué a été remplacé par un coup de mascara et un peu de fard à joues. Quant à mon père, je vois bien qu'il n'est pas rasé, et il n'a pas pris le temps de mettre une cravate. Ils ont dû être réveillés et prévenus par Louise, en pleine nuit, qu'il m'était arrivé quelque chose.

— J'ai peur, confie d'une petite voix ma mère à mon père.

Il l'attire contre lui et lui caresse le dos dans un geste réconfortant, mais je vois à son visage qu'il est, lui aussi, angoissé.

— Je te présente mes parents, dis-je à Gabriel, dont je broie la main sans qu'il ne s'en plaigne, comme pour officialiser la chose.

— Tu es le portrait craché de ta mère, répond-il en me souriant,

mais avec cet air triste qui ne le quitte plus depuis qu'il a pris conscience de notre état.

Je sais qu'il s'efforce de paraître cool pour dédramatiser tout ça, et moi, j'essaie aussi de rester zen. Il y a quelques instants, j'étais en train de bazarder tout un bureau dans un accès de colère, alors il doit craindre ce que je pourrais faire, maintenant que mes parents sont là et que nous sommes sur le point de découvrir ce qui s'est passé.

— On ne devrait pas partir en déplacement tous les deux, se reproche ma mère à voix haute. Si l'un de nous avait été là, elle ne serait pas sortie.

— Arrête, l'exhorte d'une voix douce mon père en prenant sa main, comme l'a fait Gabriel avec moi quand il m'a sentie sur le point de défaillir. Tess sort même quand nous sommes à la maison. Ne cherche pas de coupable. Des accidents, ça arrive tous les jours et tu ne peux pas les prévenir.

— Je ne peux pas la perdre, dit-elle en s'effondrant à nouveau dans ses bras. Ils ne nous auraient pas demandé de venir tout de suite si ce n'était pas grave.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, offrant l'opportunité à mon père de ne pas lui répondre. Lorsque ma mère frôle mon épaule en sortant de la cabine, j'essaie de la retenir. Je voudrais lui signaler ma présence, lui dire que je vais bien... Enfin, pas si mal... Mais encore une fois, mon geste est inutile.

Mes parents observent les numéros de chambre et se dirigent droit vers la mienne. Sans hésitation, ils l'ouvrent et disparaissent à l'intérieur. Un silence pesant s'installe, qui ne me rassure pas. Elles sont rares les situations où mon père n'a rien à dire. Si mon état physique le laisse sans voix, ça n'augure rien de bon.

De mon côté, je reste dans le couloir, en retrait. Gabriel comprend que j'ai besoin d'un peu de temps. Les pleurs discrets de ma mère ne tardent finalement pas à percer le silence ambiant. De peur de m'écrouler, je raccourcis la distance entre Gabriel et moi et pose mon front contre son torse. Dans la seconde, il passe ses bras autour de mes épaules et incline sa tête sur le haut de mon crâne. Ses mains caressent mon dos tandis que je noue les miennes dans le sien.

— Je ne suis pas certaine d'être capable d'entrer dans cette chambre et de me voir.

— Je sais que c'est difficile, mais on a besoin de réponses, murmure Gabriel alors qu'un médecin rejoint mes parents dans la chambre.

Je hoche la tête en me reculant. Du bout de ses pouces, il essuie mes larmes et replace quelques mèches de mes cheveux derrière mes oreilles.

— Je suis là, OK ?

— Allons-y.

D'un pas incertain, nous rejoignons mon père, ma mère, ainsi que le docteur dans la pièce aseptisée. Après avoir pris une grande inspiration, j'ose jeter un œil à la personne allongée sur le lit médical. Me voir est troublant. Je suis reliée à tout un tas de machines, et des bips résonnent à intervalles réguliers. Le respirateur accroché à ma bouche ne me rassure pas du tout. Ma tête est entourée d'une épaisse couche de bandages, ainsi que mon nez. La partie gauche de mon visage est tuméfiée et l'œil de ce côté est gonflé. Je ne constate rien de plus. *Ça me suffit bien en l'occurrence, merci.*

— Votre fille a été amenée aux urgences hier soir, vers 1 heure du matin. Elle a eu un accident de moto. Une voiture leur a foncé dessus. Elle souffre d'un traumatisme crânien sévère. Nous avons dû l'opérer d'urgence pour drainer et soulager la pression intracrânienne due à l'hématome.

— De moto ? s'écrie mon père. C'est impossible, ma fille n'a pas de moto.

— Elle était avec un jeune homme. C'était lui qui était aux commandes.

— Je ne peux pas croire qu'elle soit montée sur une moto sans casque, soupire ma mère.

— Elle en portait bien un, mais il était mal réglé. Il semblerait qu'il ait quitté sa tête après le premier impact au sol, d'après les secours.

— Comment va-t-elle maintenant ? Elle va s'en sortir ? enchaîne mon père immédiatement.

— Il est encore un peu tôt pour se prononcer, lui répond d'un air contrit le docteur.

Il est difficile pour moi de voir mes parents me regarder allongée dans ce lit, inerte, reliée à des machines par des câbles. Sur leurs visages, je lis toute l'inquiétude qu'ils ressentent, leur tristesse et la peur qui les ronge. Encore une fois, je voudrais pouvoir faire quelque chose pour leur dire de ne pas s'en faire. Que si mon corps souffre, je suis tout de même bien là. Que j'ignore encore comment, mais que je ferai tout pour être à nouveau auprès d'eux. Un sentiment d'impuissance m'assaille quand je les vois serrer chacun une de mes mains.

— Et le garçon ? Le conducteur, comment va-t-il ? l'interroge ma mère, que j'ai envie de prendre dans mes bras de s'inquiéter pour lui aussi, au lieu de s'emporter contre ce dernier.

— Il a eu la chance que son casque reste sur sa tête, contrairement à votre fille. Une de ses jambes a été fracturée à plusieurs endroits. Nous avons dû l'opérer d'urgence pour lui mettre des broches. Il souffre également d'un traumatisme crânien, moins sévère que celui de votre fille toutefois. Tess a un score de Glasgow à 4, tandis que son

ami a 9, ce qui est mieux, mais qui nécessite tout de même de le garder dans le coma pour l'instant.

Gabriel se tend à mes côtés. Son diagnostic n'a rien de réjouissant, mais il semble dans de meilleurs draps que moi. Le peu que je connais de lui suffit à me faire comprendre qu'il culpabilise.

— Ce doit être Théo, marmonne ma mère, faisant référence à mon ex-petit copain que j'ai fréquenté en première année de licence.

Je grimace à la mention de son prénom. *Ça fait aussi longtemps que j'ai arrêté de me confier à elle ?*

— Le jeune homme s'appelle Gabriel Delaunay, lui indique le médecin.

— Tu sais de qui il s'agit ? lance aussitôt mon père à ma mère.

— Jamais entendu ce nom, non. Je demanderai à Louise.

— Docteur, que se passe-t-il maintenant ? Va-t-elle bientôt se réveiller ? insiste mon père pour avoir des réponses concrètes.

— Votre fille était déjà dans le coma à l'arrivée des secours sur place. Pour l'instant, nous le maintenons afin qu'elle ne souffre pas. En fonction de l'évolution de son état, nous déciderons de la réveiller d'ici quelques jours.

Mon père se contente de hocher la tête, l'air grave, avant de le laisser s'en aller. Des larmes s'accrochent au coin de ses yeux.

— Nous ne savons même pas qui sont les amis de notre fille, se lamente ma mère, une fois le médecin sorti.

— Sabrina soupçonne qu'elle a donné une fête. Elle a dit que l'appartement était à moitié rangé et certains voisins lui ont raconté avoir entendu de la musique jusqu'à une heure tardive.

Pardon ? À moitié rangé ? Elle ne manque pas d'air, Sabrina ! J'ai mis tout mon cœur dans le ménage, mais je ne suis pas aussi douée qu'elle. Elle mérite que je revienne parmi les vivants, juste pour lui demander ce que j'ai pu oublier de remettre à sa place.

— Quand avons-nous perdu de vue l'importance d'être là pour Tess ? s'interroge ma mère. Je n'aurais jamais pensé qu'elle puisse profiter de notre absence pour organiser une soirée.

Elle secoue la tête, plus perdue et malheureuse que jamais.

— Oh ! ma petite fille, continue-t-elle en s'adressant à moi, en embrassant mes doigts. Je suis désolée.

Elle se met à pleurer en gardant ma main contre sa joue. Ni moi, ni mon père ne pouvons conserver notre retenue. Ce dernier se tourne vers le mur pour calmer ses larmes tandis que je m'approche de ma mère. À cet instant, je me promets d'effacer la distance qui s'est installée entre eux et moi. Je ne veux plus leur mentir ou sortir en cachette. Ce n'est pas ce qui m'aidera à y voir plus clair concernant mon avenir, alors qu'eux le peuvent.

— Si on veut plus d'explications, il faut contacter sa copine Louise,

déclare mon père quelques minutes plus tard.

— J'ai son numéro, je vais l'appeler.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle avait un casque et qu'il s'est envolé sous la force de l'impact. La voiture qui les a emboutis devait arriver à une vitesse folle.

Mon père, toujours dans l'analyse.

— On ne sait rien de plus, d'ailleurs. Qui était en tort, comment va le chauffeur de la voiture ?

— Il n'y a que pour Tess que je m'inquiète.

— Chéri, ce n'est pas aussi simple. J'ai peur que Tess soit à jamais marquée si quelqu'un est mort dans cet accident.

— Tu as raison. Je vais aller voir comment va le jeune homme qui était avec elle. Si elle a accepté de monter avec lui sur une moto, c'est qu'elle avait suffisamment confiance.

Ma mère hoche la tête et approche de mon lit le siège qui traîne dans un coin dans la pièce.

— D'accord. Je reste là.

Après un dernier regard dans ma direction, enfin sur mon corps, mon père tourne les talons pour se rendre au chevet de Gabriel. Ma mère se penche au-dessus de mon visage et dépose le plus doux des baisers sur ma joue. Je la touche du bout des doigts et je jurerais sentir la douceur de ses lèvres pour de vrai contre ma peau.

— S'il te plaît, Tess, reviens-nous, me supplie-t-elle en sanglotant.

Chapitre 17

Gabriel

Mon regard a bien du mal à se détacher du corps abîmé de Tess. Allongée sur ce lit d'hôpital, les yeux clos, son beau visage à peine visible à cause des bandages autour de sa tête, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Si j'étais resté prudent, comme au début de notre balade, ça ne serait pas arrivé. Cette fille vient à peine de me rencontrer et voilà qu'elle frôle la mort, par ma faute. Maintenant que le mot coma a été prononcé par ce médecin, je ne peux plus me voiler la face... Je ne serais pas aux côtés de Tess si je n'étais pas dans le même état.

Sans nous consulter, nous suivons le père de Tess jusqu'au bureau des infirmières. Elle attrape ma main pour la serrer dans la sienne. Il ne va pas être évident de regarder mon propre corps et je sais que c'est parce qu'elle vient de le vivre et en connaît donc la difficulté qu'elle effectue ce geste. J'ai envie de lui dire qu'elle devrait me haïr pour avoir roulé si vite. Même si, juste avant l'impact, j'avais repris une vitesse convenable, l'adrénaline et l'euphorie de l'instant coulaient encore dans mes veines. J'étais moins attentif, trop concentré sur elle et ce qu'elle me faisait ressentir pour anticiper plus en amont l'arrivée de cette voiture. Je me déteste en tout cas pour ça. Je ne mérite pas sa compassion.

— Pourriez-vous m'indiquer la chambre du garçon qui a été amené avec ma fille, s'il vous plaît ? Le médecin a dit qu'il s'appelait Gabriel, mais je n'ai pas retenu son nom de famille.

Avec un regard compatissant, l'une d'elles lui indique la chambre numéro 310. Un remerciement du bout des lèvres plus tard, nous reprenons le couloir en sens inverse, jusqu'à destination. M. Delfraissy a la politesse de frapper à la porte avant de l'entrebâiller. Une seconde plus tard, il franchit le seuil et pénètre dans la chambre en constatant qu'il n'y a aucun visiteur. Si je ne suis pas surpris de n'y voir personne, ça ne m'en fait pas moins mal. « *Si tu claques cette porte avec*

tes affaires, n'espère pas pouvoir revenir chez moi, un jour. Ton départ sera définitif. Tu ne feras plus partie de cette famille. » Les paroles prononcées par mon père, il y a six ans, le jour où j'ai décidé de ne plus subir sa pression, se rappellent à moi. Selon toute vraisemblance, il compte tenir parole.

D'un pas lent et le cœur lourd, j'entre à mon tour dans la pièce. Même si le médecin en a parlé, je tressaille en voyant ma jambe gauche surélevée, d'où sortent des tiges de fer. J'ai assez entendu de potes motards parler des conséquences d'une telle opération. J'en aurai pour des mois de rééducation. *Enfin, ça, c'est si je parviens à revenir dans le monde des vivants.*

L'infirmière qui a renseigné le père de Tess le rejoint et vérifie mes constantes sur les appareils.

— Est-ce que vous connaissez les parents de ce jeune homme ? lui demande-t-elle en annotant le dossier qu'elle tient entre ses mains.

— Non. Ils n'ont pas encore été prévenus ? s'étonne-t-il, les sourcils froncés.

— Un de ses amis a pu être contacté. Il est tout de suite venu à l'hôpital pour prendre de ses nouvelles. Il est resté jusqu'à ce matin et il est reparti en nous assurant s'occuper de les prévenir, mais personne n'est encore venu.

— Vous savez quand ce garçon doit revenir le voir ?

— Non.

— Ses coordonnées ?

— Je ne suis déjà pas censée vous laisser entrer dans cette chambre alors que vous n'êtes pas de la famille, mais l'amie de votre fille, celle qui vous a prévenus, elle le connaît puisqu'ils sont arrivés ensemble, cette nuit.

— Très bien, je verrai avec elle, la remercie-t-il en esquisant un pas vers la sortie, avant de lui demander une dernière faveur. Pourriez-vous me tenir informé, si jamais il se réveille ?

— Bien sûr.

Cette fois-ci, il quitte ma chambre, mais de mon côté, je ne bouge pas.

— Anthony n'a pas dû réussir à les joindre par téléphone et il est allé les prévenir directement.

Si je trouvais sa naïveté rafraîchissante, dans ces circonstances, elle met mes nerfs à vif.

— On n'a pas tous la chance d'avoir des parents qui tiennent à nous, lui rétorqué-je, sentant la colère que je ressens envers mon père refaire surface, plus forte que jamais.

Imaginer qu'il reste stoïque au moment où Anthony lui apprend mon accident enflamme la rage qui coule dans mes veines. Penser qu'il puisse interdire à ma mère de me rendre visite, je sais qu'il en est

capable, me donne envie d'aller le hanter si je m'en découvre la capacité dans cet état.

— Je me souviens que tu m'as dit être parti de chez eux à dix-huit ans, et quoi qu'il se soit passé pour que vous en arriviez là, je suis certaine qu'ils ne se fichent pas de ce qui peut t'arriver.

Sans même les connaître, elle essaie de trouver une excuse à mes parents. Parce qu'elle n'a, comme exemple, que des figures d'autorité aimantes et qui prennent soin de leur enfant. J'avais déjà du mal à accepter que ma mère ne prenne pas de mes nouvelles durant toutes ces années, mais savoir qu'elle ne compte pas non plus venir à mon chevet alors qu'elle me sait à l'hôpital, blessé et dans le coma, referme à double tour la porte que Tess était parvenue à entrouvrir sur mon cœur.

Oh ! Tess, si tu savais à quel point mon père ne se soucie pas de mon sort ! Il ne s'est jamais préoccupé que de lui, de sa carrière et de sa réputation.

— Et pourtant, regarde autour de toi, il n'y a personne dans cette chambre, personne qui s'inquiète pour moi, raillé-je en levant les bras pour englober la pièce dans un geste théâtral.

— Mes parents se soucient de toi, me contredit-elle en pinçant les lèvres.

Un rire grotesque m'échappe, alors que je relâche sa main. Elle a tout faux.

— Ils me veulent réveillé uniquement pour que je leur explique comment j'ai pu laisser leur petite fille chérie monter sur ma bécane sans vérifier que la sangle du casque soit suffisamment serrée, et pourquoi je ne suis pas parvenu à éviter cette foutue bagnole !

La culpabilité ne cesse de me ronger et de s'infiltrer sous ma peau. Comment ai-je pu relâcher ma vigilance, alors que je n'étais pas seul ? Tess a un avenir brillant devant elle tandis que j'erre de ville en ville, sans but précis. On n'a rien à faire ensemble.

— Tu n'es pas responsable de notre accident, me répond-elle en affrontant mon regard noir sans sourciller.

C'est ce qui m'a plu chez elle. Il y a une sorte de fragilité en elle et la seconde d'après, elle redresse les épaules et se mesure à vous sans se débîner.

— Je ne pense pas que tes parents soient d'accord avec toi.

— Écoute, on se disputera autant que tu voudras à propos des détails de cette collision, mais une fois qu'on sera réellement là , tu veux bien ?

Si je n'étais pas autant blessé par l'absence de mes proches, j'aurais rigolé à sa remarque. Mais je suis aveuglé par ma peine, trop occupé à ne pas la laisser éclater. Je ne veux pas passer pour un pauvre type qui pleure parce que sa maman n'est pas venue le voir alors qu'il s'est fait

un bobo.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on va pouvoir revenir ? m'énervé-je, à fleur de peau, trop d'émotions en pagaille dans la tête et dans le cœur pour museler mon agacement.

J'ai conscience de m'en prendre à elle alors qu'elle est la dernière personne que je souhaite faire souffrir, mais je ne suis plus capable de faire preuve de discernement pour le moment.

— Ah quoi bon être dans un entre-deux, si c'est pour finalement mourir ? Si c'était notre destin, dans ce cas, nous serions déjà morts.

Évidemment, le fait qu'elle parvienne à se maîtriser et à faire preuve de patience avec moi, alors que je suis sur le point d'exploser, ne fait qu'exacerber ma colère.

— Non, mais tu t'entends parler, un peu ? éructé-je. Tu sais que certaines personnes restent dans le coma pendant des semaines avant de finir tout de même par mourir ? Tu te berces d'illusions, si tu crois pouvoir supprimer cette option de la suite des événements.

— Je n'en sais peut-être rien, mais je ne resterai pas les bras croisés à ne rien faire.

— Et tu veux revenir à la vie pour quelles raisons, hein ? Continuer à organiser des fêtes à l'insu de tes parents dans leur bel appartement clinquant ?

Touché.

Cette fois-ci, elle vacille. Et comme chez elle, dans son couloir, je sais que je vais me prendre un retour de flamme.

— C'est sûr que si tu étais aussi exécration avec ta famille, à leur place, je ne me précipiterais pas non plus à ton chevet.

Coulé.

Chapitre 18

Tess

Je sais ce que Gabriel vient de faire. Ou plutôt devrais-je dire, ce qu'il m'a poussée à faire, mais je ne lui servirai pas de défouloir. Je souffre assez à l'heure actuelle, il n'a pas besoin d'en rajouter. En plus, nous ne savons pas exactement à quelle heure son pote est parti d'ici, il est tout à fait possible que sa famille soit en route à l'heure actuelle. Pour le moment, je vais lui laisser le temps de redescendre et de se calmer. J'essaie de ne pas tenir compte de ses propos, mais c'est difficile alors que, de retour dans ma chambre, mes parents semblent si démunis et ne me quittent pas des yeux, comme si par la seule force de leur regard, j'allais ouvrir les miens.

Dans ma vie, tout a commencé à dérailler à mon entrée à la faculté. J'ai rapidement compris que je n'étais pas à ma place, sans savoir pour autant où elle était. Quand j'ai essayé de lui en toucher un mot, mon père a argumenté que ce n'était que le premier semestre et que je n'avais pas assez de recul. Lorsque j'ai retenté ma chance au second semestre, il a été conciliant en me demandant dans quel domaine je voulais me réorienter. Il était d'accord pour un changement d'études, mais il lui fallait une réponse claire sur mes aspirations professionnelles. Et c'est là que le bât blesse. Je n'en ai aucune fichue idée ! Je ne suis pas aussi ambitieuse qu'eux. Et je sais que je l'aurais déçu en révélant la vérité. Alors sur le moment, j'ai noyé le poisson, prétextant devoir y réfléchir, et je ne suis plus jamais revenue sur le sujet. Eux non plus, d'ailleurs. Et je n'ai jamais trouvé le courage de leur dire que j'avais raté mon année. Ils ignorent donc que je suis encore et toujours en deuxième année de licence. Et avec les derniers événements, je ne risque pas de réussir cette année. Je ne sais pas du tout comment je vais pouvoir leur annoncer ça et pourtant, il le faudra bien, à un moment ou à un autre.

Un coup frappé à la porte attire notre attention. C'est Louise. Ses yeux sont bouffis et elle ne se donne même plus la peine d'essuyer les

larmes qui coulent sur ses joues. Dire que j'étais si en colère contre elle, ce matin, quand je me suis levée. Il s'est passé tellement de choses depuis que j'ai l'impression que c'était il y a une éternité. Telle une spectatrice, je l'observe entrer, l'air dévasté.

— Je suis tellement désolée, s'excuse-t-elle auprès de mes parents, juste avant que ma mère la prenne dans ses bras.

— Assieds-toi avec nous et raconte-nous ce qui s'est passé, l'encourage-t-elle.

Ma meilleure amie obéit et il est clair, à son air gêné, qu'elle réfléchit à ce qu'il convient de dévoiler. Une fois assise sur la chaise près de la table installée dans un coin de la pièce, elle évite les regards de mes parents et reporte le sien sur mon corps inerte. Elle secoue le visage, retient tant bien que mal un sanglot, avant de baisser les yeux sur le sol.

— Louise, commence mon père de cette voix que je lui connais bien, celle qui témoigne de son impatience, mais qui se veut tout de même conciliante. Nous savons que Tess a donné une fête chez nous, hier soir. Vu les circonstances, il n'est pas question de vous engueuler. Nous souhaitons juste en savoir plus sur cet accident. Est-ce que tu connais ce jeune homme avec lequel elle est montée à moto ? Gabriel.

Louise renifle et s'éclaircit la gorge avant de commencer ses explications.

— C'est moi qui ai suggéré à Tess d'organiser une soirée, pour qu'on passe un moment sympa avec nos amis de la fac. Les choses ont pris plus d'ampleur que nous ne le pensions. Il y a eu beaucoup de monde et Tess a commencé à flipper.

Ma mère grimace tandis que le visage de mon père se referme. J'avoue que je suis étonnée. Louise ne minimise pas son rôle et ça me fait quelque chose de constater qu'elle opte pour la franchise, mon état et ma santé sont donc importants pour elle. Qui a fait quoi n'a plus d'importance désormais.

— Gabriel est un ami d'Anthony, un garçon que je fréquente. Il n'est pas étudiant. C'est lui qui a mis fin à la soirée, quand il a remarqué que Tess perdait le contrôle de la situation. Il a fichu tout le monde dehors.

Elle le défend et, même si elle ne peut pas m'entendre, je l'en remercie à voix haute. Je ne veux pas que mes parents aient une mauvaise image de Gabriel, avant même qu'il ne se réveille. *Parce que nous allons nous réveiller !* Il n'est pas fautif dans cette histoire.

— Comment se fait-il qu'elle soit partie avec lui à moto puisqu'elle était à la maison ? demande à juste titre ma mère.

— Nous avons refait le parcours de la soirée avec Anthony. Gabriel a essayé de le joindre à de nombreuses reprises après son départ de chez vous. Nous étions ensemble et il n'a pas décroché. Quelques

instants plus tard, Tess aussi m'a appelée plusieurs fois, mais moi non plus je n'ai pas répondu.

Elle se remet à pleurer, culpabilisant d'avoir ignoré mes appels. Elle n'a pas besoin d'expliquer à mes parents pourquoi elle était injoignable, ils comprennent qu'elle était *occupée* avec Anthony. Il faudra que je pense à lui dire que, même si elle avait décroché, j'aurais sûrement demandé à Gabriel de m'emmener faire un tour.

— J'imagine que Gabriel est revenu chez vous pour voir si Anthony était encore là. Il pensait qu'il avait les clés de son appartement. De fil en aiguille, Tess et lui ont dû décider d'aller faire un tour à moto, suppose-t-elle en haussant les épaules. Je voudrais pouvoir revenir en arrière et rester avec elle.

— Ne te reproche pas ce qui est arrivé, la sermonne ma mère, les traits soucieux. Ça ne sert à rien et ce n'est pas ça qui va l'aider.

— Qu'est-ce que je peux faire, alors ? demande-t-elle, la voix tremblante.

— Être là, venir la voir, peu importe le temps que durera son coma, lui parler, lui montrer qu'elle peut compter sur toi. Sois son amie, tout simplement.

— Vous pouvez me faire confiance, promet-elle en séchant enfin ses larmes.

Hier soir, ma meilleure amie m'a énervée et déçue. À l'instant, je viens de lui pardonner, sans même pouvoir le lui dire. J'admire son courage, car elle a été honnête et ne s'est pas défilée. Je voudrais tant pouvoir lui signaler ma présence. Elle aurait sûrement une idée extra pour me sortir de là.

Alors que le silence a repris ses droits, simplement entrecoupé par le bruit des machines auxquelles je suis reliée, mes parents et Louise m'observent. Soudain, une idée germe dans mon esprit. Peut-être faut-il simplement que je regagne mon corps. Il suffit que je m'allonge sur *moi* pour connecter à nouveau mon esprit et mon enveloppe charnelle. Purée, penser ces mots, esprit et enveloppe charnelle, me donne la sensation d'avoir complètement perdu les pédales. Ça me semble irréal, et pourtant...

À pas lents, je m'approche du lit. La présence de mes parents et de Louise me dérange. Ce qui est carrément absurde, j'en conviens. Mais bien qu'ils ne puissent pas me voir, le fait de grimper sur le matelas et de me fondre dans mon corps meurtri me paraît si ridicule que je préfère attendre qu'ils soient partis.

Et surtout, si cela fonctionne, comment ferai-je pour prévenir Gabriel ? Je dois procéder dans l'ordre. Je ne peux pas prendre le risque de le laisser *ici* tout seul. Je dois d'abord lui en parler avant de m'exécuter. Il pourra ainsi m'imiter, si la manœuvre est un succès.

Chapitre 19

Gabriel

D'ordinaire, j'apprécie d'être seul. Solitaire est l'adjectif parfait pour me définir. J'aime être tranquille, qu'on me fiche la paix. Alors pourquoi est-ce que je me sens si mal depuis que Tess a quitté la chambre ? En partie parce que je culpabilise d'avoir été odieux avec elle, c'est certain. Elle est la dernière personne qui mérite ma rancœur. Mais aussi parce que j'ai peur. Je suis terrorisé par ce qui m'arrive. J'ai la trouille de ne plus jamais pouvoir parler à ma mère ou à Anthony. Il y a tant de choses que je voudrais encore leur dire. Depuis mon départ, j'ai voulu, à maintes reprises, contacter ma mère. Sans jamais franchir le pas. Je me disais chaque fois qu'elle pourrait, elle aussi, le faire. Pourquoi n'a-t-elle jamais essayé de m'appeler, de prendre de mes nouvelles ? Ne s'est-elle jamais inquiétée pour son fils unique ? Comment a-t-elle pu accepter, sans condition, la décision de mon père de me rayer de leur vie ? Quant à Anthony, j'aimerais lui dire à quel point son amitié est importante pour moi. Qu'il a toujours été là quand j'ai eu besoin de lui, même quand je me barrais à des centaines de kilomètres sans savoir quand, ou si, j'allais revenir. Il est cette personne sur laquelle on peut compter à toute heure du jour et de la nuit. Je voudrais qu'il sache que j'en ferai tout autant pour lui. *Si j'en ai encore l'occasion.*

Résigné, je m'assieds par terre et allonge mes jambes devant moi. Je plie et déplie ma jambe, qui est pourtant immobilisée sous mes yeux dans ce lit. À quoi ça rime tout ça ? Dans quel but suis-je là ? Que suis-je censé faire ? Est-ce que ma *présence* signifie que je vais forcément revenir parmi les vivants ? Je suis peut-être dans un entre-deux juste le temps que mon corps se remette pour éviter de trop souffrir ? Je sais que les médecins plongent les blessés graves dans le coma pour cette raison. Je dois peut-être juste prendre mon mal en patience. Mais ce n'est pas dans mes habitudes d'attendre sans rien faire. Et là, ma vie est en jeu. S'il y a un moment où je dois me bouger

et prendre mon destin en main, c'est bien maintenant. Je ne peux pas rester les bras croisés. Tess a eu raison de me bousculer tout à l'heure. J'ai été con de l'envoyer chier. Il faut trouver une solution, ensemble. Essayer au moins.

Alors que j'attends d'être frappé par une idée brillante, Anthony fait son apparition. Il referme la porte de ma chambre derrière lui et s'approche de mon lit. Il a une tête à faire peur, mais je ne lui en tiens pas rigueur, puisque j'en suis responsable.

— Salut, mec ! lance-t-il sans conviction. Tu as toujours une aussi sale tronche que cette nuit.

Un rire m'échappe en l'écoutant. Ouais, ce type est peut-être mon seul ami, mais il en vaut cent.

— Bon, j'ai une bonne nouvelle et quelques mauvaises. Je commence par quoi ?

La bonne, putain ! J'en ai besoin.

— Les mauvaises ? OK, comme tu voudras. Donc, ta jambe ressemblait à un mikado que se seraient disputé des dizaines de moineaux quand tu es arrivé aux urgences. Tu vas en avoir pour des mois de rééducation. Au départ, tu iras sûrement dans un centre spécialisé pour te remettre.

Merveilleux ! Je trépigne déjà d'impatience.

— Tu n'as pas échappé au traumatisme crânien. Quand on sait que tu avais déjà un petit souci côté caboche, ça ne va pas arranger les choses. Si tu as un peu de chance, tu auras récolté une ou deux cicatrices qui te donneront un air de mauvais garçon. Ça ira parfaitement avec ton caractère de merde.

Enfoiré, grogné-je à voix haute, sans pouvoir pour autant retenir un sourire.

— Je te place la bonne nouvelle maintenant, avant de poursuivre sur les mauvaises, continue-t-il, les médecins estiment que ton état devrait vite s'améliorer. Donc, tu vas te réveiller.

Je redresse le visage et tends l'oreille. Je ne voudrais pas louper une information importante qui pourrait me permettre d'élaborer un plan pour accélérer le processus.

— Ce qui signifie, attention, on retourne dans les mauvaises nouvelles, que les parents de Tess viendront te demander des explications. Alors, profite bien de ce sommeil réparateur pour préparer tes réponses. Le papa Delfraissy est tendu au max. Bon, ça se comprend, sa fille est dans un sale état.

Il s'arrête d'un coup et soupire, las de parler sur un ton léger, j' imagine.

— Putain, mec ! Je te jure que tu as plutôt intérêt à ouvrir les yeux, et plus vite que ça ! Tu es un battant, d'accord ? Et je veux que tu puisses donner des indications à la police sur la voiture qui vous a

foncé dessus, pour qu'on retrouve l'enfoiré qui a causé votre accident.

Il y a donc bien eu délit de fuite de la part du responsable. Merde, alors !

— Je n'ai pas réussi à joindre ton paternel par téléphone. Sa secrétaire m'a filtré. Je suis passé chez toi directement pour prévenir ta mère, mais ce con était là. Depuis quand il est chez vous en journée ?

Toujours là pour faire chier celui-là, pensé-je en mon for intérieur.

— Je lui ai dit que tu avais eu un accident de moto et devine ce que m'a répondu ce tocard ? Que ce qui te concernait ne l'intéressait pas. Non, mais quel putain de connard ! Heureusement que tu t'es barré, parce que tu aurais pu finir aussi con que lui.

Et ma mère ? aimerais-je pouvoir lui demander.

— Je ne sais pas si ta daronne était présente et si elle m'a entendu, mais je compte repasser demain matin. Je vais attendre en bas de ton immeuble. Comme ça, dès que je vois ton géniteur se barrer, je pourrai lui parler.

À cet instant, si je le pouvais, je serrerais mon pote dans mes bras. Il savait ce qu'il convenait de faire et il a assuré. Il était inutile de tenir tête à mon père. Qu'il aille se faire foutre. Mais je retrouve un peu d'espoir en me disant que ma mère était peut-être absente et qu'elle ne sait donc rien de mon accident. Voilà pourquoi elle n'est pas encore venue.

Anthony n'a pas conscience du bien qu'il vient de me procurer à travers son monologue. J'ai d'autant plus hâte de me réveiller pour le remercier. Ma mère sera au courant demain matin pour mon accident et, peu importe ce qui s'est passé et les années écoulées, je suis intimement convaincu qu'elle viendra à mon chevet. Ça me motive encore plus pour sortir de ce coma. Je veux pouvoir lui parler et arranger les choses entre nous. Ce n'est pas elle que j'ai fuie. Je veux qu'elle le sache, et aussi lui avouer qu'il n'y a pas eu un jour où elle ne m'a pas manqué.

D'un bond, je me lève sur mes deux jambes. Je souffle un grand coup et me rappelle que bientôt, lorsque je serai à nouveau de ce monde, il faudra que je m'arme de courage et de patience avant de pouvoir à nouveau effectuer ce geste. Pour l'instant, une chose à la fois. Je veux retrouver Tess pour m'excuser et mettre nos idées en commun pour en finir avec ce merdier. Jusqu'ici, ça nous a plutôt réussi de réfléchir ensemble.

— À bientôt, dis-je à Anthony avant de sortir de ma chambre, déterminé à ne pas faire perdurer plus que de raison cette situation.

Chapitre 20

Tess

Ne supportant plus de voir mes parents et Louise malheureux, silencieux, à l'affût du moindre signe de vie que je pourrais donner, je quitte la chambre. Sérieux, l'univers est quand même bizarre. À quoi ça me sert d'être *ici*, si je ne peux rien faire pour rassurer mes proches ? Ils sont là, angoissés comme jamais. Je suis dans la même pièce, mais impuissante face à leur désarroi. Je n'avais pas besoin d'expérimenter ça pour savoir qu'ils m'aimaient.

Dans le couloir, j'entends le rire des infirmières. Je décide d'aller voir ce qu'il se passe dans leurs bureaux. Comment font-elles pour tenir le coup face aux drames auxquels elles font face tous les jours ? Je traverse la porte en grimaçant. Je n'aime définitivement pas faire ça. Je les découvre en train de partager un goûter. Un gâteau dont il manque déjà un bout et des gobelets de café trônent au centre de la table. Des bougies ont été soufflées. J'imagine que ce doit être l'anniversaire de l'une d'entre elles. Elles échangent des banalités sur leurs familles et leur quotidien. Elles rient, malgré leur mine fatiguée. Comme tout le monde, je sais qu'elles n'exercent pas un métier facile et qu'elles cumulent des horaires pourris à un temps de travail surchargé. Et pourtant, elles sont d'une gentillesse sans pareil avec les proches des victimes. Je le vois bien depuis que je suis ici. Assister à leur petite réunion discrète les rend inspirantes. Ça doit être gratifiant d'avoir la sensation d'être utile dans les moments où les gens en ont le plus besoin.

Tout à coup, j'entends quelqu'un crier mon prénom. C'est quoi, ça ? La voix se répète un peu plus fort une deuxième fois. Je reconnais Gabriel. Je tente de quitter le bureau sans avoir à traverser le corps de quiconque, mais c'est un échec. Même si je ne ressens rien, le fait que ce soit normalement impossible rend la chose désagréable. Je sors à moitié et remarque Gabriel au moment où il m'appelle pour la troisième fois.

— On ne t'a jamais dit qu'il était inapproprié de faire du bruit dans un hôpital ?

Il se tourne dans ma direction et semble soulagé de me voir.

— Comme si j'allais déranger quelqu'un, soupire-t-il. Je te cherche partout depuis un moment. Tu pourrais sortir entièrement de cette pièce, s'il te plaît ?

Oups... J'abandonne les infirmières et le rejoins dans le couloir.

— Je suis désolé pour ce que je t'ai dit tout à l'heure.

— Je commence à être habituée à tes sautes d'humeur. Cela dit, tu as vraiment un caractère de cochon.

— Tu veux bien m'excuser ? insiste-t-il en inclinant la tête pour m'attendrir.

Évidemment, ça fonctionne.

— C'est que ça commence à faire beaucoup, dis-je pour l'asticoter un peu, parce qu'il l'a bien mérité.

— Si on n'était pas dans une sorte de faille temporelle, je t'inviterais à dîner pour faire amende honorable.

— Eh bien, garde cette idée en tête, Casanova, il se pourrait bien que j'accepte quand on sera sortis de là.

Son regard sombre me scrute, plein d'espièglerie.

— En parlant de sortir de là, me lance-t-il, enjoué, il faut qu'on essaie des trucs. N'importe quoi, mais je ne peux plus rester là, les bras ballants, à me regarder sur ce lit sans rien faire pour tenter de revenir à moi.

— J'ai eu une idée, justement, mais je ne sais pas ce qu'elle vaut.

— C'est toujours mieux que moi qui mise tout sur toi, parce que je n'ai pas la moindre illumination.

— Tu avoues donc que je suis le cerveau de notre duo ?

— Est-ce important, tout de suite ?

— J'aimerais juste que les choses soient claires. Je te vois déjà, une fois qu'on sera réveillés, minimiser mon impact sur les événements.

— Tess, soupire-t-il avec un léger rictus au bord des lèvres, trahissant son amusement.

— En réalité, j'essaie juste de gagner du temps, parce que tu dois imaginer que j'ai eu une idée de génie alors qu'elle est un peu idiote.

— Crache le morceau que je puisse en juger.

— Peut-être que l'on doit juste rejoindre notre corps ? On est là, genre notre esprit en quelque sorte, expliqué-je en ayant du mal à ne pas me penser folle à lier, et nos corps sont dans cet hôpital. On a été scindés en deux parties distinctes à la suite de l'accident. Il suffit peut-être de les unir à nouveau pour nous réveiller.

Il m'écoute attentivement en fronçant les sourcils au fur et à mesure.

— Oui, je sais de quoi ça a l'air, mais on n'est plus à une bizarrerie

près.

— Tu penses qu'on doit juste s'allonger sur nous-mêmes ? résume-t-il.

— Ça paraît simple, mais on serait bêtes de ne pas essayer.

— Si c'est ça, la solution, je me sentirai surtout très con de ne pas y avoir pensé moi-même et de ne pas l'avoir fait dès qu'on est arrivés ici.

— On mettra ça sur le fait d'avoir eu besoin d'un léger temps de réflexion et d'adaptation à la situation. Et puis, ça peut rester entre nous. Personne n'a besoin de savoir qu'on aura mis une journée à nous sortir de là, alors que c'était si facile.

— Pourquoi tu n'as pas tenté tout de suite dès que tu as eu l'idée ? me demande-t-il, visiblement confus.

— Dans cette histoire, je ne suis pas toute seule. On n'a peut-être pas choisi de vivre cette expérience, mais on est ensemble. Si ça fonctionne et que je l'avais fait, comment est-ce que j'aurais pu te prévenir ? Tu aurais fait la même chose pour moi.

Touché, il raccourcit la distance entre nous et me serre contre lui. Il est mon point d'ancrage dans cet univers. Cette *aventure* changera à jamais la relation que nous aurons à l'avenir. Peu importe ce qu'il serait advenu de nous si tout ça n'avait pas existé. Ce temps passé *ici* ne fait qu'approfondir ce lien que nous avons à peine commencé à tisser.

— On se lance ? finit-il par proposer en se reculant un peu, mais en gardant une de mes mains dans la sienne.

— Tout de suite ?

— Pourquoi pas ?

Une grimace tord les traits de mon visage. Quelque chose me retient de faire ça ici et maintenant. J'ignore ce qu'il se passera si j'ai raison. J'aimerais éviter de faire subir un traumatisme supplémentaire à mes parents si jamais ça devait mal tourner.

— Le fait que mes parents et Louise soient là me dérange un peu. Je sais que c'est bête parce qu'ils n'ont pas conscience de ma présence, mais moi, je les vois. Je préférerais attendre qu'ils rentrent chez eux pour être seule avec moi-même, à ce moment-là.

— Ce n'est pas idiot du tout, me répond-il, compréhensif. Tu as raison.

— Qu'est-ce qu'on fait en attendant ? le questionné-je, sentant le besoin de m'occuper.

Un sourire malicieux étire ses lèvres, alors qu'il me guide jusqu'aux ascenseurs.

— Tu n'as jamais rêvé d'être une petite souris pour espionner les gens ?

— Si, lui réponds-je en comprenant où il veut en venir.

— C'est le moment idéal pour réaliser ton rêve !

Chapitre 21

Gabriel

Assis par terre dans un coin de la cafétéria de l'hôpital, Tess et moi écoutons les conversations des personnes encore présentes en ce début de soirée. Nous essayons de nous changer les idées et de ne pas penser à notre état. Bon, clairement, espionner les gens n'est pas la manière la plus intelligente d'oublier notre problème, mais ça permet au moins de faire redescendre la pression.

J'observe le profil de Tess. Son nez droit, un peu retroussé au bout, lui confère un air encore un peu enfantin, mais ses courbes ne laissent aucun doute sur le fait qu'elle est bel et bien une jeune femme. Les traits de son visage sont soucieux et ça m'énerve de ne pas parvenir à lui offrir quelques instants d'insouciance.

— On bouge ? me lance-t-elle tout à coup en se mettant déjà debout.

— Un problème ?

— Sincèrement ? Je ne pense pas que la cafétéria d'un hôpital soit le meilleur endroit pour écouter les gens parler. Il n'est question que de maladie, d'opérations, d'accidents. C'est en train de me miner le moral et comme il n'est déjà pas au beau fixe...

Il faut croire que j'étais tellement concentré sur elle que je ne prêtais pas attention aux conversations.

— Allons prendre l'air, proposé-je.

Il y a pas mal de monde en cette fin de journée. Au moment de pousser la porte battante en verre menant au hall d'accueil, ma main passe à travers. Je souffle et nous avançons comme si aucun obstacle ne se trouvait face à nous.

— Donc, ça se confirme. On ne peut rien toucher si notre geste risque d'être vu.

— Dommage, je serais bien allé flanquer une petite frousse à Mathis, plaisante Tess en reparlant du connard qui l'a ennuyée, chez elle.

— Et moi, à mon père, approuvé-je.

— Il est au courant pour l'accident ? me demande-t-elle en me suivant.

— Oui, et figure-toi qu'il s'en fout.

— Tu veux bien me raconter votre différend ?

Mon regard se pose sur l'horizon alors que nous traversons la route sans nous soucier de la circulation. Tess a un moment d'arrêt avant de m'emboîter le pas.

— Autant profiter des avantages de notre état, plaisanté-je.

Des piétons, des cyclistes, et autres personnes en trottinette se disputent les routes et trottoirs. Je les observe aller et venir sans avoir besoin de les éviter. Ils sont tous pressés par le temps. Je n'ai pas spécialement envie d'évoquer ce pan de mon existence. Dans la vraie vie, j'aurais esquivé. Mais les choses sont différentes. Si je n'extériorise pas maintenant, qui sait si j'en aurai encore l'occasion ?

— Entre mon père et moi, ça a toujours été compliqué. Il est parti de rien. Mes grands-parents étaient de la classe ouvrière et manquaient d'argent la plupart du temps. Ça a motivé mon père, qui a étudié comme un forcené pour ne pas être confronté à cette situation, une fois adulte. Il a réussi à devenir un homme influent, avec du pouvoir. Il a épousé ma mère par pure stratégie, pour consolider ses relations, car il n'était le fils de personne. Dès que j'ai été en âge d'apprendre, même avant, tiens, dis-je dans un ricanement mauvais, il s'est mis en tête de faire de moi un génie, sa création. Je devais forcément mieux réussir que lui, puisque j'avais la chance de ne manquer de rien et de pouvoir intégrer les meilleures écoles de la capitale, d'avoir les meilleurs professeurs à la maison, de partir en voyage pour apprendre une langue étrangère pendant les vacances scolaires. Rien ne l'arrêtait et il n'y a aucun domaine dans lequel je ne devais pas exceller.

— La réussite de mes parents me met aussi la pression, mais ils ne sont pas sur mon dos comme semble l'avoir été ton père.

— Gamin, j'ai pris son attention pour de l'amour, continué-je. Plus rien ne peut m'arrêter maintenant que je suis lancé. En grandissant, j'ai voulu couper les fils qui faisaient de moi sa marionnette. J'avais envie de sortir, de m'amuser avec mes amis, de prendre du bon temps. Mais il ne l'entendait pas de cette oreille. Mes notes se sont dégradées et j'allais de moins en moins en cours. Il n'était pas prêt à me céder une part de liberté, alors je l'ai prise entièrement en me tirant dès que j'ai eu dix-huit ans. Le jour de mon départ, il a été très clair. Une fois la porte passée, il était inutile de revenir. Je n'existais plus.

— Vous ne vous êtes pas reparlé depuis tout ce temps ?

— Ça va faire six ans que j'ai pris mon envol et nous n'avons pas échangé la moindre nouvelle.

— Et ta mère dans tout ça ?

— Elle n'a pas montré signe de vie, non plus.

Les traits de Tess se figent durant quelques secondes avant d'exprimer la souffrance que je ressens. Ses yeux quittent les miens pour se porter autour de nous. Nos pas nous ont guidés le long de la Seine jusqu'au quai Saint-Michel. Son regard se perd sur la cathédrale Notre-Dame sur laquelle nous avons une vue magnifique d'où nous sommes. Même sans sa flèche, elle est majestueuse.

— Où est-ce qu'on va ? finit-elle par m'interroger en reportant son regard sur moi.

— Peu importe, mais loin de cet hôpital. Il faut que je voie autre chose.

Elle se contente de hocher la tête, un sourire discret aux lèvres. Nous avançons dans la pénombre de la soirée qui s'installe dans les rues de la capitale. Il semble faire froid, si j'en crois les personnes emmitouflées que nous croisons. Évidemment, nous ne ressentons rien. Tess finit par briser le silence entre nous.

— Je ne peux pas croire qu'on puisse tirer un trait sur l'existence de son enfant comme ça, du jour au lendemain. Faire comme s'il n'avait jamais existé et oublier tous les moments passés ensemble.

— C'est parce que tu n'as jamais rencontré mes parents.

— Ils ne pourront pas rester de marbre en apprenant ton accident. Ça va forcément remettre les choses en perspective.

— Pour ma mère, je l'espère, oui. Pour ce qui est de mon père, il est obtus, ça ne changera rien pour lui. Il doit même penser que c'est ma faute, que je ne devrais pas monter sur une moto et que je suis probablement le responsable de la collision.

— Pour quelqu'un d'intelligent, il a l'esprit plutôt étriqué.

— C'est peu de le dire.

Nous arrivons à la cour Napoléon, où se situe le Louvre. Au centre trône la célèbre Pyramide de verre, qui contraste élégamment avec l'architecture historique et reflète la lumière. Tout autour, on aperçoit les jardins des Tuileries et, un peu plus loin, la Seine.

— Je te connais suffisamment pour savoir que tu avais une idée derrière la tête en venant ici et je sens que je ne vais pas être d'accord.

— Le Louvre, sans touristes, pour nous seuls, ça ne se refuse pas, si ?

— Promets-moi qu'on ne touchera à rien, même si on le peut.

— On respectera toutes les règles du lieu, juré.

— Ouais, enfin, pénétrer à l'intérieur alors que c'est fermé, c'est déjà les transgresser.

— Où est passée la fille qui organise des fêtes dans le dos de ses parents ? lui lancé-je alors que nous nous dirigeons vers le monument, ce qui me vaut une tape de sa part sur le bras.

Avant de pénétrer à l'intérieur, nous échangeons un regard. Tess hoche la tête tandis que je prends sa main dans la mienne. Deux pas plus tard, nous voilà sous la Pyramide de verre. Nous patientons durant quelques secondes dans l'expectative d'entendre une alarme s'enclencher, mais rien ne vient. Nous descendons les escaliers pour accéder à un espace vaste et lumineux qui sert de hall central et de point d'accès vers les trois grandes ailes du musée : Denon, Sully et Richelieu. Le sol en marbre clair et l'architecture moderne de la Pyramide laissent entrer une lumière naturelle malgré la nuit qui s'installe. Mais ce qui est saisissant, c'est le silence qui règne.

— Et donc, comment tu fais depuis que tu as mis les voiles ? me relance Tess en se dirigeant vers l'aile Denon, après s'être assurée que le vigile devant son bureau ne nous voyait pas.

— Je ne vais pas te mentir, j'ai pas mal galéré au départ, dis-je, tout en la suivant docilement entre les œuvres d'art exposées. Des petits boulots par-ci par-là. Je prenais tout ce qu'on me proposait. Après, dans la vie, si tu es débrouillard, que tu n'as pas peur de travailler et que tu es motivé, tu peux t'en sortir. Au début, durant la saison estivale, je posais mes valises dans le Sud, du côté de Saint-Tropez. Y'a pas mal de fric à se faire. J'ai d'abord bossé pour des boîtes de nuit branchées, pour faire venir du monde le soir. Des gosses de riches qui te lâchent de gros pourboires. Je me suis découvert un talent pour la communication, alors j'ai monté un site sur lequel je propose mes services. J'ai des clients fidèles qui font appel à moi pour gérer leurs réseaux sociaux et d'autres, occasionnels, pour des campagnes de publicité ciblées. Je ne fais pas fortune, mais je n'ai pas de patron, et ça me permet de vivre où je veux.

— Ton parcours est impressionnant. Sans aucun diplôme, tu as su t'en sortir. Je suis sûre que même ton père ne peut pas faire comme si ce n'était rien.

— Tu te trompes, Tess. Pour lui, ma vie professionnelle est minable. Il en attendait tellement plus de moi.

— C'est toi qui dois être épanoui dans ce que tu entreprends, pas lui. Rendre fier quelqu'un en faisant ce que lui souhaite n'est pas forcément synonyme de bonheur pour nous.

Elle me lâche cette remarque tout en contemplant *La Joconde* face à nous, à l'abri dans une vitrine sécurisée. Dans un Louvre désert plongé dans la pénombre, le silence est presque assourdissant. Nous sommes seuls au monde, et j'ai la sensation que nous sommes les invités d'honneur d'un rêve qu'aucun réveil ne viendra interrompre. La peinture semble vivre, le sourire énigmatique de Mona Lisa nous renvoyant une complicité silencieuse, comme si elle savait que nous ne sommes pas tout à fait là. Dans cette bulle hors du temps, le poids de notre situation s'efface, remplacé par une parenthèse lumineuse

d'émerveillement.

— On parle toujours de moi, là ? la charrié-je en la poussant d'un léger coup d'épaule.

— Je me sens encore plus honteuse de mon comportement, maintenant que j'ai entendu ton histoire.

— Chacun la sienne. On ne se compare pas. Chaque vie est différente.

— Mes parents ont construit un empire tout seuls, à la sueur de leur front. Ils ont travaillé sans relâche pour faire de leur enseigne de tacos une franchise à succès d'envergure nationale. Je sais qu'ils seraient comblés si je m'investissais dans l'affaire, mais je ne partage pas leur ambition. Les chiffres, les objectifs et les stratégies commerciales, ce n'est pas fait pour moi.

— Qu'est-ce que tu aimerais faire, alors ?

— C'est tout le problème. Je n'en sais rien. J'ai l'impression de paraître flemmarde et idiote en disant cela, mais je n'ai aucune idée de ce qui pourrait me rendre heureuse chaque matin en me levant.

— Rien ne t'oblige à exercer le même métier toute ta vie.

— Je ne parviens déjà pas à en choisir un, alors ne me mets pas la pression.

— Tu dois juste réfléchir à tes qualités et en quoi elles peuvent te servir. Prenons un exemple : je suis solitaire et je n'aime pas particulièrement interagir avec les gens. Je ne te raconte pas le calvaire les étés où j'ai bossé pour les discothèques, mais il était indéniable que j'étais celui qui rameutait le plus de monde. J'ai donc décidé de rester dans la com, mais de façon digitale.

— Contrairement à toi, je suis très sociable. J'échange facilement avec les gens, même si ce n'est que pour parler de la pluie et du beau temps.

— Tu as de l'empathie aussi, donc tu devrais t'orienter vers un métier d'aide aux personnes.

— J'entends d'ici les dents de mon père grincer en m'imaginant travailler dans le social.

— Je ne connais pas tes parents, mais d'après ce que j'ai observé, je crois pouvoir dire qu'ils ne veulent que ton bonheur.

— Mais si mon bonheur les rendait malheureux ?

— En théorie, quand on aime son enfant, le simple fait qu'il soit heureux nous procure le même sentiment.

Toutes ces confidences nous laissent silencieux une poignée de minutes. La venue d'un surveillant nous fait sursauter avant d'en rire.

Lui parler a ôté un poids dans ma poitrine. Il n'y a qu'Anthony qui soit au courant de toute l'histoire avec mon père. Et je suis content que Tess la connaisse aussi, maintenant. Si ça peut lui permettre de prendre du recul sur sa relation avec ses parents et de comprendre

que, contrairement aux miens, ils seront toujours là pour elle, quoi qu'elle décide pour son avenir, j'en serai ravi.

— C'était une bonne idée de nous faire quitter l'hôpital.

Je lui réponds par un sourire et un clin d'œil.

— Tu te rends compte de tous les endroits qu'on pourrait visiter ?

— Ouais, mais j'aimerais mieux retrouver ma vie quand même.

J'acquiesce à sa confession, on ne peut plus d'accord avec elle. Nous décidons sans nous concerter de quitter les lieux. Cette étrange situation nous a permis une folie, mais nous n'apprécions qu'à moitié nous comporter différemment de la normale.

— Merci, murmure-t-elle en posant la paume de sa main pardessus la mienne.

Je la tourne et enserre nos doigts ensemble. Une fois à nouveau à l'extérieur, nous reprenons en sens inverse le chemin emprunté plus tôt pour retourner à l'hôpital. Nos mains jointes, nous gardons le silence, inquiets tous les deux à l'idée de ce qui nous attend, de ce que s'apprête à tenter Tess. Le froid cingle le visage des passants qui se cachent sous leur bonnet et dans leur écharpe, leur manteau bien fermé jusqu'au col. Je ne ressens pas les températures fraîches et remarque que les cheveux de Tess ne virevoltent pas au gré du vent. Je veux à tout prix me réveiller pour connaître à nouveau ces sensations et partager d'autres moments précieux avec elle, sans craindre ce qui nous attend.

Comme si ma prière avait été entendue, lorsque nous arrivons aux abords de l'hôpital, nous apercevons les parents de Tess, accompagnés de Louise et d'Anthony. Ils s'éloignent en direction du parking.

— C'est le moment de vérifier ta théorie, lui lancé-je, le cœur battant face à la possibilité de mettre enfin un terme à ce chaos.

Chapitre 22

Tess

De retour dans ma chambre, le moment est un peu solennel. Je reste figée sur le seuil, ma main toujours dans le creux de celle de Gabriel. J'ai peur, à la fois, de réussir et d'échouer. Je ne suis pas complètement stupide. J'ai conscience qu'en reprenant connaissance, je vais souffrir physiquement. Et si mon plan ne produit pas l'effet escompté, je crains de perdre pied en comprenant que je risque de rester dans cet état un temps indéterminé, sans aucun moyen d'interférer sur la situation.

— Et si ça marchait pour moi et pas pour toi ? pensé-je tout à coup.

Gabriel se poste face à moi et prend mon visage en coupe entre ses mains. Son regard sûr de lui suffit à me rassurer.

— Il n'y a pas de raison pour que l'un de nous y parvienne et pas l'autre.

— Comment peux-tu en être certain ?

— Parce que ça nous est arrivé ensemble. Notre destin est lié. Donc, dès que tu ouvriras tes jolis yeux d'ici quelques secondes, je fonce dans ma chambre pour t'imiter. En revanche, ne te vexe pas si je ne viens pas tout de suite te retrouver, car je crois que je n'ai pas la capacité de marcher.

Il m'arrache un léger rire, alors que je suis terrifiée et impatiente à la fois.

— Je ne pense pas que les médecins me laisseront quitter mon lit tout de suite, mais on pourra s'appeler et communiquer par messages.

— Puisque tu en parles, je ne vais pas être aussi con qu'hier soir quand je t'ai ramenée.

Il se détache de moi et finit par trouver une feuille ainsi qu'un stylo. Il note quelque chose puis revient vers moi.

— Mon numéro. J'ignore où est mon téléphone, mais je missionnerai Anthony de me le donner au plus vite dès qu'il viendra.

À mon tour, je note le mien et le lui tends.

— Le premier qui retrouve son portable contacte l'autre, lui dis-je, en sentant une douce chaleur prendre vie sur mon visage.

J'hésite quelques secondes avant de prendre mon courage à deux mains. Je me surélève sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur sa joue. Ensuite, je me précipite en direction du lit où mon corps repose.

Je prends une grande inspiration avant de tendre la main pour toucher mon bras. Pour une fois, je prie pour ne pas y parvenir. Je suis soulagée de constater que mes doigts passent à travers ma chair. C'est un bon début. Du coin de l'œil, je vois Gabriel m'encourager à poursuivre d'un hochement de tête. J'entreprends de grimper sur le matelas, confuse de m'asseoir sur moi-même. C'est idiot, mais j'ai peur de me faire du mal. Je suis déjà assez mal en point, n'allons pas en rajouter une couche. Mes jambes sont déjà moulées dans celles réelles. Après un dernier regard vers Gabriel, je m'allonge de tout mon long. Je veille à bien axer mes deux corps l'un sur l'autre.

Puis j'attends. Je ne ressens rien de particulier. Je décide de me vider l'esprit, pensant que ça pourra aider au processus. Au-dessus de mon visage, je vois apparaître celui de Gabriel.

— Ferme les yeux, me conseille-t-il dans un murmure.

J'obéis et j'essaie de me relaxer le plus possible. Je me rappelle les quelques séances de méditation que j'ai partagées avec ma mère. Je m'immerge dans un souvenir heureux. C'était un jour de printemps et ils n'avaient pas encore monté leur affaire. Ils avaient donc plus de temps libre pour rester en famille. Nous sommes allés dans un parc avec ce nouveau vélo que j'avais demandé pour mon anniversaire. J'étais si impatiente de pouvoir foncer à toute allure à leurs côtés, avec ma bicyclette, plutôt que d'être assise sur le siège à l'arrière de celle de mon père. Je me suis concentrée et appliquée pour tenir droite et ne pas chuter. Ils ont été si fiers lorsque je suis rapidement parvenue à pédaler sans tomber. Est-ce que leurs ambitions me concernant ont commencé ce jour-là ?

Sentir que rien ne se passe met mes nerfs à rude épreuve et me sort de la bulle que j'ai tenté de créer. J'ai beau avoir conscience que m'énervner ne m'aidera en rien, je ne parviens pas à rester sereine. J'inspire, j'expire. J'essaie de détendre le plus possible chacun de mes muscles. Sans résultat.

Peut-être dois-je repenser à l'accident ? Je fais donc appel à mes souvenirs récents. La chaleur du corps de Gabriel contre le mien. Son rire quand je me suis moquée de lui, parce qu'il roulait comme un petit vieux apeuré. Si j'avais su à ce moment-là... Gabriel s'en veut de ne pas avoir évité ce véhicule, mais rien ne serait arrivé si je ne l'avais pas asticoté auparavant. Je chasse ces pensées pour revenir au

moment précis où je pense que tout est parti en vrille. Le vent qui cinglait mon visage, les bâtiments qui passaient à vive allure dans mon champ de vision, le parfum de Gabriel se mêlant à celui du cuir de sa veste. Puis la voiture rouge arrivant à toute vitesse. Je jurerais entendre à nouveau les bruits assourdissants de l'impact, puis sentir les odeurs de brûlé. La peur m'assaille. Revivre la brutalité de cette seconde tend tous les muscles de mon corps. Une violence comme je n'en ai jamais connu auparavant. Ce doit être à cet instant précis que mon esprit s'est échappé de mon corps, pour ne pas subir les conséquences de l'accident. Dans ma tête, c'est le noir. Je ne distingue plus rien. Plus un bruit, plus aucune odeur ne me parvient. Je commence à ressentir une douleur à la tête. Est-ce bon signe ? J'entends le bip des machines reliées à mon corps s'affoler. Je souffre de plus en plus. Des flashes parviennent à percer la barrière érigée par mon subconscient. J'y vois des sirènes. Leurs lumières m'éblouissent et m'empêchent de percevoir avec clarté ce qui se passe. Je suis allongée par terre. Un peu plus loin, un corps. Un nouveau trou noir, un flash. C'est Gabriel, étendu lui aussi sur l'asphalte. Un nouveau trou noir. De toutes mes forces, je tente de revenir dans cette rue, mais la souffrance qui s'infiltre dans chaque parcelle de mon corps est plus forte que moi.

Je suis perdue entre ma présence dans cette chambre et ce moment, quelques secondes, quelques minutes, après l'accident. Le bip des machines me casse les oreilles tandis que je remarque seulement maintenant que trois infirmières sont autour de moi et s'activent. Dans ce brouillard, une voix s'écorche à n'en plus finir.

— Tess ? hurle un Gabriel complètement paniqué. Tess !

Chapitre 23

Gabriel

Le corps de Tess est pris de soubresauts. De plus en plus violents. Les machines auxquelles elle est reliée bipent à tout va. *Putain de merde !* Il se passe quoi ? Je n'en ai aucune idée, mais ça ne semble pas bon du tout. Je ne parviens même plus à la voir correctement, car l'équipe médicale s'active autour d'elle. Je n'entends pas ce qu'ils disent, parce que je crie. La panique me gagne. Est-elle encore là ? *Merde, merde, merde !* Qu'est-ce que je suis censé faire ? Est-ce que je devrais essayer de regagner mon corps, à mon tour ? Je crois qu'il est préférable que j'attende d'en savoir plus sur Tess. Bordel et si... elle avait disparu pour moi et qu'elle ne se réveillait pas, malgré tout ? L'idée de me retrouver ici tout seul, sans elle, ne fait qu'accroître l'étau dans ma poitrine. Je ne tiendrais pas le coup. Personne n'a envie d'être aussi seul. Pas même moi, le loup solitaire de compétition.

Au bout de quelques minutes qui m'ont semblé des heures, le calme revient petit à petit dans la chambre. Les machines ont retrouvé leur son régulier et le corps de Tess n'est plus agité. Les infirmières ne paraissent pas inquiètes. Peut-être est-il courant qu'une personne dans le coma connaisse des crises passagères ? Fait chier à la fin, je n'ai pas fait médecine ! J'en sais que dalle.

Elles sortent toutes, mais je n'ose pas bouger. Le corps de Tess est toujours sur ce matelas. Rien n'a changé. Elle s'est tellement bien imbriquée en elle lorsqu'elle s'est installée tout à l'heure que, d'ici, je ne saurais dire si elle est là ou pas. La peur au ventre, autant de découvrir son absence – ce qui signifierait que son idée a marché – que de la retrouver – et d'être toujours bloqué dans notre univers à part – je m'avance à pas lents jusqu'à être au plus près du lit. Je déglutis en m'attardant sur son visage, dans une vaine tentative de déceler quelque chose. Son visage tuméfié accentue ma culpabilité. Je laisse mon instinct guider mes doigts jusqu'à sa joue que je caresse doucement. Choqué de parvenir à la toucher, je me demande si c'est

bon signe ou pas.

— Tess, murmuré-je à voix basse, la voix un peu cassée par mes cris d'il y a quelques secondes.

Rien. Pas de réaction. J'ai besoin d'avoir la certitude qu'elle est parvenue à rejoindre son corps avant de l'imiter. La réaction physique qu'elle a eue est forcément positive, non ?

— Tess, répété-je en serrant sa main dans la mienne. J'ai besoin que tu me fasses un signe... N'importe quoi pour me montrer que ça a fonctionné.

Putain, on n'a pas évoqué ce qu'on devait faire en cas de doute. Dans ma tête, c'est le chaos. Je suis perdu. Je pensais que ça serait clair, si l'opération était un succès. Elle unirait à nouveau son corps et son esprit, puis elle se réveillerait. Ou elle en montrerait au moins des signes. Comment je fais, moi, maintenant qu'elle a disparu, mais qu'elle est toujours dans le coma ?

— Merde, Tess ! soufflé-je en collant mon front contre son flanc, en proie à l'indécision la plus totale.

Soudain, je sens une caresse dans mes cheveux. C'est si léger que je crois l'imaginer. Les doigts qui jouent avec mes mèches appuient un peu plus sur mon cuir chevelu. Je profite encore de ces quelques secondes de réconfort, de peur de découvrir les avoir rêvées tant je souhaite retrouver Tess, même si la revoir signifiera que notre plan est tombé à l'eau. À contrecœur, je finis par me redresser. Sur le lit, il n'y a toujours qu'une Tess. Je me prends la tête entre les mains et recule avant de donner un coup de pied dans la poubelle. Sans effet, ce qui ne fait que m'énervier davantage.

— Putain, putain, putain, m'écrié-je avec le besoin primitif de frapper dans quelque chose.

— Calme-toi.

Je me tourne immédiatement vers le lit. Elle est en train de se redresser et de se mettre debout, tandis que son corps repose toujours sur le matelas. Je fonce droit sur elle et l'attire entre mes bras. Je la serre si fort que, si elle était tout à fait vivante, elle ne pourrait pas respirer.

— Bordel de merde ! Ne me refais plus jamais ça. Pourquoi tu ne m'as pas répondu tout de suite ?

Elle renifle contre mon torse et ses épaules sont secouées par des sanglots qu'elle voudrait masquer.

— J'y étais, me répond-elle, sa voix étouffée contre moi. Je suis revenue au moment de l'accident. J'ai pu apercevoir des bribes de ce qui s'est passé après la collision. Je m'y accrochais parce que c'est la seule façon d'arrêter tout ça, mais j'avais si mal, Gabriel. C'était tellement douloureux. Tout mon corps souffrait. C'était trop intense pour que je le supporte. Je voulais tenir, je te le jure, je suis désolée.

— Hey, dis-je doucement en la décalant un peu pour la regarder dans les yeux, tu n'as pas à t'excuser. Tu as déjà eu le courage de t'y confronter. Et à la manière dont ton corps a réagi, je pense que c'est une bonne chose que tu aies lâché prise. Les infirmières étaient paniquées et tout s'est alarmé dans la chambre.

— J'étais aussi, encore, en partie ici. C'était étrange...

— Je crois que ce mot qualifie bien tout ce que nous traversons, répliqué-je, un brin taquin pour faire disparaître sa tristesse.

— Tu dois essayer.

— Je ne sais pas... Ça n'a pas marché pour toi, pourquoi ce serait différent avec moi ?

— Parce que je suis dans un état plus grave que le tien. Peut-être que ta douleur sera plus supportable et que tu pourras réintégrer ton corps.

Ce qu'elle me dit a du sens, mais par la même occasion, ça me fait songer à une chose.

— On prend peut-être le problème dans le mauvais sens.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Si on est dans le coma, c'est pour une bonne raison. Nos esprits sont sains et saufs puisqu'on est là, toi et moi, mais nos corps ont besoin de plus de repos. À vouloir les rejoindre trop tôt, on prend le risque de ne pas le supporter.

— Donc, on fait quoi ? On attend simplement ? rétorque-t-elle, pas emballée par cette perspective.

— Ça ne me réjouit pas plus que toi de voir ma vie mise entre parenthèses, mais si c'est pour qu'elle ne s'arrête pas ici, à cause de cet accident, ça me va.

Je hausse les épaules face à sa moue dubitative. Elle pèse le pour et le contre.

— De toute façon, il est hors de question que je prenne le risque de te laisser ici toute seule, dis-je pour clore le débat.

— Tu as raison, il est peut-être encore trop tôt, mais je veux que tu me promettes qu'on essaiera à nouveau, d'ici un ou deux jours. J'ai peur que plus on reste *ici*, moins on a de chance d'en ressortir.

— OK.

— Qu'est-ce qu'on fait en attendant ?

Bonne question. Notre situation est glauque. Elle vient de vivre une expérience pour le moins déconcertante. Même si nous sommes hors de la vie réelle, rien ne nous empêche de nous comporter normalement. Nous en avons déjà eu un aperçu au Louvre, même si la situation n'était pas tout à fait normale puisque nous étions seuls. Et puis à la base, j'étais venu avec une idée en tête en l'attendant à la faculté, non ?

— Est-ce que ça te dirait de boire un verre avec moi ? lui

demandé-je, un sourire charmeur sur les lèvres.

Elle se met à pouffer en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On ne pourra même pas toucher un verre.

— Et alors ? Ce n'est pas boire qui m'intéresse, mais passer un moment avec toi.

Chapitre 24

Tess

Alors que je suis Gabriel qui me guide dans les rues de la capitale, je manque d'éclater de rire à l'idée que nous allons réellement entrer dans un bar pour... discuter. Il est clair que nous ne pourrons rien faire d'autre. Ça me paraît si saugrenu !

— Tu aurais accepté de monter chez moi, si je te l'avais proposé hier soir pendant la balade ? me demande-t-il tout à coup.

Je prends le temps d'y réfléchir un peu plus sérieusement que plus tôt dans la journée, quand j'ai remarqué qu'il nous avait fait passer dans son quartier.

— Je crois que j'aurais eu envie de te dire oui, mais que j'aurais décliné, dis-je, me sachant prudente avant tout.

— Je comprends. C'est à cause de ma ressemblance avec Ted Bundy ?

Je me mets à rire en levant les yeux sur le ciel sombre de la nuit.

— Disons que j'aurais pu penser que tu avais une idée derrière la tête, osé-je lui répondre, même si je suis un peu gênée.

Il ralentit le pas et me dévisage d'un air indéchiffrable, avant de porter la main à son cœur.

— Tu vas me vexer. Ça aurait été uniquement dans le but de te rendre la politesse. Je suis allé chez toi et il aurait été normal que tu puisses voir mon intérieur, également.

— Évidemment.

Nos rires résonnent alors que nous bifurquons sur la droite pour rejoindre la station de métro. Me retrouver à nouveau dans cet espace étriqué me met mal à l'aise. Ressentir à quel point nous ne faisons plus complètement partie de ce monde me déplaît.

— Si tu me le proposais maintenant, j'accepterais, lui indiqué-je, alors qu'une femme vient de traverser mon corps pour s'approcher de la rame.

— D'aller chez moi ?

— Oui.

Puis, je pense au fait que sa question est peut-être à double sens.
Merde !

— Pas pour, heu... faire...

Gabriel fronce les sourcils sans me venir en aide, alors qu'il voit très bien de quoi je parle. Je le pousse d'un coup dans l'épaule, ce qui le fait éclater de rire. Au même moment, un type en costard se poste exactement à sa place pour patienter lui aussi. Gabriel se décale immédiatement.

— Je préférerais juste qu'on s'isole pour ne pas avoir à subir ça.

— Tu as raison. Que dirais-tu d'aller chez moi alors plutôt que dans un bar ? Pas pour ce que tu crois bien sûr.

J'accepte tout en lui tirant la langue en réponse à son sarcasme.

Il attrape mon poignet avant d'unir nos mains puis nous fait ressortir de la station de métro.

— Marchons, ça sera mieux que de s'enfermer sous terre avec tout ce monde.

Je le suis sans relâcher ses doigts. J'aime que nous ayons ce contact. Il me permet de me raccrocher à mon état vivant. Je suis bien faite de chair. Les rues ne sont pas bondées, ce qui est nettement mieux. Nous avançons jusqu'à un parc arboré avec une aire de jeux pour enfants. Nous choisissons de couper par là d'un commun accord silencieux. Le décor nous changera un peu des murs blancs et de la lumière aseptisée de l'hôpital. À cette heure tardive, il n'y a pas âme qui vive. *Sauf les nôtres...*

— Ça te dit de faire un peu de balançoire ? me lance tout à coup Gabriel en délaissant ma main pour s'approcher de cette dernière.

— Tu es sérieux là ?

— Quoi ? Tu as mieux à faire ?

Vu comme ça... Je le rejoins et m'assois sur la balançoire accrochée à côté de la sienne. Mes doigts s'enroulent autour des chaînes de chaque côté et je prends mon élan pour me balancer. À l'aide de mes jambes, je prends de la hauteur à chaque mouvement.

— Je vois, madame veut jouer à celui qui ira le plus haut. OK, je relève le défi !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Gabriel s'élance à son tour pour jouer avec les lois de la gravité. Plein d'insouciance, nous nous mesurons l'un à l'autre durant quelques minutes. Seulement, le fait de ne pas sentir l'air s'infiltrer dans nos cheveux ou fouetter nos visages rend tout ça bien fade. Nous sommes à nouveau rappelés par notre état. Présents, mais pas totalement vivants. Je m'arrête petit à petit, imitée par Gabriel.

— On se remet en route ? m'invite-t-il en me tendant la main, après s'être mis debout.

Je me lève à mon tour et choisis de passer mon bras autour du sien afin d'être un peu plus proche de lui. Lorsque nous arrivons devant la porte de son appartement, il n'y a personne dans les communs, Gabriel choisit d'agir normalement en l'ouvrant à l'aide de sa clé. Je ne lui fais aucune remarque, mais il ne manque pas mon sourire pincé. Aussitôt à l'intérieur, il se met à ramasser des fringues pour les jeter en tas dans une petite pièce, dont il se dépêche de refermer la porte. Il s'active ensuite à débarrasser la table basse au milieu du salon où traînent des cannettes et des bouteilles de bière. Je le laisse faire, même si je me contrefiche de son bazar. Je suis bien trop occupée à observer les lieux. Un canapé qui a connu des jours meilleurs est installé contre le mur où une fenêtre doit donner sur la rue. La pièce dans laquelle il a jeté les vêtements doit probablement être sa chambre. Un grand meuble de cuisine occupe l'espace gauche du salon, avec une gazinière un peu vieillotte.

— Ce n'est pas le même standing que chez toi, finit-il par me lancer, une fois satisfait de son brin de ménage.

— Mais c'est à toi, lui réponds-je en m'avançant pour m'asseoir sur le canapé.

— Oui, enfin, pas tout à fait. Je loue l'appartement meublé.

— Ça me rassure sur tes goûts en matière de décoration intérieure.

— Tu n'aimes pas ma lampe halogène style années 1980 ? surenchérit-il en s'installant à mes côtés.

Un silence bienfaisant prend place. Chez lui, on peut oublier le chaos dans lequel on se trouve.

— Je suis contente d'avoir quitté l'hôpital.

— Moi aussi.

— Pourquoi est-ce que tu es venu à la faculté, ce midi ?

Cette question me brûle les lèvres depuis que j'y ai pensé tout à l'heure. Peut-être avait-il tout simplement oublié un truc chez moi ?

— À ton avis ?

— Tu pourrais tout aussi bien être venu attendre quelqu'un d'autre, pour ce que j'en sais...

— Pile le lendemain de la soirée que nous avons passée ensemble, alors que je n'étais jamais venu à la fac avant ?

— Tu ne peux pas tout simplement répondre à ma question ? m'agacé-je en le fusillant du regard.

— Si, mais c'est bien plus amusant de te taquiner.

Je lui donne un coup dans l'abdomen, me sentant un peu gauche maintenant que nous sommes chez lui. *Mince à la fin, Tess, c'était ton idée. Assume maintenant !*

— Bon, j'arrête mes conneries, me promet-il, ce sourire carnassier encore sur les lèvres. J'étais là parce que, bien malgré moi, j'avais envie de te revoir et que, comme un con, je n'avais pas pensé à te

demander ton numéro.

— Malgré toi ? m'exclamé-je, vexée. Il ne fallait pas te forcer, hein !

Décidément, il a le chic pour me balancer des trucs désagréables à la figure.

— Ce n'est pas contre toi, se reprend-il en comprenant sa maladresse. C'est juste que je n'aime pas particulièrement les étudiants. Vous me rappelez ce que j'aurais pu devenir, ce que mon père aurait aimé que je sois. J'ai donc tendance à vous éviter.

Je grimace pour lui signifier que ses excuses sont un peu plates.

— Je ne pensais pas que tu étais du genre à mettre tout le monde dans le même panier.

— Tu as raison. Et je me suis trouvé bien naze, ce matin, de t'avoir quittée comme ça sur le pas de ton immeuble, juste parce que tu es encore à la fac.

— Pour ce que j'y vais, en plus, c'était vraiment très con, je te l'accorde.

Il esquisse un sourire auquel je réponds. Je peux comprendre son aversion pour les étudiants, bien que nous ne lui ayons rien fait. Il est profondément marqué par le comportement de son père et, même s'il pense le contraire, il a besoin de lui parler pour régler les choses entre eux. Dès que je me réveillerai, je jure d'aller trouver ce type et de le traîner, s'il le faut, jusqu'à Gabriel. Il ne pourra jamais réellement aller de l'avant sans ça.

— On mate un film ? propose-t-il. Je peux essayer de nous trouver *Ghost*. On y apprendra peut-être quelques astuces.

— Hilarant ! soufflé-je en attrapant un coussin pour le frapper.

Il me le pique et me rend la pareille, me décoiffant au passage. Après avoir retrouvé notre sérieux, il laisse la télévision allumée sur la chaîne en cours. Je n'y prête aucune attention, sentant une sorte de fatigue m'envahir, maintenant que nous prenons un temps de pause loin de l'hôpital.

— Viens là, murmure-t-il en levant son bras dans une invitation à me coller à lui.

Je ne me fais pas prier et me blottis contre son torse. Il referme son étreinte autour de mon corps tandis que mes paupières se font lourdes.

— Tu crois que c'est normal d'avoir sommeil ? balbutié-je en ayant du mal à lutter contre l'épuisement.

— Le but du coma est de se reposer, donc j'aurais tendance à penser que oui.

— Parce que je suis crevée, expliqué-je en écrasant un bâillement.

Ses lèvres se pressent sur mon front en même temps qu'une de ses mains caresse mon dos et l'autre mon avant-bras qui repose sur son ventre.

— Dors, Tess, je veille sur toi, me promet-il avant que je sombre.

Chapitre 25

Gabriel

Lorsque j'ouvre les yeux, Tess est encore endormie, étendue sur mon flanc. Les traits adoucis par le sommeil, elle est plus belle que jamais. Il faut croire que de mon côté, j'ai aussi fini par sombrer à un moment donné. Avec précaution, je me décale et l'allonge de façon confortable sur le canapé. Une fois debout, mon ordinateur posé sur la table basse du salon attire mon attention. Mes clients doivent se demander pourquoi je ne leur réponds pas. Il ne me reste plus qu'à espérer ne pas en perdre trop à cause de mon absence, et qu'ils se montreront compréhensifs quand je leur expliquerai avoir été victime d'un grave accident de la route.

Tout à coup, une idée émerge dans mon esprit. *Internet !* Putain, pourquoi je n'y ai pas pensé avant ? Je me jette presque sur mon ordinateur et l'ouvre à la hâte. J'entre mon mot de passe et me précipite sur mon compte Instagram. Je clique sur le pseudo d'Anthony au moment où Tess se réveille. Durant la première seconde, elle semble un peu perdue. Puis tout lui revient et je perçois une lueur d'abattement dans ses yeux avant que nos regards se croisent. Dès qu'elle aperçoit mon PC ouvert, elle fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu manigances ?

— Je vais contacter Anthony, lui expliqué-je en démarrant mon message.

— Et tu comptes lui écrire quoi exactement, alors qu'il pense que tu es à l'hôpital, dans le coma ?

Les mots « Yo mec ! » que je viens de taper ne me paraissent soudain pas adéquats. Et à Tess non plus, si j'en crois le léger rire qui lui échappe, alors qu'elle s'est placée derrière moi.

— Je rêve ou tu te moques de moi ?

— Alors là, pas du tout ! s'exclame-t-elle, le sourire aux lèvres.

Elle pose son menton sur mon épaule et je suis content de constater que ce geste lui est venu naturellement. J'aime cette

proximité entre nous, que nous n'aurions pas eue si rapidement si tout ça n'était pas arrivé. Je ne vais pas aller jusqu'à dire que notre état est une bénédiction, mais il aura au moins permis de nous rapprocher sans perdre de temps. Sans que je m'y oppose surtout. Stupide comme je suis, j'aurais été capable de saboter notre relation comme j'en ai l'habitude dès que je sens qu'une fille s'attache à moi.

— Il va croire que tu es sorti du coma, me précise-t-elle. Il va foncer à l'hôpital et sera déçu.

En plus d'être séduisante, elle est maligne et intelligente.

— Qu'est-ce que je peux lui dire, alors ?

— Je ne sais pas, souffle-t-elle en haussant les épaules.

Nous réfléchissons tous les deux dans le silence, puis Tess se déplace un peu sur ma droite pour orienter l'ordinateur face à elle.

— Anthony, commence-t-elle pour que je sache ce qu'elle écrit. Ce message va te paraître bizarre. Je sais que ça va te sembler dingue. Ne panique pas. Mon corps est dans ce lit d'hôpital, mais je vais bien. Tu ne peux pas me voir, ni m'entendre et pourtant, je suis présent. Tess aussi. Nous sommes ensemble et nous cherchons un moyen de rejoindre notre corps. Ne vous inquiétez pas trop pour nous.

Son regard accroche le mien pour avoir mon approbation. J'ignore comment réagira mon pote en recevant ce message improbable, mais j'espère pouvoir reprendre contact avec lui par ce biais-là. Il pourrait peut-être faire quelque chose pour nous aider dans la vraie vie. On ne perd rien à essayer de le convaincre de la véracité de nos propos, aussi fous soient-ils.

— Il va croire que quelqu'un a piraté mon compte, pensé-je tout de même en me mettant deux secondes à sa place.

— En fonction de sa réponse, on insistera en lui parlant d'un truc que toi seul peux savoir.

— Bonne idée !

— J'envoie ? me demande-t-elle, un peu fébrile.

— Vas-y, réponds-je, sentant en moi un début de soulagement à pouvoir communiquer avec *l'extérieur*.

Tandis qu'elle valide, elle ajoute :

— Je peux me connecter à mon compte pour contacter Louise ? Je préfère ne pas effrayer mes parents tout de suite.

— Bien sûr.

Le visage de Tess se rembrunit alors qu'elle est concentrée sur l'écran de l'ordinateur. Je sens l'agacement prendre le dessus sur l'euphorie.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle tourne l'appareil vers moi, la mâchoire serrée. Une croix rouge apparaît à côté de notre message et les mots :

nous narguent. C'est la douche froide.

— C'est possible que tu n'aies pas de réseau ?

Je clique sur l'icône du Wifi qui indique pourtant que je suis connecté. *Fait chier !* Ça ne pouvait pas être si simple.

— Il faut croire qu'on ne capte pas dans notre faille temporelle, persiflè-je, pas si surpris que ça finalement.

Tess n'a pas dit son dernier mot. Elle s'acharne sur mon ordinateur en essayant encore et encore d'envoyer ce fichu message. Sans succès. J'attrape ses mains et éloigne d'elle le malheureux objet qui n'a rien demandé.

— Tout doux, ma belle, je vais encore avoir besoin de mon PC pour bosser, une fois sorti d'affaire.

Elle se laisse aller contre moi en marmonnant des mots que je ne comprends pas.

— J'y ai cru, soupire-t-elle en posant son front contre mon torse.

Je l'encercle de mes bras et lui laisse le temps d'accuser le coup. Elle a l'habitude d'être entourée de sa famille, de sa meilleure amie et de ses potes à la faculté. Je conçois que ce soit difficile pour elle de ne pas pouvoir être en contact avec eux. En ce qui me concerne, c'est différent. Ma solitude est habituelle, même souvent voulue. Je peux rester plusieurs jours sans parler à quiconque, donc je ne me sens pas privé autant qu'elle, à ce niveau-là.

— Comment tu fais pour garder ton calme ?

— Ça ne changera strictement rien si je m'énerve.

— Tu vois, juste cette simple phrase est agaçante.

Je ris de sa remarque, avant de reprendre un peu mes distances. Je pose mes mains sur sa nuque pour avoir son attention. Ses grands yeux bleus me dévisagent. Ses lèvres sont entrouvertes, laissant échapper un léger souffle chaud qui caresse mon menton. J'aimerais pouvoir l'embrasser, mais elle est trop chamboulée par tout ça pour le moment.

— Ça va aller, OK ? lui assuré-je en y mettant toute ma conviction. On va s'en sortir. C'est toi qui avais raison. Si on devait mourir dans cet accident, ce serait déjà arrivé. Toi et moi avons juste besoin de plus de temps pour nous remettre d'aplomb.

Elle a beau hocher la tête, je sens qu'elle perd un peu foi. Il n'y a plus qu'à croiser les doigts pour que de bonnes nouvelles nous attendent à l'hôpital.

— Tu sais ce que je te propose : on reste à l'hôpital ce matin, pour voir s'il y a une évolution dans nos états, et cet après-midi, on fait un truc spécial.

— Spécial ? Comme quoi ?

— Je ne sais pas. On est invisibles et on passe à travers tout, ce serait dommage de ne pas en profiter, non ?

— Je te rappelle que nous nous sommes infiltrés au Louvre. Ça me semble déjà pas mal. Et je te préviens, je ne te laisserai pas espionner des nanas en train de se déshabiller ou quelque chose dans le genre.

J'éclate de rire avant de lui rétorquer :

— T'es vraiment pas marrante... Je réfléchis à autre chose, alors.

Chapitre 26

Tess

De retour dans cette chambre aseptisée, j'ai la surprise de découvrir Louise à mon chevet. Mes parents ne sont pas là et je pense qu'ils ont dû s'arranger pour ne pas venir tous en même temps. Elle est habillée tendance, comme à son habitude, un pull en laine vert clair sur un jean slim noir avec des boots à talons, Gabriel et moi l'entendons me raconter des trucs en rapport avec les cours.

— Je te jure que la prof a littéralement pété les plombs ! Qui avance un examen de dix jours ?

— Je vais vous laisser, me prévient Gabriel.

— D'accord, mais tu ne quittes pas l'hôpital, hein ?

Je suis terrifiée à l'idée de me retrouver toute seule. Enfin, ça, c'est ce que je me dis, car en réalité, une part de moi est aussi heureuse de passer tout ce temps en sa compagnie. Ce petit truc qui s'était créé entre nous avant et pendant cette balade à moto ne fait que s'accroître à cause, ou grâce, aux circonstances.

— Je serai dans ma chambre, promis.

Il tourne les talons, après une brève hésitation en regardant mes lèvres. Comme ce matin dans son salon. A-t-il envie de m'embrasser ? Moi, je rêve qu'il le fasse. Si ça se trouve, je me fais des idées et mon envie de goûter à l'un de ses baisers me fait prendre mes songes pour la réalité.

— Oui, je sais ce que tu dirais si tu le pouvais, continue Louise en ouvrant une pochette que je connais bien pour être celle dans laquelle elle transporte ses produits de beauté, mais c'est l'occasion de te prouver que j'ai raison à propos de cette couleur. Ce rose Barbie t'ira parfaitement.

Je m'avance pour vérifier ce qu'elle mijote même si je crois avoir compris. Elle est en train de me faire une manucure. Et elle vernit mes ongles avec cette fameuse teinte criarde que je me suis toujours évertuée à refuser. Du Louise tout craché. Mais son attention est si

délicate que je lui pardonne la seconde suivante. Elle est là, à me parler et, je le sais, à s'inquiéter pour moi. Je prends place au bord du matelas pour l'écouter.

— Je n'arrive pas à me faire à l'idée que tu sois montée sur la moto du pote d'Anthony, chantonne-t-elle presque, fière de moi pour l'initiative. Bon, ça a merdé, mais passons... Je n'avais pas capté qu'il s'était passé un truc entre vous lors de la soirée.

— Parce que tu étais trop occupée avec Anthony, justement, dis-je uniquement pour moi.

— Tess, soupire-t-elle, la voix plus triste d'un coup, je sais que je n'ai pas été une bonne amie. Je n'aurais pas dû inviter tout ce monde chez toi et encore moins me comporter en pétasse en partant. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Depuis quand je perds la tête pour un mec ? conclut-elle en secouant la tête.

Depuis toujours...

— Je t'entends d'ici me dire que ce n'est pas la première fois, ajoute-t-elle en riant sans se douter à quel point elle a vu juste. Mais là, j'ai dépassé les bornes, et je voulais que tu saches que j'en suis consciente. Quand je pense aux dernières paroles qu'on a échangées... Alors, pour que je puisse te demander pardon, il faut que tu te réveilles. Je vais être à ton service, entièrement dévouée. Tu pourras me demander n'importe quoi, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Le moindre de tes souhaits sera exaucé.

Son engagement me fait rire et j'aimerais pouvoir la prendre dans mes bras pour la rassurer sur notre amitié, lui dire qu'il aurait suffi de quelques excuses sincères dans l'amphithéâtre pour que je passe l'éponge.

— Je tenais à te donner une petite motivation supplémentaire pour ouvrir les paupières, poursuit-elle en mettant une dernière couche à ma main droite. Même si je crois que le motard, quelques chambres plus loin, en est une meilleure. Anthony m'a dit qu'il devrait vite montrer des signes d'amélioration, parce que sa tête a été moins touchée que la tienne. En revanche, tu courras bien plus vite que lui, parce que sa jambe a été broyée, le pauvre. Non, parce que bon, faudrait pas qu'il pense que Gabriel sera plus rapide que toi dans la guérison. Ils ne nous connaissent pas, s'ils pensent pouvoir faire mieux que nous.

J'ai de la peine pour elle. J'entends dans sa voix à quel point elle est fébrile. La peur de ne pas avoir la certitude que mon état va s'améliorer, de ne pas savoir quelles séquelles l'accident pourra me laisser. Pour ma part, je préfère ne pas trop y penser. Je suis déjà assez stressée par tout ce que je vis en ce moment, sans me soucier de l'après. À ce compte-là, je mourrais d'une crise cardiaque foudroyante dans la seconde.

Louise change de place et s'affaire sur ma main gauche. Sa lime à ongles en action, elle relève la tête par moments pour voir si je montre un quelconque signe de lucidité. Une fois sa manucure terminée, elle remballa ses affaires et me dépose un baiser sur la joue.

— Je vais commander des produits pour tes cheveux, parce que je crains leur état quand ils vont t'ôter tous ces bandages. Comme ça, on pourra tout de suite s'en occuper à ton réveil.

Elle remet son écharpe et sa veste qu'elle referme jusqu'en haut. L'hiver est installé, bien que je n'en ressente plus les contraintes depuis l'accident.

— Et ne te réveille pas quand je ne suis pas là, me lance-t-elle avant de tourner les talons.

Elle se ravise toutefois sur le seuil de la porte et pivote pour me regarder.

— Réveille-toi juste, s'il te plaît, peu importe quand, mais reviens-nous.

Alors qu'elle disparaît dans le couloir, une larme coule sur ma joue. Louise n'est peut-être pas parfaite. Elle a beaucoup de défauts. Mais elle est là pour moi quand j'en ai le plus besoin. Et c'est à ça qu'on mesure la valeur de nos amis.

À présent seule, je tourne mon regard vers moi-même. Je n'ai pas meilleure mine qu'hier. Rien n'a changé, mis à part mes hématomes au visage qui ont un peu changé de teintes. Un frisson me parcourt lorsque je repense à ma tentative de réintégration. J'ai ressenti une douleur si vive. C'était insoutenable. Gabriel a sûrement raison, il faut juste attendre que notre souffrance s'atténue. Mais c'est difficile de voir nos proches défilé à notre chevet, malheureux et désespérés, et de ne rien tenter pour revenir à nous et ainsi les réconforter et les rassurer.

Il doit bien y avoir un sens au fait que souvent, dans ce cas-là, on dise de ne pas s'inquiéter, que la personne est une battante. Je suis intimement convaincue que c'est ce que nous devons faire. Vaincre notre état, ne pas rester les bras ballants à contempler les médecins et nos familles autour de nous. Le problème, c'est que je n'ai aucune idée de ce qu'il convient de faire. Ma seule proposition a été un échec. Était-ce juste trop tôt comme l'a supposé Gabriel ? Il faut que je sois présente lors de la visite de l'équipe médicale, afin d'écouter les dernières nouvelles me concernant. Dès qu'elles commenceront à être positives sur mon évolution, j'essaierai à nouveau.

Je crois que Gabriel devrait le faire dès maintenant, même si ça ne va pas lui plaire. C'est vrai, il est moins mal en point que moi. Il lui sera peut-être possible de réussir là où j'ai échoué. Il va falloir que je le persuade de tenter sa chance et je sais que ça ne va pas être une mince affaire. C'est prendre le risque de me retrouver toute seule,

mais ça en vaut la peine si ça lui permet de se réveiller. Pas sûr qu'il soit d'accord avec moi, cela dit.

Chapitre 27

Gabriel

En passant à travers la porte de ma chambre d'hôpital, la vision de ma mère à mes côtés me submerge. La revoir après six ans me fait un choc. Ses longs cheveux bruns sont retenus dans un chignon strict. Son maquillage est discret et impeccable, comme à l'accoutumée. Cependant, elle me paraît plus petite, plus courbée sur elle-même qu'auparavant. Une des nombreuses séquelles de la pression que mon père fait peser sur ses épaules depuis toujours. Vêtue de son éternel tailleur-jupe de grande marque, son parfum embaume la pièce et me rappelle des souvenirs d'enfance. Les plus beaux étant ceux où mon paternel partait en déplacement, nous permettant de respirer. C'était durant ses voyages d'affaires que nous pouvions faire de la peinture au salon, cuisiner sans se soucier du bazar dans la cuisine ou monter le son de la chaîne hi-fi pour écouter nos chansons préférées. Comment a-t-elle pu le laisser prendre autant l'ascendant sur elle ? J'avais naïvement pensé que mon départ serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase pour elle, mais j'avais visiblement surestimé mon importance à ses yeux, puisqu'elle n'a jamais cherché à me contacter. Dans ma tête, c'est une sorte de black-out. J'hésite entre joie et rancœur.

Elle garde le silence. Son regard m'étudie à la loupe, tandis qu'une de mes mains est posée au creux des siennes. Une larme s'écoule le long de sa joue, qu'elle essuie aussi vite qu'elle est apparue. Il ne faudrait pas montrer de signe de faiblesse. Jamais il ne tolérerait ça. Un téléphone se met soudain à sonner. Ma mère se dépêche de le sortir de son sac à main et décroche :

— Oui, maître Legrand, bonjour, merci de me rappeler aussi vite.

Pourquoi s'entretient-elle avec un avocat ? Cet appel ne pouvait pas attendre d'avoir terminé sa visite à son fils dans le coma ?

— Je suis prête, précise-t-elle à l'homme de loi au bout du fil. Mon fils a eu un grave accident de moto. Il m'a privé de lui pendant

six ans.

Elle porte une main à sa bouche pour masquer un sanglot qui lui étrangle la gorge.

— Je suis désolée, s'excuse-t-elle, comme elle en a eu trop souvent l'habitude. Vous vous rendez compte qu'il aura fallu que mon fils unique se trouve dans le coma pour me faire réagir ? Je ne peux plus continuer ainsi.

Elle écoute avec une grande attention ce que lui dit son interlocuteur, sans me quitter des yeux. *Oui, maman, je suis là, puise en moi la force dont tu as besoin pour rompre tes liens avec lui.*

— D'accord, dit-elle en hochant la tête. Il est parti jusqu'à vendredi, donc je pourrai déménager mes affaires sans problème. Attendez peut-être demain pour lancer la procédure, juste pour m'assurer qu'il n'écourte pas son déplacement.

Est-ce que je comprends bien sa conversation ? Elle va demander le divorce ? Je suis tellement heureux que je voudrais pouvoir me réveiller immédiatement pour la prendre dans mes bras et lui dire de ne pas avoir peur, que je serai là à chaque étape.

— Je vous communiquerai ma nouvelle adresse ainsi que mon nouveau numéro téléphone dans l'après-midi. Je compte modifier toutes mes coordonnées afin qu'il ne puisse pas me harceler. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il n'acceptera pas cet affront sans rien dire.

Elle continue d'écouter les conseils de son avocat. J'espère qu'il est honnête et qu'il ne va pas s'empresse de tout raconter à mon père. Ce dernier a de l'influence et sait s'en servir pour obtenir des informations. Mais ma mère le sait, elle a dû choisir avec soin celui qui la défendra.

— Oui, il y a autre chose que vous pouvez faire pour moi. Comme je vous le disais, mon fils a eu un accident. J'ignorais qu'il était de retour à Paris. J'ai été alertée par son meilleur ami, mais il n'a pas les clés de son appartement. Je me dis qu'il a peut-être un chat à nourrir ou des plantes à arroser. Vous serait-il possible de trouver une solution ? Je vous envoie son adresse par message.

Il est vrai que j'ai toujours voulu avoir un animal de compagnie, mais mon père s'y est opposé. Il n'a jamais changé d'avis, même quand j'étais dans ses bonnes grâces. Si je n'en ai jamais pris jusqu'ici, c'est juste parce que j'étais continuellement en vadrouille. Constaté que ma mère se souvient de ce détail remue quelque chose dans mes tripes. Elle ne m'a peut-être pas contacté, mais elle ne m'a pas oublié pour autant. Elle raccroche après un dernier merci. Le cœur lourd, elle range son téléphone à sa place avant d'inspirer profondément et de relâcher sa respiration avec sérénité.

— Je sais que je n'ai pas été à la hauteur, Gaby.

Entendre mon surnom de sa voix après tant d'années me fait trembler de la tête aux pieds.

— Quelle mère a besoin que son fils frôle la mort pour se secouer ? me demande-t-elle, en tentant tant bien que mal de retenir ses larmes. Mais c'est fini, tout ça, maintenant. Je suis désolée que tu aies eu besoin d'en arriver là. Lorsque tu te réveilleras, je serai à tes côtés et je ne te quitterai plus. Tu pourras compter sur moi, comme tu aurais dû pouvoir le faire le jour de tes dix-huit ans. J'espère que tu voudras bien me pardonner et me faire une place dans ta vie.

C'est déjà fait, maman. Après un dernier regard baigné de larmes, elle renifle, essuie ses yeux et se met debout. Elle attrape son manteau et ses gants, puis se baisse pour me déposer un bisou sur le front.

— Si tu savais à quel point je voudrais que les bisous magiques des mamans soient réellement guérisseurs à cet instant, murmure-t-elle en serrant une dernière fois ma main dans la sienne.

Je la regarde quitter la pièce, le cœur en vrac, avec l'impression de l'avoir retrouvée, tout en ayant été privé de l'instant. J'aurais tellement de choses à lui dire. Ça me rend fou d'être aussi démuni. Nous ne nous sommes plus parlé depuis six longues années. Nous méritons bien un moyen de communiquer d'une façon ou d'une autre. J'ai conscience que la seule solution est de revenir à moi. L'idée de Tess était bonne et, au fond de moi, je sais que je devrais peut-être essayer de réintégrer mon corps, moi aussi. J'ai plus de chance d'y parvenir puisque ma souffrance semble moindre comparée à la sienne. Mais cela signifierait aussi l'abandonner, la laisser toute seule dans cet entre-deux. Je ne peux m'y résoudre. C'est au-dessus de mes forces. Nous allons patienter jusqu'à ce que les médecins constatent des signes d'amélioration de son état et, seulement à partir de ce moment-là, nous réitérerons l'expérience. Rien ne presse. J'attends ce moment de retrouvailles avec ma mère depuis six ans, nous pouvons bien patienter encore un peu.

— Toc, toc, toc, chantonne Tess en entrant dans ma chambre. Qui était la femme qui vient de sortir ?

— Ma mère.

Un sourire éclaire son visage, puis elle s'approche du lit sur lequel je dors.

— Tu as l'air d'avoir un peu plus de couleurs.

— Peut-être, je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Je n'y ai pas prêté attention pour tout te dire. Pendant que ma mère était là, elle a reçu un appel d'un avocat. Je crois avoir compris qu'elle allait demander le divorce.

— C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

— Carrément.

— Pourquoi je pressens qu'il y a un « mais » ?

— Il va lui rendre la vie impossible. Mon père n'acceptera pas ça sans broncher. Surtout qu'il a l'habitude qu'elle se plie à ses décisions. Avant même qu'elle ne parle, je sais ce qu'elle va me dire.

— Tu devrais être auprès d'elle pour l'épauler.

— Et je le serai bientôt.

— Tu pourrais peut-être l'être tout de suite.

— Non, Tess, sifflé-je, ne voulant pas qu'elle aille au bout de son idée.

— Tu dois au moins essayer, me supplie-t-elle en avançant vers moi pour unir nos mains.

Foutue tête de mule !

— Et si ça fonctionne, hein ? Tu y as pensé ? m'agacé-je. Tu te retrouveras toute seule ici ! Et je crois que si on ne devient pas barges, toi et moi, c'est parce qu'on est ensemble pour gérer la situation.

Son front est maintenant posé sur mon épaule, alors je l'attire contre moi et l'encercle de mes bras. Elle passe les siens dans mon dos et resserre notre étreinte. Nous restons ainsi quelques secondes, savourant notre proximité. J'aime quand elle se blottit contre moi, qu'elle cherche à se réconforter à travers l'un de nos câlins, qu'elle en ait besoin autant que moi. Quand je pense avoir gagné cette manche, Tess abat sa dernière carte.

— Ta mère a plus besoin de toi que moi.

Domage pour elle, je sais que c'est un mensonge. Nous sommes dans la même galère tous les deux et j'ai conscience qu'à sa place, je l'obligerais aussi à rejoindre ses proches dans le monde réel, bien que la perdre me rendrait fou. Et c'est exactement parce que je suis conscient de cela que je lui réponds par un autre mensonge.

— Ma mère pourra compter sur sa famille et ses amis pour l'aider et la soutenir jusqu'à ce qu'on, j'insiste sur le pronom, se réveille.

Chapitre 28

Tess

— Et de toute façon, on a un programme bien trop chargé pour que je puisse jouer à « retrouve ton corps », blague-t-il pour détendre l'atmosphère.

Je vois clair dans son jeu. Il fait diversion pour clore le débat. Je le laisse remporter cette manche aujourd'hui, mais je n'ai pas dit mon dernier mot pour autant.

— Qu'avons-nous donc à faire ?

— Ce matin, je t'ai dit qu'on ferait un truc spécial alors go, on se casse de cet hôpital.

Il entrelace nos doigts et nous guide dans les couloirs afin de quitter les lieux. Je le suis, le sourire aux lèvres, ravie que l'on s'offre une nouvelle parenthèse pour oublier notre situation et relâcher la pression.

Je l'accompagne à travers les rues animées. Nous serrons les dents le temps que dure le trajet en métro. Lorsque nous arrivons devant un cinéma, je suis surprise.

— Tu veux aller voir un film ? lui demandé-je, un peu dubitative.

— Réfléchis ! On va pouvoir passer de salle en salle et parler autant qu'on veut, sans se faire jeter dehors.

— Gabriel, ne me dis pas que tu es ce genre de personnes.

— Quel genre ?

— Celui qui fait chier tout le monde en commentant chaque scène et en en faisant profiter toute la salle.

— Je suis un bon critique, se défend-il, ce qui me fait rire.

Nous pénétrons à l'intérieur de l'établissement. De nombreuses personnes sont présentes. Des gens qui arrivent, comme nous, d'autres pour qui la séance est terminée. Certains se servent du pop-corn et des bonbons.

— C'est bien la première fois que je ne ressens pas la sensation de faim face à tout ça, déclaré-je en m'approchant des friandises.

Depuis que nous nous sommes réveillés dans cet état, nous n'avons ni mangé, ni bu. Et je n'en ressens pas le besoin. J'ai bien bu un café le lendemain de l'accident, à mon réveil, mais c'était plus par automatisme que par nécessité, maintenant que j'y réfléchis.

— Plutôt pop-corn sucré ou salé ? me lance Gabriel en me rejoignant.

— Sucré et toi ?

— Pareil.

— Bonbon acide ou doux ? m'intéressé-je à mon tour.

— Acide.

— Si tu manges des chamallows au chocolat, je peux pardonner cette préférence.

— Jamais, ça semble dégoûtant en bouche, ce machin.

— Je ne peux pas te laisser critiquer ma sucrerie préférée sans représailles, l'informé-je en le foudroyant du regard. Tu seras obligé d'y goûter lorsque nous nous réveillerons. Je veillerai même à ce que ce soit la première chose qu'on t'autorise à manger.

Son rire résonne dans le hall d'entrée du cinéma, mais je suis la seule à pouvoir en profiter. Nous décidons de nous rendre dans la salle principale en espérant qu'un bon film y soit projeté. Je crois que nous savons que nous ne prêterons pas attention à l'histoire, mais que nous essayons juste de faire quelque chose de normal. L'avantage de notre situation, c'est que nous pouvons nous installer alors que les employés sont encore en train de nettoyer la salle entre deux projections.

— Tes fleurs préférées ? reprend Gabriel, alors que nous avons opté pour les places les plus près de l'écran, réduisant ainsi le risque que quelqu'un s'asseye sur nous.

— Les marguerites. Quand j'étais petite, mes parents avaient posé un papier peint avec les boutons de cette fleur dans ma chambre. Je pense que j'en garde un attachement relié à ce souvenir de mon enfance.

— Un livre de chevet ou un film incontournable ?

— Au risque de paraître démodée, j'adore tous les films de Clint Eastwood. Je ne saurais même pas les départager.

— Je n'ai vu que *Gran Torino* et *Million Dollar baby*.

— Tu dois regarder *Sur la route de Madison*, c'est le film le plus romantique au monde.

— Pas sûr que ce soit un bon argument pour me convaincre, me charrie-t-il.

Je lève les yeux avant de lui retourner ses questions.

— Au risque de paraître banal, je suis fan des superhéros qui ont des pouvoirs.

— Si tu pouvais en avoir un, ce serait lequel ?

Il réfléchit à ma question tandis que la salle se remplit petit à petit.

Puis, il prend ma main dans la sienne avec douceur, avant de me reprendre :

— Avant, j'aurais dit le pouvoir de voler ou avoir une force décuplée sans hésitation. Aujourd'hui, je choisirais celui d'être immortel et de ramener les autres à la vie si je le souhaite.

Son ton mélancolique assèche ma gorge et fait monter les larmes dans mes yeux. Ce moment devait nous changer les idées, mais c'est impossible vu ce que nous traversons. Nous ne pouvons pas y échapper. Quoi que nous fassions, ça s'impose à nous. Alors, pour prolonger tout de même encore un peu cet instant léger que nous désirions en quittant l'hôpital, je lâche, l'air de rien :

— Tu pourras au moins de targuer d'avoir connu le pouvoir d'invisibilité.

Un léger rire lui échappe, mais je sens qu'il lui coûte.

— Si tu avais la possibilité de dire quelque chose à tes parents avant de mourir, ce serait quoi ?

Sa question me prend de court. Adieu légèreté et bonjour profondeur.

— Rien de bien original hélas. Juste que je les aime et que je suis désolée. Et toi ?

— Je ne perdrais pas de temps à parler à mon père et je dirais à ma mère que j'aurais dû la recontacter et que je ne lui en veux plus.

— Ça a quelque chose d'effrayant de penser qu'on va quitter ce monde sans avoir pu le marquer d'une manière ou d'une autre.

— Tu as de grands projets dont tu ne m'aurais pas encore parlé ? me lance-t-il, espiègle.

— Jusqu'ici, non, mais tout ça m'amène à réfléchir à la personne que je souhaite devenir.

— Je perçois ce que tu veux dire. Moi, je réalise à quel point je me suis isolé de tout le monde. Si j'en ai la possibilité, je changerai ça.

— Je ne te laisserai pas le choix de toute façon.

— Tu sais quoi ? J'en ai marre, soupiré-je alors que nous nous rejoignons dans le couloir en fin d'après-midi.

Ça fait deux jours que nous restons sagement à l'hôpital, à voir défiler nos proches. Même Sabrina est venue me rendre visite et si ça m'a fait chaud au cœur, je n'en peux plus de rester enfermée entre ces quatre murs. Le pire est de constater l'épreuve qu'endurent nos familles à attendre, morts d'inquiétude et de ne rien pouvoir faire. De les sentir s'enfoncer dans le désarroi chaque jour qui passe. Louise l'impatiente a du mal à garder ses larmes pour elle. Elle a réellement acheté un shampoing, un après-shampoing et un masque revitalisant pour mon réveil, posés dans la salle de bains de ma chambre. Ça a eu le mérite de faire rire ma mère lorsqu'elle a vu les produits. Mon père

gère le plus gros du travail qu'ils ne peuvent pas déléguer depuis l'hôpital et pour le reste, ils ont promu leur bras droit, qui travaille pour eux depuis trois ans, afin de se dégager du temps pour être le plus possible auprès de moi.

— Pareil... Ma mère a passé son après-midi à pleurer, à se reprocher son silence, à se trouver horrible de ne se ressaisir que maintenant. Mon père est rentré de son voyage, en plus. Il a bien vu qu'elle avait déménagé ses affaires et il a reçu la demande de divorce. Elle a pourtant changé de numéro, mais elle consulte tout de même son ancien téléphone. Il l'a harcelée d'appels pendant deux heures, avant de lui envoyer des messages tous plus horribles les uns que les autres.

— Il la menace ?

— Non, il fait pire. Il la méprise. Il lui dit qu'elle ne saura rien faire, que c'est une incapable, qu'elle reviendra vite ramper à ses pieds quand elle se rendra compte qu'elle n'est rien sans lui et que si tout ça, c'est à cause de moi et de ce qui m'est arrivé, elle peut bien disparaître elle aussi, il s'en lave les mains.

— Comment peut-on être à ce point sans cœur ?

Gabriel me répond par un haussement d'épaules, l'air grave. Il a peur pour sa mère et c'est bien normal. Elle est toute seule pour affronter cet enfoiré. J'ai bien tenté, à nouveau, de le persuader d'essayer de réintégrer son corps, sans succès. Il ne veut rien savoir. Et hélas, le discours des médecins me concernant ne change pas. Mon état est stationnaire, il faut être patient. Les traumatismes crâniens que j'ai subis nécessitent beaucoup de repos pour être soignés, ils préfèrent donc me laisser encore dans le coma. Du côté de Gabriel, leurs retours sont un peu plus positifs et ils se montrent confiants quant à son réveil. S'il persiste à vouloir rester auprès de moi, il va falloir que je le ligote et que je le maintienne contre son gré sur ce fichu lit d'hôpital jusqu'à ce que l'opération fonctionne. Il faut que je fomenté un plan si je veux y parvenir parce que, soyons clairs, je ne fais pas le poids.

Mes parents sont dans le couloir au moment où la mère de Gabriel quitte sa chambre. Cette dernière avance sans prêter attention aux personnes autour d'elle, l'esprit pollué par toutes les embrouilles qu'elle subit en ce moment.

— Excusez-moi, l'arrête ma mère, avec de la bienveillance dans la voix, vous êtes un membre de la famille de Gabriel ?

J'apprécie qu'elle l'appelle par son prénom et pas « le garçon de la chambre 310 » ou « celui qui était à moto avec ma fille ». Mes parents prennent des nouvelles de son état de façon régulière auprès des infirmières. Et même s'il ne le dit pas, je sais que ça touche Gabriel de les voir s'inquiéter pour lui, même s'ils ne le connaissent pas. D'autant

plus que son propre père s'en fiche royalement.

— Je suis sa mère, lui répond-elle en fronçant les sourcils, un peu suspicieuse au premier abord.

— Nous sommes les parents de Tess, la jeune fille qui était avec lui à moto.

— Oh ! je vois, veuillez m'excuser. Je suis désolée pour ce qui lui est arrivé, mais selon la police, mon fils n'est pas responsable de l'accident.

Elle est sur la défensive, pas étonnant quand on sait que toute sa vie, elle n'a fait qu'endurer les reproches d'un mari abusif.

— Personne n'accuse votre fils, la rassure immédiatement mon père, nous savons tout ça. Nos enfants étaient ensemble, ce qui veut dire qu'ils étaient amis. Nous sommes également désolés pour Gabriel.

— C'est gentil à vous, répond-elle d'une voix triste, un peu plus calme à présent. Comment va votre fille ?

— Tess souffre surtout d'un triple traumatisme crânien et les médecins restent assez flous quant à son réveil, pour l'instant.

— Et avec moi, ils ne sont pas clairs en ce qui concerne la récupération totale de la mobilité de sa jambe.

Tous les trois se regardent d'un air affligé et profondément triste. Ça me serre le cœur à m'en couper la respiration. Ce doit être pareil pour Gabriel puisqu'il attrape ma main pour entrelacer nos doigts. Bien qu'il n'en parle pas beaucoup, je sais qu'il s'inquiète lui aussi à propos de sa jambe, toujours suspendue et traversée de broches. Un long travail de rééducation l'attend, sans garantie de pouvoir à nouveau marcher comme avant. Mais une chose après l'autre, comme il me l'a dit hier. D'abord, il faut nous réveiller, ensuite nous nous occuperons de ce problème.

— Et si vous veniez dîner chez nous à l'occasion ? propose tout à coup ma mère pour couper court à ce moment de morosité.

— Oh ! je ne voudrais pas vous déranger.

— Ma femme a raison. Nous traversons les mêmes moments difficiles. Personne ne peut mieux vous comprendre que nous. Ça nous ferait plaisir que vous acceptiez. Venez avec votre mari.

— Le père de Gabriel et moi sommes divorcés, explique-t-elle après une légère hésitation, sûrement parce que ce n'est pas encore officiel.

— Raison de plus pour accepter si vous êtes seule dans cette épreuve, insiste ma mère. Nous allions justement nous rendre au restaurant juste à côté de l'hôpital.

Après quelques tergiversations avec elle-même, la mère de Gabriel accepte de les accompagner. Sans nous consulter, nous les suivons et les écoutons échanger quelques banalités, comme leur prénom et le quartier où chacun vit.

— Tes parents sont vraiment des gens extraordinaires, me dit

Gabriel en voyant sa mère se détendre petit à petit avec eux.

— Ce sont des gens normaux, le corrigé-je. C'est juste que tu as grandi avec un père toxique.

Je m'en veux un peu de lui dire ça, mais je sais qu'il préfère la vérité. Il ne me contredit pas. J'ai hâte que mes parents puissent le rencontrer. Ma mère comprendra sûrement pourquoi j'ai accepté de monter sur sa bécane. Il faudra que je trouve une manière de remercier mes parents, une fois que je serai à nouveau auprès d'eux, pour avoir été si compréhensifs et gentils envers Gabriel et sa mère. Je ne pense pas leur révéler avoir été là à chaque instant de mon coma. Je crois qu'ils ont assez à gérer comme ça, sans en plus me croire folle.

— C'est un peu tordu d'être là avec eux, à leur insu, tu ne trouves pas ? dis-je à Gabriel, alors que nous nous apprêtons à les rejoindre dans le restaurant.

— Tu as mieux à faire peut-être ? plaisante-t-il sans arrêter.

— On pourrait aller chez moi ? proposé-je en le retenant par le bras.

Je n'ose pas lui avouer qu'en réalité, j'ai un peu le mal « du pays ». Je crois que ça me ferait du bien de renouer avec mon cocon. Celui où je me sens en sécurité. J'ai besoin de retrouver mes repères. Peut-être que ça m'aidera à aller mieux, qui sait ? À ce stade, je suis prête à tout essayer.

— Je ne sais pas, me répond-il tout à fait sérieux, est-ce que tu as une idée derrière la tête ?

Je mets quelques secondes à percuter qu'il reprend mes mots de la dernière fois. J'éclate de rire au moment où il ne peut plus se retenir non plus. Gabriel finit par passer un bras autour de mes épaules et nous éloigner de nos parents.

— En route, madame, retournons là où tout a commencé.

Chapitre 29

Gabriel

Comme toujours, le trajet a été un calvaire. Je ne prendrai plus jamais le métro sans me rappeler ces moments horribles aux heures de pointe.

Dans l'escalier commun menant à l'étage de Tess, nous croisons des voisins à elle. Je perçois le moment où, par automatisme, elle s'apprête à les saluer avant de se rappeler qu'ils ne peuvent pas la voir. Son air accablé me pousse à lui prendre la main pour la réconforter, et le sourire avec lequel elle me répond fait trembler quelque chose en moi. Tess me plaît. Dans la vie de tous les jours, j'aurais déjà tenté ma chance, mais puis-je me le permettre *ici* ? J'ignore de quoi est fait notre avenir. Peut-être est-il préférable d'attendre notre réveil. Et d'un autre côté, s'il n'arrive jamais et que nous finissons par ne même plus être ce que nous sommes actuellement, je ne voudrais pas regretter d'avoir manqué l'occasion de me rapprocher d'elle. L'indécision me nargue et ça me rend fou, comme si j'avais besoin d'une raison supplémentaire pour l'être. À ce rythme-là, je vais passer des soins intensifs au service de psychiatrie.

— On va dans ma chambre ? Ça évitera de bouger quand mes parents rentreront.

J'opine de la tête en serrant la mâchoire. Elle veut ma mort ou quoi ? Cette pensée, plutôt comique à cause de la situation, m'arrache un rire guttural.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? me demande-t-elle en ouvrant une porte sur la gauche, dans le couloir où nous avons fait connaissance.

Dépassée par les événements et en colère contre sa meilleure amie, son aura ténébreuse la rendait si belle. Avant même que j'en prenne conscience, Tess était parvenue, sans fournir le moindre effort, à capter une partie de mon attention. Pas étonnant que je me sois interposé entre elle et son connard de camarade.

— Rien, dis-je, pour éviter de lui dévoiler mes pensées.

— On n’a pas beaucoup de prétextes pour se marrer, donc permets-moi d’insister.

Tess et son obstination, le retour.

— Je repensais juste à notre blague à propos des idées derrière la tête et je me disais que ta proposition d’aller dans ta chambre méritait une vanne à ce propos, mais après réflexion, j’ai pensé que ce serait un peu lourd.

— Je m’attendais à ce que tu en fasses une, me répond-elle en fermant derrière moi.

— J’ai donc eu raison de m’abstenir. Je refuse d’être aussi prévisible.

Je l’entends rire tandis que je découvre sa chambre. Elle allume des guirlandes de LED qui sont scotchées en haut de chaque mur et délimitent le périmètre de la pièce. Une lumière rose tamisée nous éclaire, mais quelques secondes plus tard, Tess choisit du bleu. Un grand bureau, entouré de part et d’autre de deux colonnes à tiroirs, est installé sur la droite. Un miroir géant, dont des ampoules stylées forment le contour, est accroché juste au-dessus. Des lettres forment le mot « love » avec plusieurs photos aimantées dessus. Il s’agit de Tess avec Louise, ses parents et d’autres personnes que je ne connais pas. Aucun mec à l’horizon. Des produits de beauté ainsi que des affaires de cours traînent sur son espace de travail. La chaise de bureau au design un peu royal est dans un tissu rose velours. Sa chambre pourrait être celle d’une petite fille gâtée, mais même si je commence à peine à la connaître, je sais que ce serait une grossière erreur de la résumer à ça. Certes, elle a cette facette, mais tant d’autres aussi. C’est une jeune femme reconnaissante de la vie offerte par ses parents, fidèle en amitié et qui serait prête à se sacrifier pour la bonne cause, sans y réfléchir deux secondes. Ouais, elle est bien plus que la simple étudiante lambda que je pensais rencontrer.

Son lit deux places n’attend qu’elle. La couette est tirée sans aucun pli et d’énormes coussins au dessin géométrique nous donnent envie de nous jeter dessus. Je ne suis pas surpris de découvrir un vaste dressing dans lequel j’imagine rangés ses nombreux vêtements.

— Ta chambre doit faire la taille de mon salon.

— Tu exagères ! me répond-elle en délaçant ses chaussures. Tu sais, je me posais une question, mais tu n’es pas obligé de me répondre si je parais un peu trop curieuse.

— Qu’est-ce que tu veux savoir ?

— Ton père, il fait quoi dans la vie ? Tu m’as dit qu’il avait réussi à devenir un homme influent, avec du pouvoir, et que sa réputation était importante pour lui. Qu’il avait choisi ta mère parce qu’elle venait d’une bonne famille, j’imagine donc qu’il devait tenir ce standing.

Tout en me parlant, elle s'est allongée sur son lit et maintenant, elle tapote la place à ses côtés en m'adressant un sourire qui ne calme pas mon attirance pour elle. À mon tour, je retire mes boots ainsi que mon pull pour me mettre à l'aise. Mon T-shirt manque de s'enlever dans l'opération, dévoilant durant un court instant mon torse tatoué. Tess pince les lèvres et dévie son regard au moment où je le croise. *Trop tard, je t'ai vue.* Je me couche sur le dos et croise les bras derrière ma tête avant d'enfin lui répondre. Mon père n'est pas mon sujet de prédilection.

— C'est le préfet de Paris.

— Je n'y connais rien en politique, donc je ne saurais même pas te dire son nom, bien que j'habite ici.

— Et c'est mieux ainsi. C'est un monde pourri.

— C'est à cause de son image publique qu'il est si...

— Cruel ? Connard ? complété-je à sa place. Oui, et ma mère en a été la première victime. Dès que je serai réveillé, je la protégerai et je ne la laisserai pas retourner vers lui.

— Tu crois qu'elle pourrait le faire ? s'exclame-t-elle, choquée par cette idée.

— Elle avait déjà évoqué plusieurs fois la possibilité de le quitter avant mon départ, mais sans jamais franchir le pas. Il sait comment la manipuler, donc ça ne m'étonnerait pas qu'il parvienne à la convaincre que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

— Raison de plus pour que tu essaies au plus vite de revenir à toi.

D'un mouvement vif, je bascule face à elle et pose mon index sur sa bouche si tentante.

— Chut, ordonné-je. Je ne veux plus que l'on parle de ça.

— Parce que tu sais que j'ai raison, persiste-t-elle malgré mon bâillon improvisé.

— Je vais devoir te faire taire autrement si tu continues, dis-je, ayant bien du mal à rester prudent alors que son visage est si proche du mien.

Un léger embarras trouble son regard. Ses yeux se font plus charmeurs, comme s'ils m'implorait de mettre ma menace à exécution.

— Et comment t'y prendrais-tu ? me défie-t-elle.

Je jurerais qu'elle s'approche encore un peu. Mon doigt glisse le long de sa mâchoire et ma main remonte dans ses cheveux blonds, aussi brillants que le soleil en plein été. Les paupières de Tess se ferment pour mieux savourer ma caresse. Elle pose une de ses mains sur mon torse, juste sur mon cœur. Sent-elle qu'il rate un battement à son contact malgré les circonstances étranges ? Ne pouvant plus me retenir et en même temps encore indécis, je choisis de déposer un baiser à la commissure de ses lèvres. Elle ouvre les yeux au moment

où je me recule et je perçois sa déception. Ou je veux y croire, parce que ça me donnerait une excuse pour échanger un vrai baiser ? Comme elle ne dit rien, je ne suis pas certain de la manière dont je dois interpréter son regard. Ses doigts dévalent mon torse jusqu'à mon ventre, puis se posent sur mon avant-bras pour parcourir le tracé de mes tatouages.

— Quand as-tu commencé à te faire tatouer ?

— Je suis rentré avec le premier à mes seize ans.

— C'était lequel ?

Je soulève la manche de mon haut pour le lui montrer.

— Un crâne ? Pour quelle raison ?

— J'étais jeune et bête.

— Parce que ça a changé, maintenant ? me taquine-t-elle.

Je lui pince la taille en guise de représailles avant de m'expliquer :

— J'ai toujours été attiré par les tatouages, mais comme tu l'imagines, mon père était totalement contre. Ce soir-là, c'était un samedi et il refusait de me laisser sortir. J'avais rendez-vous avec des potes pour aller à un concert. Je suis passé par la fenêtre en manquant de me tuer deux fois au moins durant la descente, mais c'était trop tard, ils étaient déjà partis. Alors pour bien faire comprendre à mon père que je n'étais plus le petit garçon obéissant qu'il voulait que je sois, je suis allé dans un salon de tatouage, au hasard, et j'ai choisi le dessin qu'il détesterait le plus. Un crâne traversé par un serpent me paraissait plutôt pas mal.

— Tu le regrettes ?

— Je ne le referais plus aujourd'hui, mais je ne le regrette pas pour autant. Ce tatouage a marqué un tournant dans ma vie. C'était la première fois que je lui tenais tête. Il m'a libéré des premières chaînes que mon père avait attachées autour de moi.

— Et quel est le dernier que tu as fait ?

— Figure-toi qu'hier, j'avais justement rendez-vous dans un salon réputé de la capitale. Ça faisait quatre mois que j'attendais de pouvoir me faire tatouer là-bas. Je vais devoir patienter encore un peu, maintenant.

— Qu'est-ce que tu comptais faire ?

— Je voulais recouvrir mon dos avec une panthère au milieu de plantes exotiques. Le pelage noir de l'animal serait détaillé grâce à des nuances subtiles pour donner une impression de mouvement et de profondeur. Tout autour des plantes exotiques et des fleurs de couleurs vives s'entrelaceraient pour contraster avec l'obscurité du félin. L'ensemble créera une scène sauvage. Un instant figé dans la jungle tropicale.

— La douleur ne te rebute pas ?

— Pas du tout. C'est tolérable la plupart du temps et le résultat

final en vaut la peine.

— Donc tes bras et ton torse sont entièrement tatoués ?

— Il reste encore un peu de place pour des dessins plus petits sur mon torse, mais pour l'instant, je le trouve bien comme ça.

— Je peux voir ?

Un sifflement m'échappe tandis que je ferme les yeux. Je mords ma lèvre inférieure pour garder mon sang-froid. N'a-t-elle donc pas du tout conscience de l'état dans lequel je suis, alors que ses doigts délicats effleurent ma peau en suivant l'encre incrustée dedans ?

— Ce n'est pas une bonne idée, marmonné-je les dents serrées.

Chapitre 30

Tess

— Pourquoi ? murmuré-je, bien décidée à le faire abdiquer.

Il lutte. Je le vois. Je le sens. Tous les muscles de son corps sont tendus. Ses lèvres, que je rêve de sentir se poser contre les miennes, sont scellées comme s'il avait fait le serment de ne pas m'approcher. De quoi a-t-il peur ? Pourquoi n'accepte-t-il pas de se laisser aller entièrement à ce moment ? De mon point de vue, il est inévitable. Et je ne cherche pas à l'esquiver. Au contraire. Je l'alpague. Je le titille. Je l'attise. Il y a quelque chose entre nous. Un lien qu'il ne peut pas réfuter. Je sais qu'il le ressent aussi. J'ignore pourquoi il combat notre attirance, mais peu important les raisons, je ne serai pas d'accord avec lui. Nous ne sommes qu'à moitié vivants et nous ne savons pas de quel côté la balance basculera, ni même quand un changement adviendra. La seule chose dont je suis à peu près certaine, c'est que le temps nous est compté. Nos états de santé ne sont pas les mêmes. Je suis bien plus mal barrée que lui.

Nous partons du principe que nous choisirons le moment pour nous réveiller et que cela se passera forcément en simultané. Mais qu'en savons-nous réellement ? Nous n'avons aucune garantie à propos du futur. Alors, je refuse de perdre une seule seconde de plus avec lui à faire comme si je ne désespérais pas de recevoir une marque de tendresse, une caresse, un baiser de sa part. Peu importe quoi, pourvu que nous arrêtions de nous comporter comme des amis.

— Si tu continues à me toucher, je ne vais plus pouvoir résister à l'envie d'en découvrir plus, moi aussi, me confesse-t-il, le regard assombri par un voile de désir.

Galvanisée par l'urgence de la situation, une de mes mains se glisse sous son T-shirt. Ses abdominaux se contractent à mon passage. Gabriel mord sa lèvre inférieure tout en grognant mon prénom.

— Tu sais que c'est ce qui serait arrivé si rien n'avait changé, chuchoté-je en caressant son nez avec le mien, plus proche que jamais.

— Peut-être, admet-il sans pour autant esquisser le moindre geste, mais nous ignorons comment tout ça va finir.

— De quoi as-tu peur exactement ? lui demandé-je en posant ma paume sur son cœur, dont le battement fait écho sur ma peau.

— Et si l'un de nous s'en sortait, mais pas l'autre ? Au moment de partir, je ne voudrais pas prendre conscience que mes actes t'auront rendue malheureuse.

Lui aussi a donc pensé à l'éventualité d'être séparés, que notre aventure paranormale nous fasse prendre deux chemins différents, à un moment donné.

— On sait tous les deux que je suis plus mal en point que toi, donc si l'un de nous doit s'en sortir et pas l'autre, tu seras celui qui se réveillera. Au cas où, permets-moi de m'endormir et d'emporter avec moi le plus de souvenirs possible.

— Tess, putain, ne dis pas des trucs comme ça !

— Fais-moi taire alors, le supplié-je en effleurant sa bouche de la mienne.

Je crois l'entendre grommeler un « putain » avant de s'approprier mon souffle. Son baiser est à la fois urgent et doux. Ses doigts repartent et se perdent dans mes cheveux au moment où j'ouvre la bouche pour accueillir sa langue. Elle se mêle à la mienne. Une rencontre d'abord timide, chacune cherche à rassurer l'autre sur la suite des événements, avant de s'aimer avec passion. Je tire le torse de Gabriel pour le basculer au-dessus de moi. La manœuvre éloigne nos bouches l'une de l'autre, m'arrachant un râle contrarié.

De son pouce, Gabriel parcourt mon arc de Cupidon, sûrement gonflé par ses assauts gourmands. Je ne lui laisse pas le temps de tergiverser à nouveau et passe son haut par-dessus sa tête. Mes yeux s'égarèrent sur le chef-d'œuvre de son corps. Chaque dessin est d'une beauté époustouflante. Certains sont dans des nuances de noirs et de gris, d'autres très colorés. Ça me réconforte d'une certaine façon de penser qu'il n'y a pas eu que du sombre dans sa vie depuis qu'il a quitté sa famille. Alors que je me perds dans ma contemplation, les mains de Gabriel viennent à leur tour me débarrasser de mon T-shirt. Bien qu'il n'y ait rien de particulier à observer sur ma peau, il me dévore du regard. Sa tête se niche dans mon cou, déclenchant un frisson agréable en moi. Ses lèvres chatouillent ma gorge puis dérivent le long de ma clavicule. Les bretelles de mon soutien-gorge glissent de mes épaules pour lui offrir une étendue plus généreuse où me goûter. D'un geste habile, il parvient à dégrafer mon sous-vêtement puis l'envoie valser je ne sais où. Sa langue reprend sa mélodie séductrice autour de chacun de mes mamelons. Sa bouche se referme dessus dans une succion salvatrice. Quand il redresse son visage dans ma direction, son sourire séducteur touche une partie de mon cœur qu'aucun garçon

n'était parvenu à atteindre jusqu'ici. Tremblante entre ses bras à cause de ce qu'il me fait ressentir, je reprends nos baisers et les approfondis, affamée de leur saveur.

Le reste de nos habits disparaît dans une danse synchronisée, nous dévoilant un peu plus. Tous mes sens sont en alerte. Malgré notre état, tout est aussi réel que dans la vraie vie. Ses caresses sur ma peau. Son odeur qui m'envoûte. Son souffle chaud qui réchauffe mon épiderme. Nos mains découvrent les endroits sensibles de l'autre. Nous prenons notre temps, savourons l'instant de cette première fois. Mon épiderme est en surchauffe.

Tout mon corps le réclame davantage. J'en veux plus. Et je perçois son avidité également, à travers ses attentions plus poussées, plus aventureuses. Il cajole mon intimité avec délicatesse, son front posé contre le mien. Je glisse une main entre nous et m'empare de son membre. D'un même rythme, nous nous emportons encore plus haut. Nos gémissements et notre impatience grandissante se mêlent et électrisent l'ambiance dans ma chambre. Je sens un feu prendre de l'ampleur à l'intérieur de mon corps. Je le laisse guider les mouvements de mon bassin pour profiter plus encore des caresses de Gabriel. Mes paupières se ferment tandis que je rejette la tête en arrière pour savourer la volupté du moment. Me sentant probablement au bord du précipice, Gabriel ralentit la cadence.

— T'as un préservatif ? me demande-t-il dans un frémissement, alors que je continue à le tourmenter.

J'ignore si nous en avons réellement l'utilité *ici* , mais rien ne vaut la peine de prendre un risque. Je lui indique ma cachette. Au fond du troisième tiroir, sous une pile d'anciens manuels scolaires. Ça a le mérite de le faire rire. Bien que je sois âgée de vingt-deux ans, je ne voudrais pas que mon père tombe sur une guirlande de protections posée sur mon bureau sans plus de cérémonie. Si on peut s'éviter un embarras, ça me convient.

Mes pensées reviennent vite sur l'instant présent lorsque Gabriel s'allonge à nouveau tout contre moi. Nos corps s'unissent de la plus délectable des façons, s'emboîtant à merveille l'un dans l'autre. Nos bouches se retrouvent et se remettent à partager des secrets. Peau contre peau, nos mains sont partout, comme pour marquer l'autre et rendre cette première fois inoubliable. Tel un tatouage, l'empreinte de Gabriel restera à jamais imprimée sur mon épiderme. Elle sera invisible à l'œil nu, mais marquée au fer rouge sur mon cœur.

La tendresse et l'intensité de notre étreinte demeureront pour toujours dans ma mémoire. Peu importe le temps durant lequel j'aurai la chance de chérir ce souvenir. Si je ne pouvais faire qu'une seule dernière chose sur cette Terre, ce serait ça.

Faire l'amour avec Gabriel.

Chapitre 31

Gabriel

J'observe Tess depuis... je ne saurais dire combien de temps. Elle est blottie contre moi, une main sur mon torse, mon regard est captivé par sa peau de porcelaine et les quelques grains de beauté parsemés sur son corps de déesse. Je ne parviens pas à m'arracher à ce spectacle. Pour faire quoi de toute façon ? Je préfère me rappeler les heures que nous avons passées à nous aimer, à nous découvrir et à remettre ça, pas encore repus l'un de l'autre. Si je m'écoutais, je la réveillerais pour recommencer, encore une fois, mais je crois que dormir *ici* l'aide à se remettre vraiment. Et il n'y a rien que je souhaite plus que ça. J'ai entendu les médecins transmettre les dernières nouvelles me concernant à ma mère. Ils sont optimistes quant à mon prochain réveil. Plus rien n'y fait obstacle, selon eux. Et bien que cette perspective doive me réjouir, elle n'éveille en moi qu'une peur bleue. Les traumatismes crâniens dont souffre Tess ne se sont pas résorbés. Il lui faut encore du temps avant de pouvoir revenir à elle. Je déglutis avec difficulté en imaginant la possibilité que nous ne soyons pas synchronisés sur cet aspect-là de notre périple. Et même si ma mère m'attend, même si c'était ce que je souhaitais au départ, tout est différent maintenant. Je ne veux pas me réveiller sans elle. Ça n'a pas de sens. Rien que de penser à cette perspective, les muscles de mon corps se tendent et mes entrailles se serrent. Tess doit percevoir mon trouble, car ses paupières se mettent à papillonner avant que le bleu de ses yeux ne me transperce de part en part. Sa beauté simple et sans artifice me coupe le souffle.

— Salut, toi, marmonne-t-elle en se pelotonnant encore un peu plus contre mon flanc.

— Tu sais, j'ai pensé qu'au lieu de traîner à l'hôpital aujourd'hui, on pourrait assister à tes cours, proposé-je, car je sens bien que ça devient difficile pour elle de voir ses parents se faire autant de souci.

Après avoir sombré dans le sommeil hier soir, nous ne les avons

même pas entendus rentrer. Et ce matin, pareil. Pas un bruit.

— J'allais déjà peu en cours quand j'étais en bonne santé, je ne vais pas y assister alors que j'ai une bonne raison d'être absente.

— Je dis juste que ça t'éviterait de prendre trop de retard.

— Quelle horreur, s'écrie-t-elle en détachant son corps du mien, une grimace sur le visage. On croirait entendre mon père.

Rapide, j'accroche son poignet pour la retenir et la cloue sur le matelas. Elle rit tandis que je mordille son cou.

— Retire tout de suite ce que tu viens de dire.

— Sinon quoi ? Tu vas me tuer ?

Malgré moi, je ricane à sa blague vaseuse. Il n'y a que Tess pour plaisanter de la situation. Mes lèvres parcourent sa mâchoire avant de fondre sur les siennes. Nos respirations se mélangent et nos langues s'étreignent. Putain, que c'est bon ! Mon désir primaire aux commandes, je me crée un espace entre ses jambes qu'elle écarte pour moi, comprenant où je veux en venir. Je m'empresse d'attraper une capote sur sa table de chevet. Une fois protégés, nous reprenons nos baisers tentateurs. Je m'immisce en elle avec facilité tant elle est réceptive. Ce matin, l'ambiance est plus survoltée qu'hier soir. Nous avons soif l'un de l'autre, avec cette sensation que le temps nous est peut-être compté. De ma main gauche, je viens caresser l'arrondi de sa fesse jusqu'à l'arrière de sa cuisse. Je finis par passer sa jambe dans mon dos pour mieux me nicher au creux de sa féminité. Ses gémissements se transforment en petits cris. Ses seins parfaits aux tétons d'un rose ensorcelant se balancent au rythme des coups de mon bassin. Elle est si excitante. Je voudrais faire durer ce moment plus longtemps, mais l'entendre gémir mon prénom en la sentant se resserrer autour de mon membre me galvanise. J'accélère encore, posant ma main libre contre la tête de lit. Mes grognements de plaisir font les chœurs de sa mélodie. À cet instant, il est plutôt pratique que personne ne puisse nous entendre. L'orgasme de Tess donne naissance au mien. Nous jouissons fort, ravagés tous les deux par l'intensité de la vague qui a déferlé sur nous.

Le calme reprend ses droits dans la pièce pendant que nous nous sourions, allongés face à face. De mes doigts, je viens replacer une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Qu'est-ce que tu veux faire aujourd'hui ? lui demandé-je, plutôt que de vouloir l'inciter à nouveau à aller à la fac.

— On va commencer par retourner à l'hôpital. Ça ne m'enchanté pas, mais on doit le faire pour nos proches. Il n'y a pas un jour où mes parents, ta mère, Louise ou Anthony ne sont pas venus. C'est idiot, je sais, parce qu'ils n'ont pas conscience que nous sommes là. Ça me semble juste normal. Comme si, d'une certaine manière, notre présence pouvait tout de même les aider à mieux appréhender tout ça.

— Alors que c'est toi qui es allongée, mal en point, sur ce lit, tu te fais du souci pour eux. Ce n'est pas bête, c'est empathique.

Lorsque nous arrivons à l'hôpital, un sentiment étrange se loge en moi. Une sorte de plénitude, un sentiment d'allégresse et de calme à la fois. Tess ne semble pas chamboulée, quant à elle. Rien ne paraît différent pour elle. Ses pas la guident dans le couloir menant à nos chambres. Comme à son habitude, elle s'arrête auprès des infirmières pour partager quelques minutes avec elles. Lorsqu'une impression de chaleur se propage dans ma poitrine, je tente de la refréner. Je refuse de ressentir tout ça si Tess ne le partage pas.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiète-t-elle tout à coup.

Bravo, mec ! Tu ne parviens même pas à donner le change.

— Rien, réponds-je en lui adressant un sourire pour la rassurer.

— Tu faisais une tête bizarre.

Elle ne lâche pas le morceau.

— C'est juste que je redoute chaque fois d'apprendre les derniers rebondissements entre ma mère et mon père.

— Je ne la connais pas, je sais, mais ta mère a l'air déterminée à le quitter. Ton accident a remis ses choix de vie en question. Aujourd'hui, elle n'est plus prête à te perdre. Elle te choisit, toi.

Je l'attire contre moi pour la serrer dans mes bras. Tess pense que ses mots me réconfortent, mais c'est l'inverse. Parce qu'ils résonnent en moi à travers notre relation. Je ne suis pas prêt à la perdre, *elle*. Si je dois choisir entre me réveiller seul et rester ici auprès d'elle, mon choix, aussi fou soit-il, est fait.

Mais ai-je voix au chapitre dans cette décision ? Comment puis-je ralentir mon rétablissement ? Car si j'ai vu juste, c'est ça. Mon état s'améliore et je suis sur le point de revenir parmi les vivants. Je m'y refuse, si le prix est de laisser Tess derrière moi. Elle et moi, c'est dans le même monde ou rien.

Chapitre 32

Tess

Après avoir rassuré Gabriel au sujet de sa mère, nous nous quittons pour aller chacun dans la chambre où nos corps se reposent. Dans la mienne, je découvre mon père, seul. La vue d'une barbe plutôt fournie m'étonne. Il lui est déjà arrivé de ne pas se raser durant les vacances, mais je trouve qu'elle a poussé plutôt vite, cette fois-ci.

Il pianote sur sa tablette en me surveillant en même temps. Curieuse, je me poste derrière lui pour voir ce qui accapare son attention. Il répond à des mails professionnels. Sa boîte de réception a un paquet de messages non lus. Il croule sous le travail et malgré ça, il est présent chaque jour depuis mon accident. Je sais que ça paraît normal, que c'est mon père, mais le fait est que maintenant, je sais que certains parents ne sont pas aussi aimants que les miens. L'amour parental n'est pas garanti, comme je le pensais auparavant. À cet instant, je voudrais pouvoir enrouler mes bras autour de son cou et lui dire combien je l'aime, à quel point je suis désolée d'avoir été une mauvaise fille, ces derniers temps, et lui promettre de me rattraper, si j'ai l'opportunité de me réveiller.

— Tu sais, on a laissé tes cadeaux emballés, dit-il tout à coup en attrapant ma main inerte sur la couverture.

Mes cadeaux ? De quoi parle-t-il ? Peut-être que certains de mes amis étudiants m'en ont fait ? Ça serait adorable et gentil de leur part.

— Mais on n'a pas eu le cœur d'installer un sapin et de le décorer, continue-t-il, sans se douter un instant à quel point ses propos me laissent perplexe.

Décorer un sapin ? Nous sommes à peine fin octobre. Pourquoi évoque-t-il Noël ? Un mauvais pressentiment surgit dans mon esprit. Je recule de quelques pas et observe à nouveau ses traits. Puis mes yeux se portent sur mon visage. Mes hématomes ne sont plus qu'un lointain souvenir. Mon œil a dégonflé. Maintenant que je me regarde, je note aussi que je ne porte plus ce vernis rose Barbie, mais des

paillettes.

Est-il possible que le temps ne s'écoule pas au même rythme dans notre entre-deux que dans la vie réelle ? Pile au moment où je pense à vérifier la date du jour sur l'ordinateur de mon père, ce dernier le referme. *Fait chier !*

— Je dois malheureusement y aller, mais maman devrait venir en fin d'après-midi. On t'aime, ajoute-t-il, des trémolos dans la voix.

Encore sous le choc de ce que je crois deviner, je le contemple s'en aller, le cœur lourd. Après quelques instants d'hébétude, je me ressaisis. Il faut que je parle de mes soupçons à Gabriel. J'appréhende de savoir depuis combien de temps nous sommes réellement dans le coma.

— Gabriel ! crié-je depuis le couloir, sachant qu'il sera le seul à pouvoir m'entendre.

— Oui ? me répond-il avant même de me rejoindre.

— Il se passe quelque chose de bizarre.

— Oh ! putain, s'exclame-t-il en se passant les deux mains dans les cheveux. Merci, merci, merci ! Tu le sens toi aussi, alors ? Si tu savais comme j'ai eu peur d'être le seul à avoir cette sensation de chaleur. Et depuis que la lumière est apparue, c'est pire.

— Quoi ? lâché-je, les yeux écarquillés, en titubant en arrière sous le poids de ses révélations.

Gabriel s'aperçoit de sa bourde une seconde trop tard. Il attrape ma main pour m'éviter de m'effondrer.

— Qu'est-ce qu'il se passe de bizarre ? me demande-t-il comme s'il ne venait pas de m'apprendre qu'il voyait des choses que je ne perçois pas.

— Tu... tu vois de la lumière et tu ressens de la chaleur ?

— Non, rugit-il en retrouvant ce regard sombre que je lui connais.

— Tu viens de le dire, murmuré-je, à la fois dépitée et soulagée pour lui.

— Ça n'a pas d'importance.

— Tu ne peux pas dire ça.

— Je vais le dire et le répéter, s'il le faut. Il n'y a que ce qu'on vit tous les deux, ensemble, qui compte à mes yeux.

Sa détermination est presque palpable. Il va être difficile de lui faire entendre raison. Quand bien même je suis terrifiée à l'idée de rester seule *ici* .

— Je ne te laisserai pas te sacrifier pour moi, soufflé-je en posant mon front contre son torse.

Gabriel passe ses bras dans mon dos et dépose un baiser dans mes cheveux.

— Il n'est pas question de ça, Tess, soupire-t-il, la voix préoccupée. Je veux attendre que cette chaleur et cette lumière viennent à toi

aussi, avant de les laisser m'emporter.

Je m'extirpe de ses bras pour le foudroyer du regard.

— Et si jamais ça disparaissait pour toi ? Si jamais rien ne vient à moi ? Tu ne peux pas spéculer ainsi sur ta vie !

— En plus, rien ne garantit que les percevoir soit positif. Cette lumière, si ça se trouve, c'est l'autoroute en direction du paradis.

— Les médecins disent que tous les feux sont au vert pour toi. Il n'y a pas de raison pour que ce soit un mauvais présage.

— On n'en sait rien, réplique-t-il, je ne prendrai pas le risque.

— Mais tu en prends un en choisissant d'ignorer ces signes, insisté-je pour lui faire entendre raison.

— Je ne peux pas y retourner sans toi, gronde-t-il, hors de lui. Tu me vois me réveiller en te sachant là, toute seule ? Ne plus pouvoir te voir, te parler, ni te toucher ?

— Il n'y a rien que tu puisses faire pour m'aider, Gabriel, dis-je tristement, car c'est l'effroyable vérité. Aussi fort que tu le souhaites, tu n'es pas en mesure de m'apporter cette chaleur que tu ressens, ni cette lumière que tu vois. Chacun doit obéir au rythme que la vie lui dicte.

— Non, proteste-t-il une nouvelle fois. Je ne peux peut-être pas influencer sur ton destin, mais je peux contrôler le mien.

Sur ces mots, il tourne les talons et se précipite dans sa chambre. Ça ne présage rien de bon. Je me hâte derrière lui et entre à mon tour dans la pièce. Sa mère n'est plus là et je comprends ce qu'il a derrière la tête quand je le vois rôder autour de son corps.

— Je ne te laisserai pas saboter ton rétablissement, l'informé-je, implacable.

— Je ne vais pas mettre ma vie en danger, m'assure-t-il comme si ce qu'il s'apprêtait à faire n'était pas grand-chose, juste ralentir le processus et m'empêcher de me réveiller trop vite.

— Tu t'es pris pour Dr House ? Ou bien tu ne m'as tout simplement pas encore parlé de tes années d'études en médecine ? Non, parce que sinon, je ne vois pas comment tu aurais la certitude de ne pas te condamner ou amenuiser tes chances de guérison.

Las et abattu, il se laisse tomber le long du mur. Il sait que j'ai raison. Je m'accroupis face à lui et aussitôt, ses mains capturent mon visage pour plaquer ses lèvres contre les miennes. Si hier, nos baisers avaient le goût de la découverte, ils ont maintenant celui du désespoir. Gabriel les fait s'éterniser. Égoïste, j'en profite plus qu'il ne le faudrait avant de me résoudre à y mettre fin. Il doit suivre la voie qui a été tracée pour lui.

— Va, lui dis-je sans avoir la force de rencontrer son regard, mon cœur se brisant dans cette bulle spatio-temporelle.

— Tu ne seras pas toute seule, Tess. Je saurai que tu es là, moi.

Promets-moi de te battre pour te réveiller à ton tour.

— C'est juste une question de temps. Je serai vite à tes côtés.

— Passe toutes tes nuits dans ma chambre, me fait-il promettre. Dors avec moi. Je saurai que tu es là, tout contre moi.

Une larme roule sur ma joue. Au fond de moi, je meurs d'envie de le supplier de ne pas m'abandonner, de lui révéler à quel point j'ai la trouille de me retrouver sans lui, sans personne à qui parler, qu'une angoisse atroce ne fait qu'enfler en moi à mesure que je m'imagine piégée dans ce sommeil sans fin, mais à la place, je m'entends lui répondre, en ravalant un sanglot :

— Je ne te quitterai pas. Je serai à tes côtés à chaque étape qui t'attend à ton réveil, jusqu'à ce que je te rejoigne pour de vrai. Maintenant, réveille-toi.

Gabriel m'embrasse avec tout le désespoir qui l'anime. Je peux ressentir sa lutte intérieure à travers ses baisers navrés. Petit à petit, notre étreinte s'allège. Comme si un à un, ses doigts quittaient mon visage, que son torse s'éloignait de mon corps, que ses lèvres s'arrachaient aux miennes. J'ouvre les yeux et j'ai à peine le temps d'entendre le son de sa voix résonner en prononçant mon prénom qu'il a disparu.

Chapitre 33

Gabriel

3 janvier 2024

Perdu dans une sorte de coton blanc, je peine à ouvrir les paupières. Je cligne des yeux à plusieurs reprises. La clarté du jour qui perce à travers la fenêtre m'éblouit. Ma bouche est pâteuse, c'est désagréable. Une immense fatigue m'accable et je sens que je replonge. Où ? Je ne sais pas. Faites que cette foutue lumière mène bien à la vie et non pas au jugement dernier.

J'ignore combien de temps après je me sens à nouveau assez fort pour essayer une nouvelle fois. Pour ne pas me faire surprendre par la lumière, j'essaie de bouger mes doigts en gardant les yeux fermés. Mon cerveau se concentre sur ma main gauche. J'y sens une légère caresse. Ma mère, sûrement. Je rassemble le peu d'énergie que je possède pour lever mon index. Immédiatement, j'entends un bruit, comme un froissement de tissu. Elle a dû se redresser précipitamment. Comme elle ne dit rien, je répète mon geste pour qu'elle ne pense pas l'avoir imaginé.

— Gabriel ? l'entends-je s'exclamer, la voix au bord du désespoir.

Bien que je veuille faire plus, je me sens à nouveau happé par la fatigue.

Le bruit régulier d'une machine me tape sur le système. Ce son strident me nargue, me rappelant que je n'arrive pas à rejoindre complètement le monde réel. Je viens et je repars aussi vite. Combien d'épisodes de réveil ai-je vécus ? Je me souviens d'être parvenu à garder les yeux ouverts quelques secondes ou minutes à plusieurs reprises. Le sourire de ma mère et les larmes d'Anthony m'ont poussé à persévérer dans ma lutte contre cet état de conscience minimale, comme l'a nommé le médecin qui s'occupe de moi. Je l'ai vaguement entendu rassurer mes proches à ce sujet. Il est tout à fait normal que je ne me réveille pas d'un coup. Cela se déroule en plusieurs étapes, toutes un peu plus longues à chaque fois. Et je parviendrai à mieux

bouger et communiquer à chacune d'elles.

5 janvier 2024

J'ai passé de nombreuses heures dans cette chambre, mais je ne l'avais jamais vue sous cet angle. Le plafond d'un blanc immaculé me paraît bien trop proche. Je parviens à incliner mon visage de côté pour vérifier si un de mes proches est là. Ma mère est assise dans le siège pour les visiteurs. Même endormie, ses traits sont soucieux. Je ne veux surtout pas me rendormir avant d'avoir pu échanger un mot avec elle. Ça fait trop longtemps que nous ne nous sommes plus parlé. Au prix d'un effort surhumain, je parviens à marmonner :

— 'man.

Par miracle, malgré ma voix faiblarde, elle m'entend. Elle saute pratiquement du fauteuil pour tenir ma main au creux de la sienne, les joues baignées de larmes.

— Mon fils. Tu vas bien, ne t'inquiète pas. Tu te rappelles quelque chose ?

J'opine en clignant des paupières, sentant déjà l'abattement gagner du terrain.

— Je vais appeler le médecin, d'accord.

7 janvier 2024

Cette fois-ci, à mon réveil, je me sens un peu plus vif que les fois précédentes. Attention, je ne vais pas me lever, ni même entamer un long discours, mais mon esprit n'est pas aussi perdu dans les limbes qu'habituellement.

— Yo, mais c'est qu'il nous fait à nouveau la grâce de ses beaux yeux, entends-je avant de voir Anthony apparaître dans mon champ de vision. Faut que tu décides hein, dodo ou réveil, parce que ça commence à faire flipper, tes apparitions.

Un sourire naît au coin de mes lèvres tandis que je clos mes paupières, ayant du mal à supporter la luminosité de la pièce.

— Le voilà qui remet ça, soupire-t-il.

Mes doigts saisissent les siens pour lui signifier que je suis toujours là. Je tiens bien à rester aujourd'hui, car une question brûle mes lèvres. Mes pensées, aussi floues soient-elles, n'ont cessé de se tourner vers elle.

— Tess.

J'ai prononcé son prénom telle une prière.

Mon meilleur ami vacille un peu et grimace. Il évite mon regard, hésitant sur ce qu'il peut me dire ou non.

— Elle va bien, finit-il par m'indiquer.

Un coup dans la poitrine me fait tressaillir. Se peut-il que depuis que je me débats dans les limbes, elle soit revenue à elle, elle aussi ?

— ... voir.

Dans ma tête, je disais que je voulais la voir, mais seul le dernier mot semble être sorti à voix haute.

— Mec, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu n'es pas en mesure de bouger pour l'instant.

Je grogne sans que ce soit compréhensible. Mon corps se décide enfin à répondre à mes ordres. Je me mets à agiter les bras, comme si j'étais capable de m'appuyer dessus pour me redresser.

— Ouuh là, tout doux, me calme Anthony en posant ses mains sur mes avant-bras. Écoute, elle est encore dans le coma, mais les médecins gèrent la situation, OK ? Ses parents et Louise se relaient à son chevet. D'ici à ce que tu arrives à sortir de ce lit, elle sera réveillée et c'est sûrement elle qui viendra te rendre visite en premier.

Cette fois-ci, c'est un coup de couteau qui transperce mon cœur. Non, elle n'est pas revenue à elle. Je l'ai abandonnée là-bas. Je l'ai laissée seule. L'appel de cette chaleur et de cette lumière apaisante a été plus fort que ma détermination. Je me hais de ne pas avoir été assez fort. Il n'y a rien que je puisse faire ici pour l'aider. Comment ai-je pu renoncer à elle ?

— Tess, soufflé-je, accablé, avant de me laisser encore emporter par le sommeil.

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, la nuit est tombée. Je suis soulagé de découvrir que je suis seul dans la chambre. Je n'ai envie de parler ni à ma mère, ni à Anthony. Il n'y a qu'à Tess que je souhaite m'adresser. Je me rappelle chaque instant passé auprès d'elle. Et en particulier la promesse que je lui ai soutirée. Je sais qu'elle tiendra sa parole.

— Tess, murmuré-je d'une toute petite voix, ne voulant attirer l'attention de personne, si jamais une infirmière passait dans le couloir.

J'attends un signe, bien que je sois le mieux placé pour savoir qu'il n'y a rien qu'elle puisse faire pour me prouver sa présence.

— Je sais que tu es là, dis-je pour qu'elle ne se sente pas impuissante. Je suis désolé... Tellement désolé, putain !

Chapitre 34

Tess

Sa tristesse finit de me briser le cœur. Voilà des heures que je le vois lutter pour revenir à lui. Chaque fois qu'il a replongé dans le sommeil, j'ai espéré et redouté de le revoir. Mais depuis qu'il a disparu en m'embrassant pour la dernière fois, je suis définitivement toute seule. C'est absurde, maintenant qu'il n'est plus là, je me sens exposée. Comme si la faucheuse pouvait débarquer d'un coup pour m'emporter dans son sillage. Je n'envisage même plus de quitter l'hôpital de peur qu'il m'arrive quelque chose au-dehors. Je sais que mes angoisses sont infondées et que le personnel médical ne pourra rien pour moi si je me sens partir vers la mort, mais ça me rassure. Dans le pire des cas, je serai au moins auprès de mes proches et de Gabriel.

Je n'ai rien pu faire pour l'aider à surmonter ses difficultés pour rester éveillé. Heureusement, le discours du médecin m'a rassurée. Tout était normal, selon lui. Il n'y a que dans les films que l'on se réveille d'un coup et que le patient se remet à parler. À chaque phase de lucidité, il est parvenu à rester plus longtemps conscient et à mieux s'exprimer. Sa mère est bouleversée depuis ses premiers signes de rétablissement. Elle s'est empressée de prévenir mes parents, y voyant une bonne nouvelle à venir pour moi. Croisons les doigts pour qu'elle ait raison.

— Garde tes forces pour parler à ta mère, le réprimandé-je bien qu'il ne puisse pas m'entendre. Surtout si c'est pour dire des bêtises.

Assise au bord de son lit, mon regard se perd sur son visage affligé. Il est au plus mal. Tant physiquement que moralement. En même temps, j'ai appris en écoutant l'équipe médicale débriefer son cas, ce matin, à la suite de ses premiers signes de reprise de conscience, que nous étions dans le coma depuis plus de deux mois. Mes soupçons à propos du temps qui s'écoule de façon différente entre eux et nous étaient donc justes. Les fêtes de fin d'année sont déjà passées, alors que j'ai l'impression que seulement quelques jours nous séparent de

l'accident. Je ne vois qu'une seule explication : lorsque nous avons dormi *ici* , ce n'était pas uniquement quelques heures comme nous le faisons dans la vie réelle. Nous avons dû dormir plusieurs jours, sans le remarquer, parce que nos sensations ne sont pas les mêmes. J'imagine le désarroi de mes parents à passer Noël et le nouvel an sans moi à leurs côtés. Pire, sans signe d'amélioration depuis si longtemps. Louise continue à me rendre visite, elle aussi, malgré les mois qui passent. On peut dire qu'elle s'est bien rattrapée de sa fête foireuse.

— Tu dois te battre, Tess, m'ordonne-t-il en éprouvant encore quelques problèmes d'élocution.

— Je ne sais pas comment je dois agir pour faire apparaître la chaleur et la lumière dont tu as parlé, répliqué-je, fataliste, en voulant prendre sa main dans la mienne, mais sans y parvenir.

— Je ne veux pas être ici sans toi. Ça n'a pas de sens.

Ses paroles allument une alarme dans ma tête.

— Gabriel ! crié-je comme si ça allait changer quelque chose. Je te jure que tu n'as pas intérêt à te mettre en danger pour me rejoindre.

Son regard se pose partout autour de lui. Il évalue chaque appareil, chaque fil auquel il est relié. On dirait un démineur cherchant à désamorcer une bombe, sauf que, lui, veut au contraire tout faire sauter.

— Je te l'interdis, tu m'entends, hurlé-je maintenant, en le frappant de mes poings.

Évidemment, mes mains passent au travers de son corps et il ne ressent rien du tout. L'affolement me saisit et je me sens impuissante alors que je suis là, si proche. Je dois l'empêcher d'agir. Et vite ! Tout à coup, une infirmière sort du bureau et se met à courir dans le couloir. Elle interpelle une de ses collègues sans s'arrêter.

— 304, tachycardie !

Ma chambre. Je suis tellement paniquée à l'idée qu'il se fasse du mal que mon corps en ressent les effets. *Ne fais rien, je t'en supplie.*

Gabriel n'a rien loupé de leur échange. Il ferme les yeux en soufflant mon prénom. Quelques instants plus tard, les deux infirmières ressortent et rassurent leurs collègues en leur disant que la situation est revenue à la normale.

— J'ai compris, balbutie Gabriel. Message reçu. J'arrête mes conneries.

Je lui souris, soulagée qu'il ait interprété ça comme un signe de ma part. Même si je ne sais pas trop comment tout cela s'est produit. L'essentiel est qu'il se soit enfin résigné.

— Viens près de moi, souffle-t-il. Je veux dormir en sachant que tu es mêlée à mon corps.

Nous n'avons jamais particulièrement apprécié nous fondre dans le corps des personnes que nous croisions, mais là, il s'agit de lui. C'est

différent. J'obtempère donc avec un certain plaisir. Sur le flanc droit, je m'allonge au plus près de lui et pose une main sur son torse. Mes membres traversent son enveloppe charnelle tandis qu'il se hasarde à poser sa paume à côté de lui sur le matelas pour me toucher.

— Tu me manques déjà, alors que j'arrive à peine à garder les yeux ouverts cinq minutes. Comment ce sera lorsque je resterai éveillé toute la journée ? Je ne vais pas le supporter, Tess.

— Un grand garçon comme toi, ténébreux et indépendant ?

Évidemment, ma vanne tombe à l'eau. Ses paupières se ferment. Il s'est fatigué à trop me parler, mais il lutte pour ne pas se rendormir.

— J'ignore si tu le sais, mais l'accident remonte à plusieurs mois et pas à quelques jours comme on le pensait, m'explique-t-il en gardant les yeux clos. Ne flippe pas tout de suite, s'il te plaît.

Malgré son état et la situation, il parvient à m'arracher un rire.

— Je trouve que c'est plutôt une bonne nouvelle. Ça veut dire que tu peux peut-être essayer à nouveau de réintégrer ton corps. Rien ne t'oblige à attendre de voir les mêmes signes que moi. Même si tu as encore quelques séquelles, tu vas beaucoup mieux que le lendemain de l'accident. Je pense qu'il y a des chances que tu puisses supporter la douleur maintenant.

J'avoue que son idée n'est pas mauvaise. Je ne suis pas dans le coma depuis quelques jours, mais depuis plus de deux mois en réalité. Mes longues phases de sommeil *ici* m'ont forcément apporté le repos nécessaire. Au moment de l'accident, j'étais déjà inconsciente quand les secours sont arrivés sur place, alors que Gabriel a été placé dans un coma artificiel. Notre retour à la vie diffère peut-être à cause de cette raison.

Je m'y suis mise toute seule, à moi d'en revenir par mes propres moyens.

Chapitre 35

Gabriel

16 janvier 2024

— Je suis assez confiant sur le fait que vous pourrez récupérer toute la mobilité de votre jambe grâce à la rééducation.

Le médecin me parle depuis plus d'une demi-heure, mais je ne l'écoute que d'une oreille. Ma mère et Anthony le savent. Même le doc en a conscience. Ce dernier finit par partir et j'en suis soulagé. Je me contrefous de mon état de santé. Le seul qui m'intéresse, c'est celui de Tess.

Voilà quinze putains de jours que je suis réveillé. Deux semaines que je ne suis plus auprès d'elle. Et ce qui me rend encore plus fou, c'est que je n'ai aucune idée du temps qui est passé pour elle, *là-bas*. Chaque soir, je lui répète de réintégrer son corps, sans avoir la certitude qu'elle soit bien là. Je parle dans le vide. Je pose la main sur mon oreiller, tout près de moi, en espérant l'avoir posée sur elle. Tout le monde pense que je déprime à cause de ma jambe et du fait que je ne peux pas, ou peu, bouger, sans se douter que ce n'est pas ça. Tout ira mieux quand elle se réveillera. Le reste n'est que futilité à côté. Je peux m'accommoder de vivre en boitant, mais il n'est pas concevable de ne pas l'avoir dans ma vie. Avant Tess, j'évitais de me lier avec qui que soit. J'étais encore trop sur la défensive à la suite de la cassure avec mes parents. Avec sa gentillesse et sa bienveillance, Tess a consolidé au fur et mesure cette partie de mon cœur qui avait été fragilisée. À chaque moment passé avec elle, je suis tombé petit à petit sous son charme et maintenant que je suis réveillé, je prends conscience qu'en réalité, je suis amoureux d'elle.

— Je dois partir, déclare ma mère, un peu mal à l'aise. Je reviens demain en début d'après-midi, d'accord ?

Je hoche la tête tandis qu'elle m'embrasse sur la joue en me murmurant un « je t'aime ».

La pauvre. Je lui en fais baver. Elle ne sait pas comment me

prendre, ni comment me parler depuis que je suis revenu à moi. Six ans d'absence ont entaché notre relation. Elle marche sur des œufs à chaque conversation. Durant mon coma, j'avais hâte de pouvoir à nouveau lui parler, mais entre être impuissant entre la vie et la mort et réellement allongé dans ce lit d'hôpital avec toutes les complications et douleurs que ça implique, il y a une différence. D'autant plus que j'ai abandonné Tess. Je suis d'une humeur à couper au couteau. La seule chose qui m'apaise, c'est de savoir ma mère déterminée dans sa demande de divorce. Elle m'a avoué à demi-mot que, comme je m'en doutais, mon père lui mène la vie dure, mais que je ne dois pas m'inquiéter pour ça, qu'elle sait se défendre et qu'elle l'a menacé de révéler des informations qu'il ne souhaite pas voir étalées dans la presse s'il n'acceptait pas de signer et de lui ficher la paix. J'ai été putain de fier d'elle.

— Tu ne veux pas desserrer la mâchoire deux minutes ? m'attaque mon meilleur ami en soufflant. Sérieux, on va commencer à regretter ton état de sommeil, à ce rythme-là.

Cette blague m'aurait fait rire avant. Seulement, tant que Tess n'est pas là, mes lèvres sont figées et dans l'impossibilité de s'étirer. Mon cœur ne peut plus ressentir de joie ou de bonheur si elle ne fait pas partie de ce monde.

— Tu ne peux pas comprendre, soupiré-je.

Comment le pourrait-il ? Je ne lui ai rien raconté à propos de ce que j'ai vécu dans le coma. J'ai peur qu'il me prenne pour un fou. Sérieux, moi-même, si les rôles étaient inversés, j'alerterais son médecin s'il me relatait les événements et j'exigerais qu'on le soumette à un scanner cérébral d'urgence.

— Explique-moi.

— C'est compliqué.

— Alors, dis-moi ce dont tu as besoin pour aller mieux moralement, me supplie-t-il presque. Peu importe ce que c'est, je ferai en sorte de te le donner. Tout pourvu que ta face de plombier d'ambiance disparaisse.

Qu'il est con ! Je secoue la tête en levant mon majeur, puis je me dis que je pourrais très bien le prendre au mot.

— Je veux aller voir Tess dans sa chambre.

— Eh ben, putain, tu lâches pas l'affaire, toi ! Le médecin t'a dit de rester allongé, la jambe en l'air.

— Trouve un fauteuil roulant dans lequel ma foutue jambe peut être tendue, insisté-je, parce que je sais qu'il est le seul qui puisse m'aider. Je n'y resterai pas trois plombes, mais j'ai besoin de la voir.

— Qu'est-ce que ça va changer ? Elle ne va pas ouvrir les yeux juste parce que tu es là.

— Qu'est-ce que tu en sais ? lui lancé-je, désespéré au point de

croire que j'ai peut-être ce pouvoir.

Après tout, je n'aurais jamais cru qu'on puisse évoluer dans une bulle temporelle pendant une phase comateuse. Mes convictions sur ce qui est possible ou impossible ont été remises en question dernièrement. *Et pas qu'un peu, bordel !*

— OK, accepte-t-il, sans répondre à ma provocation. Je vais aller charmer les infirmières pour te trouver un moyen de locomotion, mais tu me promets en retour d'être plus sympa.

— Je redeviendrai le Gabriel que tu connais, juré-je.

— J'ai dit plus sympa ! rouspète-t-il.

— Je ne vais pas gaspiller le peu de force que j'ai pour t'en mettre une, même si tu la mérites. File et reviens avec un fauteuil.

Anthony se marre en quittant la pièce et revient plus vite que je ne l'aurais cru, mais les mains vides. Il les lève face à lui dès qu'il croise mon regard sombre.

— Une infirmière arrive, me prévient-il, juste avant que cette dernière ne fasse son apparition.

— Alors, on a la bougeotte à ce que j'ai entendu ? plaisante-t-elle en positionnant le fauteuil juste à côté de mon lit.

— J'ai juste besoin de la voir, dis-je d'une voix implorante pour qu'elle ne change pas d'avis.

— Je veux que, dans une heure maximum, vous soyez de retour dans votre lit, c'est bien compris ?

— Promis.

Ils ne sont pas trop de deux pour m'aider à basculer ma carcasse du matelas au fauteuil spécialement conçu pour les patients ayant des fixateurs externes.

— Soyez prudents dans les couloirs, nous ordonne-t-elle avant de nous laisser.

— Elle est canon, tu ne trouves pas ? me lance mon meilleur ami.

— T'en es où avec la meilleure amie de Tess, toi ?

— Ça va, il n'y a pas de mal à se faire plaisir avec les yeux.

— Je devrais demander à Louise ce qu'elle en pense.

— Putain, t'es devenu relou à un point, c'est pas permis.

— La ferme et emmène-moi jusqu'à la chambre 304.

— Comment tu connais son numéro de chambre ?

Bonne question, petit malin !

— Je vous ai entendu le mentionner, éludé-je. Tu me pousses ou je me débrouille ?

— Le coma t'a rendu encore plus pénible qu'avant, ma parole.

Bien qu'il me taquine, il n'a pas tout à fait tort. La seule solution pour que je me détende est que Tess montre des signes d'amélioration. Je veux croire que ma venue dans sa chambre l'aidera à trouver le chemin jusqu'à nous.

Lorsqu'Anthony ouvre la porte, les parents de Tess sont tous les deux présents. Putain... Trop déterminé à l'idée de la voir, je n'avais pas envisagé cette possibilité. Ma mère m'a informé qu'ils étaient passés me voir quelques fois, mais que je dormais à ces moments-là. Je me sens comme un usurpateur face à eux. Je les connais un peu, en quelque sorte, mais ils l'ignorent.

— Bonjour, monsieur et madame Delfraissy, chantonne mon pote qui les a croisés, officiellement, lui, à bon nombre de reprises à l'hôpital, ces derniers mois, regardez qui je vous amène.

Sans me laisser le temps d'appréhender le moment à venir, il pousse mon fauteuil dans cette chambre dans laquelle je suis déjà venu. À la différence que Tess était à mes côtés.

— Nous sommes ravis de vous voir, me salue sa mère dans un sourire bienveillant.

— Et encore plus de constater que vous allez mieux, enchaîne son père en me tendant une main que je m'empresse de serrer.

— Je vous présente mes excuses pour l'accident, dis-je en ayant réfléchi à maintes reprises à ce que je pourrais bien leur dire lors de notre première rencontre. J'aurais dû vérifier la sangle du casque de Tess avant de mettre les gaz.

— Vous avez été victimes, notre fille et vous, d'un chauffard qui a grillé un feu rouge, rétorque-t-il, conciliant.

Je baisse la tête, culpabilisant tout de même toujours. Puis, je la redresse et pose mon regard sur les quatre coins de la pièce en me demandant où elle peut bien être. Parce que je suis certain qu'elle est là, avec nous, à cet instant. Anthony m'approche un peu plus près du lit et alors que j'attrape la main fragile de celle que j'ai abandonnée, je sens l'émotion me submerger. *Réveille-toi, je t'en supplie.* Je me mettrais même à genoux à l'instant, malgré ma fracture, si ça pouvait lui faire ouvrir les yeux.

— Vous vous connaissez depuis longtemps, avec Tess ? me demande sa mère.

Sa question est légitime. Elle n'a jamais entendu parler de moi auparavant. Elle apprend que sa fille est montée sur ma moto, que ça a eu des conséquences terribles, et me voilà à débarquer, le cœur serré, en la regardant étendue, inerte, sur ce fichu lit d'hôpital.

— Pour être tout à fait honnête, non. Nous nous sommes rencontrés le soir même de l'accident, mais on a... enfin, on s'est bien entendus quoi...

Je n'imaginais pas leur mentir. Tess doit bien se marrer en me voyant essayer de me dépêtrer de la situation.

— Louise nous a dit que c'est vous qui êtes intervenu pour mettre fin à cette soirée quand elle a commencé à dégénérer.

— Il ne s'est rien passé de grave, les rassuré-je. C'est juste que

certains invités prenaient un peu trop leurs aises, alors j'ai pensé bon de faire déguerpir tout le monde.

— Merci, me répond-elle, ce qui me fait me sentir mal à l'aise alors que je n'ai pas su prévenir le véritable drame de cette soirée. On va descendre à la cafétéria boire quelque chose. Vous nous accompagnez Anthony ?

La mère de Tess manigance pour me laisser un peu seul avec sa fille et personne n'est dupe. Je la remercie d'un regard avant qu'ils ne quittent tous la pièce. Aussitôt, à nouveau presque dans notre bulle, juste elle et moi, je porte ses doigts à mes lèvres et j'y dépose un baiser léger.

— On ne peut pas jouer à la belle au bois dormant, je suis désolé, raillé-je en parvenant à esquisser un demi-sourire. Je ne peux pas prendre appui sur ma jambe pour t'embrasser sur la bouche. Va falloir que tu te contentes d'un bisou sur la main, mais je te promets de vrais baisers si tu te réveilles.

Rien. Pas un bruit. Pas un frisson. Aucune réaction. Une furieuse envie de tout envoyer valser dans la pièce me surprend, pour compenser ma désillusion. Putain, je m'étais vraiment imaginé pouvoir la sortir de là juste par ma présence. *Imbécile !*

— Tess, prononcé-je dans une lamentation en gardant mes lèvres contre ses doigts, je ne peux pas faire ça tout seul. Il faut que tu reviennes. On sera là pour toi. Ton père, ta mère, Louise. Moi. Je veillerai personnellement à ta dose de morphine si besoin, mais ne reste pas *là-bas* toute seule. Oblige-toi à nous rejoindre. Force le passage.

Chapitre 36

Tess

17 janvier 2024

Une charge lourde semble opprimer mon corps. Elle m'empêche de bouger. Même mes paupières semblent peser une tonne. Mes doigts ne répondent pas. C'est simple, chaque mouvement que je tente d'effectuer me demande trop d'efforts. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je force ma concentration à son maximum. Pourquoi ne puis-je pas lever le bras ? Pourquoi ne parviens-je pas à ouvrir les yeux ? Je sens une peur panique s'éveiller en moi. *C'est quoi, ce bordel ?* Dans mon esprit, tout est confus, brumeux. J'abandonne la lutte, à bout de forces.

Trois heures plus tard

À demi consciente, je me sens rappelée à la réalité. Des voix autour de moi résonnent. Elles me rappellent la tonalité de celle de ma mère quand elle ne va pas bien. Je crois sentir qu'on touche mes bras et même mon visage. Au prix d'un gros effort, je viens à bout de la lourdeur qui pèse sur mes cils et entrouvre les paupières. C'est si rapide qu'à part être éblouie et apercevoir un voile blanc, je ne distingue rien de net. Sans pouvoir résister, mes membres s'engourdissent à nouveau et je replonge dans le sommeil.

Six heures plus tard

Cette fois-ci, lorsque je me sens revenir à moi, le poids qui

m'immobilisait me paraît plus léger. Il est encore présent, mais plus aussi oppressant. Après quelques tentatives infructueuses, mes paupières restent enfin ouvertes. Je mets quelques secondes à m'habituer à la lumière de la pièce dans laquelle je me trouve. Je note qu'il s'agit d'une chambre, au moment où le visage de ma mère apparaît face à moi. Les joues baignées de larmes, elle me parle en sanglotant.

— Oh ! mon Dieu ! Tess.

Mon père se positionne à ses côtés, lui aussi bouleversé au point de pleurer. *Mon père qui pleure, c'est une grande première !* Mes parents paraissent exténués, apeurés, mais aussi soulagés. Dans ma tête, mille questions m'assaillent et se disputent la priorité. *Où suis-je ? Que se passe-t-il ? Que m'arrive-t-il ?* C'est trop d'informations à la fois pour que je puisse gagner la partie contre la fatigue qui s'abat sur moi.

18 janvier 2024

— Et si elle ne se réveillait plus ? entends-je murmurer la voix fluette de ma mère, morte d'inquiétude.

— Tu as entendu le médecin, la tempère mon père. Il nous a expliqué que son réveil ne se ferait pas en une seule fois. Sois patiente, c'est en bonne voie.

Quelques reniflements plus tard, le silence reprend ses droits. Je choisis de prendre mon temps avant d'essayer de bouger ou d'ouvrir les yeux. Je crois que lorsque je veux trop en faire ou que je me laisse submerger par mes interrogations, je retombe trop vite dans la somnolence. Calmement, je cale ma respiration pour qu'elle soit régulière. Je commence par soulever mon auriculaire, puis un à un chacun de mes doigts. Je répète la même chose avec mon autre main, avant d'ouvrir les yeux. Avec lenteur, je tourne un peu mon visage en direction des voix que j'ai entendues. Mes parents remarquent tout de suite mon mouvement et se précipitent chacun d'un côté du lit. Mon regard passe de l'un à l'autre, les suppliant silencieusement de m'expliquer ce qu'il se passe.

— Tout va bien, ma chérie, lance ma mère comme si cela allait suffire à me rassurer.

— Tu as eu un accident de moto, précise tout de même mon père.

Tout à coup, ça me revient. Des images succinctes défilent dans ma mémoire. La soirée. Gabriel. Sa moto. Le vent dans mes cheveux. Mes bras enroulés autour de sa taille. Nos rires. Son regard. Son odeur. Une voiture rouge. Le bruit de l'impact. Les odeurs de brûlé. L'accident. *J'ai eu un accident !*

Des bips stridents se mettent à sonner près de mon oreille. J'entends la voix de mes parents m'appeler, puis je perçois que mon père part chercher un médecin tandis que ma mère tient fermement ma main dans la sienne.

— Ça va aller, ma puce, d'accord ?

Elle continue de me parler afin de me garder consciente.

— Le plus dur est derrière nous, maintenant.

Mon père revient dans la chambre, accompagné d'un homme d'une cinquantaine d'années environ, vêtu d'une blouse blanche.

— Tess ? Je suis le docteur Martin. Vous êtes à l'hôpital.

J'avais fini par percuter, merci. Je suis vivante. Je ne sais pas par quel miracle je m'en suis sortie, mais un sentiment de soulagement m'étreint et allège un peu mon angoisse. J'essaie de m'adresser à eux, mais ma bouche ne fait que s'ouvrir, sans sortir un son.

— Allez-y doucement, me conseille le médecin. Vos capacités motrices vont revenir petit à petit. Prenez votre temps. Est-ce que vous vous souvenez de ce qu'il s'est passé ?

Au prix d'un nouvel effort, j'arrive à hocher la tête. Je suis montée sur la moto de Gabriel et nous avons eu un accident. J'aimerais m'excuser auprès de mes parents, mais ça devra attendre que je devienne à nouveau maîtresse de mon corps. Je voudrais surtout être rassurée sur l'état de Gabriel. Je m'agite et serre fort la main de ma mère, qui est juste à mes côtés. D'un regard, j'essaie de lui transmettre ma question. Une peur viscérale qu'il n'ait pas survécu me tord les tripes. Il a accepté de m'emmener découvrir les sensations que procure la vitesse d'un deux-roues. Je suis responsable de ce qu'il nous est arrivé. Sans moi, rien ne se serait passé.

— Ton ami va bien, me rassure ma mère, qui sait toujours lire en moi, malgré mes cachotteries et mon éloignement.

Mon corps se détend un peu en intégrant cette information. J'ignore comment j'aurais géré le fait d'être responsable s'il n'avait pas survécu. Le docteur continue de me parler, mais trop prise dans mes émotions, je ne l'écoute pas. Il s'adresse maintenant à mes parents.

— Elle risque de s'endormir à nouveau. Ne vous inquiétez pas, c'est tout à fait normal. Elle va récupérer petit à petit et on pourra évaluer dans les jours à venir si elle souffre de séquelles ou non.

Je les entends le remercier avant qu'ils ne me couvent d'un regard larmoyant.

— Tu nous as fait une sacrée frayeur, me lance mon père en se penchant pour me déposer le plus doux des baisers sur le front.

J'aimerais tellement pouvoir leur dire que je vais bien, même si ce n'est pas tout à fait vrai. Je vois qu'ils ont besoin que je m'exprime. Qu'entendre ma voix leur permettrait de mieux respirer. Hélas, je ne m'en sens pas encore capable. Il va me falloir un peu plus de temps.

19 janvier 2024

Lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, j'éprouve moins de difficultés que les fois précédentes. Comme si j'avais mieux dormi. Mes parents sont toujours présents, ainsi que Louise. En galérant moins qu'à mon premier réveil, j'arrive à glisser ma main jusqu'au bras de mon père. Il se redresse aussitôt et murmure d'une voix chevrotante :

— Ma petite fille.

Je sens mes lèvres parvenir à esquisser un léger sourire. Des larmes lui échappent en retour. À sa réaction, je perçois l'ampleur du désarroi qu'ils ressentent ainsi que l'angoisse que je leur ai causée. Ma mère s'approche à son tour de mon lit, suivie de ma meilleure amie. Ils m'entourent et je me sens reconnaissante de les avoir auprès de moi. Voir Louise à mon chevet me fait chaud au cœur, parce que je me rappelle très bien les dernières paroles que nous avons échangées. Son maquillage ruiné par les larmes, elle renifle sans parvenir à dire quoi que ce soit.

— Vous avez des têtes de zombies, prononcé-je d'une voix d'outre-tombe, avec lenteur.

Un rire les saisit à l'unisson, avant que Louise me lance, toujours en pleurant :

— En comparaison de la tienne, ce n'est rien.

Je glousse un peu, avant de reprendre mon calme. Je ne me sens pas encore capable de plus et surtout, je ne veux pas me rendormir trop vite. Ils ont besoin que je reste encore présente, pour être complètement rassurés sur mon état.

Mes parents m'expliquent que j'étais déjà dans le coma lorsque les secours sont arrivés sur place, que j'ai été opérée en urgence, car ma rate ainsi que ma vésicule biliaire avaient explosé et que je souffrais d'un triple traumatisme crânien. En résumé, je n'ai pas fait les choses à moitié et j'ai de la chance, selon les médecins, d'être encore en vie. Durant ces quelques minutes de compte rendu, un frisson les parcourt parfois encore.

— On a cru te perdre, soupire mon père avant d'être à nouveau submergé par l'émotion, ne pouvant plus retenir de nouvelles larmes.

— Je vais bien, papa, marmonné-je, tandis que ma mère passe une main dans son dos pour le réconforter.

— Est-ce que tu as mal quelque part ? m'interroge ma mère. Ils t'administrent des antidouleurs, mais je préfère te poser la question.

Je pivote la tête lentement de gauche à droite. Ce simple mouvement me réclame une énergie incroyable. C'est presque un problème en soi de ne rien ressentir. J'en ai besoin pour avoir pleinement conscience que je suis bel et bien vivante. Pourtant,

quelque chose me dit que je ferais mieux de garder encore un peu ces médicaments, si je ne veux pas souffrir le martyr.

— Tu vas aller de mieux en mieux, maintenant, déclare mon père, comme pour se rassurer lui-même en partie. Tout va rentrer dans l'ordre.

Je leur souris, me sentant un peu fatiguée et trop faible pour lui répondre de vive voix.

Quelques heures plus tard

Je comprends que je me suis à nouveau endormie lorsque mes yeux s'ouvrent sur ma chambre dans la pénombre. Louise est toujours là et m'observe, un sourire aux lèvres quand elle s'aperçoit que je me réveille. Elle se lève du siège sur lequel elle attendait patiemment un nouveau signe de ma part, et vient s'asseoir près de moi.

— Bordel ! Tu m'as foutu la trouille de ma vie !

Elle pose sa main sur la mienne et je m'empresse de serrer ses doigts.

— Je suis désolée pour mon comportement lors de la soirée. J'ai dépassé les bornes et j'espère que tu accepteras de m'excuser.

— C'est déjà oublié, la rassuré-je dans un souffle.

Elle secoue la tête pour chasser les larmes qui lui viennent. Elle me regarde en esquissant un petit sourire de connivence.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu sois partie en virée moto avec Gabriel.

Je hausse les épaules, l'air de rien, comme si ce détail n'avait pas d'importance. Ce moment était si parfait. Moi contre lui, à toute vitesse. C'était grisant et excitant. Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

— Je te préviens que ton accident n'annule pas le fait que tu sois obligée de tout me raconter. Je veux connaître les moindres détails. Je sais qu'il est revenu chez toi parce qu'il cherchait Anthony, mais je veux savoir comment vous en êtes arrivés à partir ensemble sur sa bécane.

Je parviens à lui sourire, heureuse de cet instant un peu frivole, qui me fait oublier que je suis clouée sur un lit d'hôpital depuis je ne sais combien de temps, après avoir frôlé la mort. Je pose d'ailleurs la question à ma meilleure amie, notant que mes parents n'ont pas abordé ce point tout à l'heure. Son regard s'assombrit et j'y décèle quelques larmes qui menacent de ruiner son maquillage.

— Votre accident a eu lieu il y a trois mois, Tess.

Oh ! mon Dieu ! Je ne sais même pas quoi en penser. C'est si long.

J'ai été privée de trois mois de ma vie. Ce n'est pas si important comparé à mon espérance de vie moyenne, mais tout de même. Je comprends mieux mes difficultés à bouger et parler. Pas étonnant, si je suis restée si longtemps immobile.

— Gabriel est sorti du coma depuis treize jours seulement, m'apprend-elle.

Lui aussi a dû morfler pour y rester aussi longtemps. J'espère qu'il n'a rien de grave. Je n'ai pas le temps de poser la question à ma meilleure amie qu'elle enchaîne :

— D'ailleurs, à ce propos, il ne tient plus en place depuis qu'il sait que tu es réveillée. Et comme il souffre d'une fracture à la jambe, ça pose problème, plaisante-t-elle pour masquer ses émotions. Il aimerait te voir.

Chapitre 37

Gabriel

20 janvier 2024

Assis dans mon lit, mes doigts frappent en rythme sur le matelas, dans une vaine tentative de me maîtriser. Aujourd'hui, cela fera trois jours que Tess est réveillée et personne ne m'a encore laissé la voir. Je suis comme un lion en cage. *Je ne peux même pas me déplacer seul, putain !* Sa mère a eu la gentillesse de me prévenir, en passant en coup de vent. Puis, Louise est également venue me rassurer sur son état. Elle n'éprouve aucune difficulté à parler, mais elle est très fatiguée. J'avais envie de hurler que je suis mieux placé qu'elle pour savoir comment sa meilleure amie se sent, mais je me suis abstenu. À la place, je lui ai demandé de m'emmener auprès d'elle. Cette garce a refusé ! Je n'en croyais pas mes oreilles, et encore moins mes yeux, quand elle s'est barrée sans tenir compte de mes suppliques. *Oui, moi, Gabriel Delaunay, j'ai supplié !*

Ce matin, j'ai fomenté un autre plan. J'ai bien compris que tout le monde allait me conseiller d'attendre avant d'aller déranger Tess dans sa chambre, sous prétexte qu'elle a besoin de repos. Seulement, nous nous sommes promis de parvenir à nous joindre ou à nous parler une fois que nous serions de retour.

Lorsque l'infirmière qui s'occupe de mes soins entre dans la chambre, je me montre particulièrement courtois et souriant pour mieux l'amadouer. La pauvre, il faut dire qu'elle est plutôt habituée à mon humeur de chien.

— Vous êtes en forme ce matin, ça fait plaisir, se réjouit-elle en annotant mon dossier.

— J'ai bien dormi, me justifié-je avant de tenter ma chance. Est-ce que vous pourriez m'aider à m'asseoir dans le fauteuil roulant ? Je voudrais sortir un peu de ma chambre.

— Vous ne quittez pas le service, nous sommes d'accord ? s'assure-t-elle, afin que je ne me barre pas à la cafétéria de l'hôpital.

Si elle savait à quel point je m'en tape de m'acheter un truc à bouffer ou un magazine.

— Oui, je vais simplement longer les couloirs, histoire de changer un peu de paysage.

Alors qu'elle m'aide à passer du lit au fauteuil, en veillant à maintenir ma jambe en l'air, puis à la caler dans le repose-pieds, elle essaie de me tranquilliser :

— Je sais que c'est difficile pour vous de rester ici, mais vous ne devriez plus tarder à pouvoir sortir. Votre mère est en train de s'organiser pour installer un lit médicalisé chez vous et faire venir un kinésithérapeute.

Tiens, elle ne m'en a pas encore parlé. Il faudrait peut-être que j'arrête de me comporter comme un con avec elle. Elle traverse déjà une situation compliquée avec le divorce et voilà que j'en rajoute une couche en me montrant avare de mots quand elle est là. Je m'inquiétais juste pour Tess. Toutes mes pensées étaient tournées vers elle. Maintenant qu'elle est réveillée, quelque chose s'est débloqué dans ma poitrine. Je me sens un peu plus léger. Il va falloir que je me reprenne avec celle qui m'a donné la vie. Parce que, même si elle n'a pas su être là pour moi il y a six ans, ce qui prévaut, aujourd'hui, c'est qu'elle en a pris conscience et qu'elle ne compte visiblement plus commettre la même erreur.

— Merci, me contenté-je de lui répondre, une fois que je suis bien installé.

Je la laisse sortir en premier. Je culpabilise de lui mentir sur ma destination quand elle a la gentillesse de me tenir la porte. Je n'aurais jamais cru que c'était si difficile de manipuler les roues d'un fauteuil roulant. Je vais me forger des biceps de tueur si je reste longtemps immobilisé. Afin de ne pas me faire griller, parce que je sens que les infirmières m'ont à l'œil, je m'oriente d'abord à l'opposé de la chambre de Tess. Je ne vais pas me faire avoir. Si je rate cette occasion, plus personne ne m'aidera à poser mes fesses dans ce fauteuil. Je me poste face à une fenêtre du couloir donnant sur l'extérieur. Il n'y a pas de neige, mais un vent souffle fort si j'en crois les mouvements des arbres. Parfois, il m'arrive encore d'avoir du mal à croire que j'ai vécu un truc aussi bizarre. Ma vie a été mise sur pause pendant trois mois. Enfin, pas complètement, puisque j'ai vécu des moments particuliers avec Tess pendant ce temps. Bien entendu, je regrette que nous ayons eu un accident, que nos vies aient été mises en danger, mais je ne peux m'empêcher d'être heureux d'avoir éprouvé tout ce que ces moments m'ont permis de ressentir. Si j'avais le pouvoir de revenir en arrière, je ne voudrais pas effacer ces instants.

D'un coup de main, je propulse le fauteuil en direction de sa chambre. Il ne me reste plus qu'à croiser les doigts pour que personne

ne soit en train de lui rendre visite.

Une fois devant sa porte, je ressens tout de même une pointe de trac. Ou est-ce de l'excitation ? Je ne saurais définir de façon claire ce qui fait dérailler mon cœur. Poli, je toque deux coups avant de galérer pour me pencher en avant afin d'atteindre la poignée de la porte. *Putain, vivement que je puisse à nouveau me tenir debout, même avec des béquilles !* Avec difficulté, je parviens à appuyer sur la poignée et à ouvrir cette fichue porte. Mes doigts poussent sur les roues du fauteuil afin de pénétrer dans la chambre de Tess.

Je suis d'abord déçu de la voir endormie avant de me rappeler que je n'ai fait que ça au départ. Me réveiller et me rendormir aussitôt. Pourtant, au fond de moi, cette crainte qu'ils se soient peut-être trompés et qu'elle ne soit pas sortie du coma me tord les tripes. Tant bien que mal, je pivote avec mon engin pour refermer derrière moi, avant de m'approcher au plus près d'elle. J'étudie les traits de son visage comme si je pouvais y déceler une preuve de son réveil. Dans un coin de ma tête, je sais que je ne devrais pas la déranger, mais j'ai conscience aussi que, dès que le personnel médical me trouvera ici, ils me délogeront pour la laisser se reposer. Je m'autorise donc à attraper sa main qui repose devant moi et à la serrer entre les miennes. Mes lèvres déposent un baiser sur ses doigts, puis encore un autre dans l'espoir d'attirer son attention. Pas une seule réaction. *La belle est bien endormie.* Mon impatience de la retrouver ne fait que s'accroître. Mon cœur tambourine fort dans ma poitrine à l'idée d'entendre à nouveau son rire, de sentir son corps contre le mien. J'ai envie de pouvoir réaliser avec elle ce que nous avons traversé, et que nous nous réjouissions d'être vivants. Je veux l'inviter à sortir. Enfin, dès que je serai capable de mettre un pied devant l'autre.

— Tess, l'appelé-je d'une voix douce. Tess.

Ses paupières papillonnent avant qu'elle parvienne à les garder ouvertes. J'embrasse à nouveau sa main, alors que sa tête s'incline de mon côté. Son front se plisse lorsqu'elle me regarde. Les sourcils légèrement froncés, elle retire sa main de la mienne, visiblement mal à l'aise face à mon geste.

— Je suis heureux de te revoir, lui dis-je, un peu décontenancé tout de même par son mouvement de recul.

— Moi aussi, me répond-elle avant d'aviser mon fauteuil roulant et ma jambe calée dans le repose-pieds. Louise m'a dit que tu avais eu la jambe fracturée.

Déstabilisé, je ne sais pas comment réagir. *Elle le savait déjà...*

— Je suis désolée pour l'accident, s'excuse-t-elle sans remarquer mon trouble. Je n'aurais jamais dû te faire rouler la nuit, comme ça.

— Hey, soufflé-je en reprenant sa main dans la mienne, parce que c'est plus fort que moi. Tu n'as rien à te reprocher, d'accord ?

Quelqu'un a grillé un feu rouge et nous a foncé dessus. Hélas, ce sont des choses qui arrivent. On ne peut rien y faire. Ni toi ni moi ne sommes responsables.

— Et ta moto ? Tu sais dans quel état elle est ?

Oui, et toi aussi, ai-je envie de hurler ! Je parviens à garder mon sang-froid uniquement parce que, cette fois-ci, elle ne retire pas sa main.

— Tess, soupiré-je d'une voix presque suppliante.

— Oui ?

Mon regard prend le sien en otage. Je plonge dans ses prunelles et les sonde pour y déceler ne serait-ce qu'une bribe de ce que nous avons vécu. Elle me fixe avec des yeux ronds, un peu mal à l'aise face à mon observation insistante.

— De quoi te souviens-tu ? finis-je par lui demander.

Peut-être que si je fais appel à sa mémoire, ça lui reviendra ?

— De tout, me répond-elle. Mes traumatismes crâniens ne m'ont pas fait perdre la mémoire.

— Ni ta répartie, m'amused-je à la taquiner, soulagé de pouvoir à nouveau me le permettre, bien que le cœur n'y soit pas.

Elle sourit et reprend :

— Tu sais si tu vas rester immobilisé encore longtemps ?

— Le médecin qui s'occupe de mon cas a dû le mentionner, mais je ne l'écoute pas vraiment quand il vient me rendre visite.

Elle arque un sourcil mi-étonné, mi-moqueur.

— Et qu'est-ce qui peut bien t'occuper plus l'esprit que ta guérison ?

— Toi, lâché-je de but en blanc.

— Moi ? s'exclame-t-elle, surprise par ma réponse.

— J'étais mort d'inquiétude, Tess, putain ! m'écrié-je, ne pouvant plus me maîtriser. Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé de ton côté, mais ici ça fait plus de deux semaines que j'attends ton réveil. J'étais en train de devenir fou.

Le regard empli d'incompréhension, elle me scrute en tentant de donner du sens à mes paroles.

— Je... je suis réveillée depuis quelques jours seulement, bredouille-t-elle comme si elle s'excusait. Enfin, il s'agit du quatrième si on compte aujourd'hui. Je suis désolée de t'avoir causé du souci depuis ton réveil.

Mon cœur dégringole dans ma poitrine. Le fait qu'elle ne comprenne pas exactement ce que j'insinue m'effraie terriblement. Jamais, nous n'avons évoqué la possibilité que l'un de nous ne se rappelle pas ce que nous avons vécu. Ça me tord l'estomac et me file la nausée. Et je n'évoque même pas mon cœur.

— Est-ce que tu gardes un souvenir de ton coma ?

Je tente d'amener le sujet en espérant qu'elle parvienne à se rappeler de nous.

— Comment ça ?

Je réfléchis à la meilleure façon d'aborder la situation paranormale que nous avons vécue et dont elle ne semble plus se rappeler. Je ne veux surtout pas l'effrayer en lui révélant trop de ces instants qui sont, pour moi, ancrés au plus profond de mon âme.

— Parfois, il m'arrive d'avoir des flashes, expliqué-je sans trop m'avancer.

— Qu'est-ce que tu veux dire exactement par là ? me demande-t-elle en fronçant les sourcils.

— Que, pendant mon coma, j'ai vécu certaines choses.

Je tente le tout pour le tout. Ça passe ou ça casse, mais ce suspense va me faire péter un plomb. Je dois être fixé. Peut-être que c'est confus dans son esprit et qu'elle n'ose pas m'en parler. Je dois lui montrer qu'elle peut se confier à moi.

— Et de quoi il s'agissait ?

Foutu pour foutu, je me lance :

— De toi.

— Moi ?

— Tu n'as pas cette sensation, toi aussi ? Comme si tu avais été témoin de ce qui t'arrivait durant tout ce temps ? Que tu n'étais pas seule ? insisté-je, parce que je deviens fou en la sentant si perdue.

Elle prend le temps de réfléchir à mes questions. Ça me redonne de l'espoir. Accroché à ses lèvres, j'attends que tout lui revienne.

— Dans un certain sens, ce que tu as ressenti est fondé. Nous étions bien là. À l'hôpital et entourés de nos proches. Je pense que c'est pour ça que tu as cette sensation d'avoir été présent et accompagné, me répond-elle sans savoir à quel point ses mots me font souffrir.

Je me les prends en pleine gueule et si je n'étais pas assis dans ce putain de fauteuil roulant, je m'écroulerais sûrement sur place. Pourquoi est-ce que je garde en mémoire chaque seconde du temps que nous avons passé ensemble *là-bas* , et elle, rien ? Elle n'a pas conscience d'enterrer notre relation avec son discours.

— Tu te sens bien ? s'inquiète-t-elle en me détaillant. Tu es un peu pâle.

— Ouais... Je ferais mieux de retourner dans ma chambre avant qu'une infirmière me surprenne ici.

— Merci d'être passé me voir, ça m'a fait plaisir.

Ça lui a fait plaisir ? Bordel ! À quoi bon vivre ce moment hors du commun si on nous en prive après coup ? Pire, pourquoi m'infliger son amnésie juste après que je suis tombé amoureux d'elle ? Je lui offre un sourire qui n'atteint pas mes yeux avant de pivoter pour quitter sa

chambre. Sur le pas de la porte, elle m'interpelle, accélérant la course de mon cœur. *Pitié !*

— Dès que je le pourrai, je viendrai te voir, moi aussi.

Le sourire timide qui accompagne sa déclaration me redonne un peu d'oxygène. Ce n'est pas ce que je voulais entendre, mais je m'en contente.

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous ? me gronde l'infirmière qui m'a aidé tout à l'heure. Vous deviez vous balader dans les couloirs.

— Il est juste passé me faire un coucou, me défend Tess.

— Vous devez vous reposer ! insiste la soignante. Le médecin a été très clair, pas trop de visite. Allez, oust !

Elle agrippe les poignées du fauteuil et me sort de la pièce, manu militari. À l'aide des freins, je bloque les roues avant de crier à Tess depuis le couloir :

— Écoute ton cœur et rappelle-toi, s'il te plaît.

Chapitre 38

Tess

21 janvier 2024

— Remerciez Sabrina de ma part, surtout, rappelé-je à mes parents alors qu'ils m'embrassent avant de partir.

Cette dernière a eu la gentillesse de préparer son fameux gâteau chocolat-poire que j'adore. J'en ai englouti une part dès que ma mère est entrée dans la chambre en début d'après-midi.

— Vous ne tardez pas trop, les filles, nous prie mon père. Tess, tu dois te reposer.

— Oui, papa, soufflé-je, le regard attendri face à sa prévenance. Je ne vais pas m'épuiser à discuter avec Louise en étant allongée dans ce lit.

— Promis, monsieur Delfraissy, dans une heure, grand maximum, je suis partie.

— Tout ce qu'on veut, c'est que tu puisses rentrer le plus vite possible à la maison. Et pour ça, le médecin a été très clair, insiste ma mère.

— Repos, repos, repos, répondons-nous en chœur avec ma meilleure amie, ce qui nous fait éclater de rire, et à mes parents, lever les yeux au plafond.

Ils n'ont tous que ce mot à la bouche. C'est ce qui me fatigue le plus d'ailleurs. Un comble. Sur un dernier « je t'aime » et « moi aussi », mes parents nous laissent enfin entre filles.

— J'ai cru qu'ils n'allaient jamais s'en aller, se plaint Louise en refermant son ordinateur qu'elle venait pourtant d'ouvrir pour commencer à me montrer le contenu des cours que j'ai loupés.

— On ne bosse pas ?

Son index levé me répond que non. De toute façon, j'avais déjà peu de chance de réussir mon année avant l'accident, autant dire que c'est mort maintenant. Mes parents n'ont pas encore abordé le sujet, évidemment. Le moment venu, cette discussion à propos de mes

études risque d'être houleuse. Si je dois retenir un truc de cette épreuve, c'est que la vie est bien trop courte pour faire quelque chose que je n'aime pas. Et voir le personnel soignant en action, ici, m'inspire. Ils sont si dévoués et gentils. J'aimerais trouver un métier dans lequel je me sente utile, un travail où il n'est pas question de profits et de chiffre d'affaires.

— Pas tant que tu ne m'auras pas raconté tout ce qu'il y a à savoir à propos de Gabriel et toi.

— Désolée de te décevoir, mais ça ne me motive pas à te parler.

Elle glousse et s'installe au pied de mon lit en tailleur, armée de sa trousse de produits de beauté. Je crains le pire.

— Tu as besoin d'un gommage.

— J'ai besoin de beaucoup de choses et je ne crois pas que mon médecin ait mis soin du visage en haut de la liste.

— Crois-moi, quand Gabriel passera te rendre visite, tu me remercieras intérieurement de ne pas avoir l'air d'une fille qui a rencontré d'un peu trop près le bitume après un vol plané.

Elle plaisante tout en débouchant un tube d'où sort une crème orange mélangée avec des petits grains blancs.

— Le fait est que c'est ce qui m'est arrivé, il est donc trop tard pour ça.

— Comment ça ? me demande-t-elle tout en appliquant une première couche sur mon front et mes joues.

— Gabriel m'a rendu visite, hier.

Elle cesse ses mouvements et me regarde, scandalisée, ce qui me fait glousser à mon tour.

— Mais avec tes parents, nous sommes les seuls autorisés à entrer dans cette chambre, pour l'instant !

— Est-ce que Gabriel t'a donné l'impression d'être quelqu'un à qui on dit ce qu'il peut faire ou ne pas faire ?

— Et personne dans ce service ne veille à qui entre et sort de ta chambre ?

— Je ne m'en plains pas, dis-je en esquissant un léger sourire.

— Tu m'en diras tant. Mais tu as conscience que tu devais avoir les cheveux emmêlés et disposés n'importe comment sur ton crâne ? Et je ne te parle même pas de ton teint.

Je lui tire la langue avant de lui rétorquer :

— Il n'a pas eu l'air horrifié.

— Mouais, ça, tu ne le sauras que s'il revient.

Je hausse les épaules, doutant tout à coup à cause d'elle. Non... Gabriel vaut mieux que ça. Je ne le vois pas tout ramener au physique. Encore moins étant donné les circonstances.

— Je te charrie, Tess ! me lance une Louise hilare. Gabriel me prend la tête pour te voir depuis qu'il sait que tu as cligné des yeux il

y a cinq jours. J'étais certaine qu'il trouverait un moyen pour duper les infirmières et venir.

— Arrête tes bêtises, je n'ai pas encore le cerveau assez frais pour reconnaître ton sens de l'humour.

Nous rions tandis qu'elle lance un chronomètre de dix minutes pour le temps de pose du masque exfoliant qu'elle m'a appliqué.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Ne me fais pas croire que tu ne comprends pas. Que t'a-t-il dit ? me presse-t-elle en tapant dans ses mains, plus curieuse que jamais. Comment se sont passées vos retrouvailles ? Vous vous étiez embrassés avant l'accident ? Ou peut-être même plus ?

— Ouh là, tu t'emballes ! la tempéré-je immédiatement parce qu'elle risque d'être déçue. Il ne s'est rien passé entre Gabriel et moi.

— Pas encore, me corrige cette petite maligne, en haussant ses sourcils de façon répétée.

Je lui tape sur la main et secoue la tête face à sa certitude sur l'avenir. Toutefois, ses paroles me rappellent la douceur des lèvres de Gabriel sur ma main, lorsque j'ai ouvert les yeux en l'entendant prononcer mon prénom. Même si j'ai été d'abord déstabilisée par cette proximité, ce qui m'a fait retirer ma main, je l'ai regretté immédiatement en décelant la déception dans son regard. Lorsqu'il l'a reprise, j'en ai été soulagée.

— À quoi tu penses pour avoir ce petit sourire coquin au bord des lèvres ?

— Il est si... je ne sais pas comment te décrire ça, soupiré-je en me laissant aller contre mon oreiller, mais il a quelque chose de particulier.

— Wow ! C'est que tu es piquée et pas qu'un peu, ma parole !

Louise se lève pour se rendre dans la salle de bains et j'entends l'eau couler.

— On ne peut pas dire ça. En réalité, je ne le connais pas, lui crié-je afin de couvrir le bruit. On n'a passé qu'une seule soirée ensemble et si j'interprète les signes, l'univers m'avertit clairement que je fonce droit dans le mur, vu comment elle s'est terminée.

— Tu as d'autres conneries en stock comme ça ? s'exclame-t-elle aussi en parlant fort. Tu racontes n'importe quoi. Cette épreuve est peut-être faite pour vous permettre de partager quelque chose de particulier.

— C'est plutôt tordu et surtout risqué, répliqué-je, alors qu'elle réapparaît avec un verre d'eau et un coton démaquillant réutilisable.

— Le drame est derrière vous, me reprend-elle en imbibant d'eau le morceau de tissu avant de commencer à rincer mon visage. Vous avez frôlé la mort ensemble. Ça vous rapproche forcément.

— Il était un peu bizarre quand il est venu me voir, avoué-je, ayant tourné mille fois ses dernières paroles dans ma tête depuis hier.

— C'est-à-dire ?

— Il m'a confié à demi-mot qu'il avait ressenti des trucs pendant sa phase comateuse. Il se souvient de certaines choses.

— J'ai déjà entendu parler de ça. Chez quelques personnes, des souvenirs de moments précis restent gravés.

— Et bien, je n'ai pas ce privilège.

— Ce n'est pas forcément une mauvaise chose.

— Ça a semblé le rendre... triste, dis-je en haussant les épaules.

Tourmenté, presque. Son regard s'est éteint au fur et à mesure de notre conversation. Je l'ai bien vu. Il m'a paru torturé en quelque sorte. J'aurais aimé qu'il quitte ma chambre avec un autre sentiment, mais je n'ai pas su comment faire ou quoi dire pour lui rendre son sourire.

— Ah bon ?

— Oui, je sais pas, c'était une discussion étrange. Et quand il est sorti de la chambre, il m'a dit un truc troublant.

— Quoi ?

— Écoute ton cœur et rappelle-toi, s'il te plaît.

Louise réfléchit en terminant de nettoyer mon visage. Elle dévisse un autre tube, une crème de nuit, et se remet à tartiner ma figure.

— Je sais ! crie-t-elle tout à coup, ce qui me fait sursauter. Vous avez dû vous embrasser avant d'enfourcher à nouveau sa moto et tu l'as oublié à cause de ton triple traumatisme crânien.

— Tu crois que c'est possible ? Plus je me repasse le déroulé de la soirée, plus c'est confus dans mon esprit, avoué-je à ma meilleure amie. Ce que je vais te dire va te paraître étrange. Je ne me souviens pas d'avoir embrassé Gabriel et pourtant, j'ai la sensation d'avoir déjà ressenti la caresse de ses lèvres contre les miennes. Je n'arrive juste pas à me rappeler où c'était et à quel moment précis.

— Ça serait dommage que tu aies oublié votre premier baiser...

— M'en parle pas ! me lamenté-je en tentant une énième fois de remonter le fil de mes pensées.

— Il ne te reste plus qu'à lui demander de te le rappeler en t'embrassant à nouveau, me lance une Louise plus espiègle que jamais.

— Et si je me trompe et qu'en réalité, ça n'est jamais arrivé ? Ce serait tellement la honte !

— Eh bien, il comprendra qu'il a le feu vert et vous vous embrasserez enfin.

— Tu as réponse à tout, c'est ça ?

— Ça n'a pas changé pendant que tu étais dans le coma.

Nous rions et je lui jette un tube de crème au visage tout en méditant sur le fait que jamais je n'oserai parler ouvertement avec

Gabriel d'un supposé baiser.

Chapitre 39

Gabriel

24 janvier 2024

D'humeur maussade pour ne pas changer, je force tout de même sur mes lèvres pour esquisser un sourire lorsque ma mère entre dans ma chambre. Elle m'embrasse sur la joue avant de me tendre un gobelet de café provenant de la cafétéria. Nous n'avons fait qu'effleurer, elle et moi, les sujets qui fâchent depuis que je suis réveillé, comme mon départ, son absence, son divorce. Je n'aborde pas ces points et elle non plus. Comme si nous redoutions l'un et l'autre la discussion qui s'ensuivra. J'avoue que je ne dois pas lui donner envie d'amorcer le premier pas, car je réagis négativement à la moindre contrariété.

— J'ai croisé les parents de Tess dans le couloir. Ils m'ont dit qu'elle se remettait très bien. Les médecins devraient bientôt l'autoriser à rentrer chez elle. Ils sont en train d'organiser la mise en place d'une surveillance à domicile avec leur médecin de famille.

Je grogne une réponse qui n'a pas de sens. Nous sommes à quelques chambres l'un de l'autre, et pourtant nous ne nous voyons pas. Tous les deux alités, sans autorisation de nous lever, il nous est impossible d'être en contact. J'ai bien récupéré mon téléphone et mon ordinateur, mais pas Tess. D'après Louise, ses parents souhaitent encore qu'elle reste au calme, sans connexion extérieure, pour se remettre. Ça me rend malade, bien que je le comprenne. J'ai tant besoin de la voir, de lui parler. Ce n'est pas en étant loin d'elle que je parviendrai à faire remonter ses souvenirs. Je ne cesse de les revivre, de rejouer tous nos moments, avec l'espoir de retrouver notre complicité. Nostalgique et déprimé d'être le seul à m'en souvenir, je chéris cette parenthèse étrange.

— Il faut qu'on parle de quelque chose, m'informe ma mère d'une voix hésitante.

Tout à coup, je crains qu'elle ne m'annonce que mon père est

parvenu à la faire changer d'avis. Je serre les poings, me préparant psychologiquement à une énième déception. Elle doit le déceler, car elle ajoute aussitôt :

— C'est à propos de ta sortie de l'hôpital.

Je relâche ma respiration que j'avais retenue pour tenter d'endiguer l'afflux de colère qui menaçait de m'échapper. *Détends-toi, mec, sérieux !* À ce rythme, je vais me créer un ulcère.

— Tu vas avoir besoin de soins à domicile. Infirmières, kiné.

— Je sais déjà tout ça.

— Quand je suis passée chez toi pour récupérer tes affaires, je n'ai pas pu passer à côté du fait que ça va être compliqué pour toi d'y retourner dans un premier temps. Tu habites au premier étage, rien que ça, c'est un problème en soi.

— Il y a un ascenseur, souligné-je en balayant son argument d'un revers de la main.

— Et comment penses-tu t'organiser pour tes repas ? Ou pour entrer dans ta salle de bains ? Elle est minuscule.

Je fronce les sourcils, un peu désorienté par cette discussion. Que cherche-t-elle au juste ?

— Désolé de ne pas avoir les moyens de me payer un appart spacieux dans cette ville aux loyers modérés, ironisé-je, amer.

— Excuse-moi, dit-elle en levant les mains face à elle. Je ne te juge pas, Gabriel. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te le dire, mais je suis fière de toi. Tu as monté ton entreprise de communication, tout seul, sans aide. Tu subviens à tes besoins grâce à ton travail, et je respecte ça plus que tu ne peux le croire.

Les lèvres pincées, son regard se fait fuyant. Elle hésite à continuer, aussi, je ne dis rien, la priant silencieusement de tout me confier, de partager avec moi ce qui l'a empêchée de me retenir, d'être là pour moi. J'ai besoin de comprendre ce qu'elle a traversé pour aller de l'avant.

— Et, bien que ça n'ait pas effacé le manque que ton absence avait créé, j'avais pris l'habitude de visiter ton site Internet régulièrement. Je regardais tes posts et tes créations pour ta clientèle. Ça me donnait l'impression d'avoir une sorte de contact avec toi.

J'en reste bouche bée. Même si son geste me touche, il n'en reste pas moins qu'il me semble cruellement égoïste.

— Et moi, dans tout ça ? ne puis-je m'empêcher de lancer sur un ton sec. Comment pouvais-je garder une sorte de lien avec toi ? Tu aurais pu utiliser le formulaire de contact qui existe sur mon site pour prendre de mes nouvelles. Des mois après mon départ, je gardais encore l'espoir que tu m'appelles ou m'envoies un message. Après plus d'un an, j'ai cessé d'espérer et, putain, ça a été dur pour moi de comprendre que tu l'avais choisi, lui.

Mes paroles la blessent et des larmes dévalent aussitôt ses joues. Je culpabilise un peu, mais je crois qu'il est important que nous en parlions afin de pouvoir définitivement tirer un trait sur le passé. Percer l'abcès et le laisser cicatriser afin qu'il guérisse.

— Je pourrais te dire que je n'ai pas eu le choix, qu'il m'a convaincue que tu reviendrais vite, qu'il m'a ensuite persuadée que tu te fichais bien de moi, puisque tu n'essayais même pas de m'appeler non plus, que de toute façon, je n'avais jamais su être là pour toi et que tu avais réalisé que tu n'avais pas besoin de moi. Je me suis laissé manipuler pendant des années. Toi, tu as eu le courage et la force de faire ce que je n'ai jamais osé. Ça m'aura pris plus de la moitié de ma vie et ça a bien failli me coûter mon fils, mais je te promets que ça ne se reproduira plus jamais. Tu es ma priorité. Il n'y a que toi qui comptes, comme ça aurait toujours dû être. Je t'aime, Gabriel. Toutes ces années, je n'ai jamais cessé de t'aimer et de m'inquiéter pour toi. Même si je ne le mérite pas, je te le demande : laisse-moi être là pour toi, aujourd'hui. Je ne peux pas me rattraper parce que le fossé de mes erreurs est bien trop large, mais mon souhait le plus cher est de faire partie de ta vie. Plus jamais je ne te ferai défaut. Tu as ma parole, tu pourras compter sur moi quoi qu'il arrive. Je te demande pardon pour tout.

Mon cœur se gorge de cet amour maternel dont il a été privé. J'ai la sensation qu'un poids s'allège dans ma poitrine. Je déglutis avec difficulté pour avaler le sanglot qui se loge dans ma trachée. Il n'y a rien que je désire plus que ma mère dans ma vie. *Enfin, à part que Tess se souvienne de nous.*

— Tu es pardonnée depuis l'instant où tu as mis un pied dans cet hôpital pour venir à mon chevet.

Elle ignore que j'étais présent quand c'est arrivé et à quel point ça m'a bouleversé. Nous nous serrons fort l'un contre l'autre et restons ainsi de longues secondes salvatrices. Gabriel, le solitaire, c'est terminé. Bien qu'Anthony ait toujours été dans les parages, rien ne peut remplacer la tendresse d'une mère. Peu importe l'âge, le réconfort des bras d'une maman ne supporte aucune comparaison. Pour autant, j'aurais aimé qu'ils m'entourent le soir même de mon départ quand j'ai cru que j'allais passer cette première nuit dehors, ils me font tellement de bien à cet instant qu'ils en effacent ce souvenir.

Après s'être assise à nouveau sur le siège à disposition des visiteurs, ma mère reprend son discours à propos de ma sortie imminente.

— Quand j'ai quitté ton père, il a fallu que je trouve à nouveau du courage pour confier à mes parents que l'homme qu'ils ont aidé à devenir puissant en faisant jouer leurs relations m'avait maltraitée psychologiquement toutes ces années. Ça n'a pas été facile d'avouer à

quel point j'avais été faible. J'ai dû supplier ton grand-père de ne pas intervenir et de me laisser gérer mon divorce. Il est temps que je me débrouille toute seule. Je suis d'abord allée vivre chez une de mes cousines, le temps de trouver où loger. J'ai peut-être un peu usé de l'influence de mes parents pour me trouver très vite un appartement. Et j'ai exigé qu'il soit en rez-de-chaussée, accessible avec un fauteuil roulant.

Pardon ? Je crois comprendre où elle veut en venir et ça me laisse sans voix. Elle ne plaisantait pas quand elle disait vouloir être à mes côtés.

— Je comprendrais que tu ne sois pas prêt à vivre avec moi, mais je te demande de penser à ta santé avant tout. Accepte au moins le temps de ta convalescence. Je serai là pour t'aider au quotidien.

Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elle se montre si investie et aussi rapidement. Elle a été si longtemps sous l'emprise de mon père que je pensais qu'il lui faudrait plus de temps pour sortir la tête de l'eau. Il faut croire que son caractère, le sien, pas celui façonné par un pervers narcissique, n'attendait que d'émerger pour se mettre en action.

Un sourire de canaille soulève un coin de mes lèvres tandis que je lui réponds, l'air désinvolte :

— Je te préviens, je suis encore plus bordélique qu'avant et je suis de mauvaise humeur tous les matins tant que je n'ai pas bu au moins trois cafés.

Un large sourire illumine son visage quand elle comprend que c'est d'accord.

— Je me suis déjà habituée à ton humeur bougonne, me charrie-t-elle, et pour le bazar, je m'en accommoderai.

— Alors c'est décidé, accepté-je en attrapant sa main pour appuyer ma décision.

Je ne sais pas trop comment se déroulera notre cohabitation. Ma rééducation ne va pas être une partie de plaisir. Je me connais. Certains jours, je vais être exécrable. Encore plus si je ne parviens pas à garder contact avec Tess. Plus les jours passent et plus cette crainte me consume petit à petit. Et si elle préférerait ne plus me voir ? Je suis peut-être un éternel rappel de ce qui lui est arrivé ? Si seulement elle se souvenait de ce que nous avons partagé, tout serait plus simple. Je ne serais pas là, le cœur en vrac, à déprimer sur ma vie sentimentale au lieu de m'inquiéter de l'état de ma jambe et de la possibilité de devoir utiliser une canne toute ma vie.

— Je vais prévenir les infirmières que tout est réglé pour ta sortie, s'enthousiasme ma mère, faisant fi du retour de mon air maussade. J'ai déjà trouvé un kiné qui peut passer tous les jours. C'était la condition pour que tu puisses sortir.

Je n'ai pas envie de quitter l'hôpital tant que Tess y est, mais je n'ai pas l'opportunité de le lui dire puisqu'un coup est frappé à la porte de ma chambre.

— Ouais, soufflé-je, agacé de tous ces événements qui s'accélèrent, alors que je devrais m'en réjouir.

Qui n'a pas envie de quitter l'hôpital, sérieux ?

— Salut, s'exclame Tess en passant son si joli visage dans l'embrasement de la porte.

Chapitre 40

Tess

24 janvier 2024

J'essaie de donner le change, mais je n'en mène pas large en pénétrant dans la chambre de Gabriel. Ça fait deux jours que je tanne tout le monde, mes parents, Louise et le personnel médical, de me laisser me lever pour faire quelques pas. Hier, j'ai eu le feu vert du médecin, mais à condition de rester dans ma chambre pour prévenir tout risque. *Qu'ils me gonflent, tous !* Je me sens en forme. *Enfin, à peu près, ne chipotons pas.* Certes, je n'irai pas courir un marathon demain, mais je peux bien longer un couloir pour me rendre à quelques chambres de la mienne. Et puis, je suis à l'hôpital, non ? Donc, au meilleur endroit pour évaluer mon état et mes capacités retrouvées sans courir de risques.

Comme Gabriel ne dit rien, je me tourne vers la femme d'une cinquantaine d'années que je devine être sa mère.

— Bonjour, je suis Tess, me présenté-je en lui tendant la main.

— Oh ! mais je sais bien qui tu es, glousse cette dernière en allant jusqu'à me serrer contre elle dans une accolade amicale. Je suis si heureuse de te voir debout. Tes parents et moi avons passé tellement de temps ensemble ces trois derniers mois que j'ai l'impression de te connaître depuis longtemps.

Ses grands yeux m'étudient à la loupe et je lui offre mon plus beau sourire. Je ne voudrais pas faire mauvaise impression. Ma mère m'a déjà confié qu'ils avaient sympathisé avec la mère de Gabriel, et j'en ai été ravie. Ils ont pu être là pour se soutenir les uns les autres durant ces mois difficiles.

— Oh ! mais assieds-toi, s'écrie-t-elle, avec la même panique que celle que je décèle dans les prunelles de mes parents à l'idée qu'il puisse m'arriver quelque chose.

Affronter la possibilité de perdre son enfant, aussi grand soit-il, les fait se comporter avec nous comme lorsque nous étions un nouveau-né

fragile. Prévenants et aux petits soins, attentifs aux moindres détails. Mais à nos âges, c'est étouffant. Toutefois, je fais bonne figure pour l'instant, prenant toute la mesure du traumatisme qu'a représenté mon accident.

Un silence s'étire entre nous et devient pesant. La mère de Gabriel s'en rend compte. Son regard passe de son fils à moi et je vois le moment où elle percute qu'elle est de trop.

— Je vais aller... quelque part, plaisante-t-elle finalement, sans se soucier de donner le change.

Elle attrape son manteau, son écharpe ainsi que son sac à main, avant de détalier après avoir embrassé Gabriel sur le front. Lorsque la porte se referme derrière elle, mes yeux rencontrent ceux de mon motard dont les iris sombres sont braqués sur moi. Ses cheveux noirs ont poussé pendant son coma, lui permettant de les attacher en catogan. Et je dois bien avouer que ça le rend encore plus craquant. Aurai-je le courage de lui poser la question fatidique à propos du baiser ? Je ne pense pas.

— Te voilà, susurre-t-il, si bas que je pourrais penser qu'il ne voulait pas que je l'entende.

— Je suis venue dès que j'ai pu.

Je m'excuse, en quelque sorte, d'avoir laissé quatre jours s'écouler depuis qu'il m'a rendu visite.

— Comment vas-tu ?

Le ton banal qu'il emploie me donne l'impression qu'il voudrait me poser une autre question, mais qu'il s'abstient et se contente de celle-ci.

— Mieux, dis-je, comme à tous ceux qui me le demandent. Je me fatigue encore très vite et je marche aussi lentement qu'une mamie qui vient d'être opérée d'une prothèse de hanche, mais je sais que j'ai de la chance d'être encore là, alors je ne me plains pas.

Je hausse les épaules, sachant qu'il comprend mon sentiment mitigé. Je voudrais qu'on cesse de me mater et pouvoir retrouver tout mon entrain d'avant, mais je dois me contenter de quelques pas et me réjouir de pouvoir les esquisser.

— Pour l'allure de la mamie, je pourrai te confirmer ça quand je la croiserai au centre de rééducation, j'imagine, rebondit-il pour alléger la tension bizarre qu'il y a entre nous.

Nous échangeons un sourire timide. Je déteste ressentir un manque de naturel entre nous. Tout était si fluide et simple lorsqu'il est revenu chez moi en espérant y trouver encore son pote. Je n'aime pas cette gêne, d'autant plus que je ne parviens pas à mettre le doigt sur ce qui coince. On dirait qu'il est inaccessible, comme s'il se fermait à moi. Il me paraît loin dans ses pensées, ne m'en permettant pas l'accès. J'ai la sensation d'avoir une discussion avec lui, mais qu'il en a une toute

autre, de façon silencieuse. Comme s'il me cachait quelque chose. C'est absurde, j'en ai conscience et pourtant je le sens sur la réserve.

— Tu y vas dès ta sortie d'hôpital ? le questionné-je en gardant le sourire, comme si cette nouvelle était réjouissante.

— Non, je vais aller vivre avec ma mère dans un premier temps. Un kiné passera à domicile au début jusqu'à ce que je puisse me déplacer et ensuite, je poursuivrai les soins au centre de rééducation. Le doc m'a expliqué qu'ils avaient des équipements spéciaux qui me seront bénéfiques.

— Tu devras rester sur place ?

— Non, je pourrai rentrer tous les soirs, heureusement.

— Cool.

Cool ? Merde, Tess ! Tu peux mieux faire.

— Je suis désolée pour ta moto. Louise m'a dit qu'elle était foutue.

C'est à son tour de hausser les épaules, comme si ce n'était pas grave. J'ignore combien sa bécane pouvait coûter, mais certainement un sacré paquet de billets, je pense.

— L'assurance me remboursera un petit quelque chose. Ce n'est pas si grave, si on pense à tout ce qu'on peut perdre dans la vie.

Le ton de sa voix est différent et, encore une fois, j'ai cette sensation au creux de la poitrine, celle qu'il essaie de me faire passer un message.

— Comme quoi par exemple ?

— Forcément, je pense à nos parents qui ont cru nous perdre, mais j'ai peur d'avoir moi aussi perdu quelque chose à mon réveil.

Ses yeux sombres ne quittent pas les miens. Son regard a beau être déstabilisant, il m'hypnotise en même temps, m'empêchant de le quitter. Ses iris semblent suppliants tandis qu'il humidifie ses lèvres, me donnant l'envie soudaine de me jeter à son cou pour l'embrasser. Réveiller ces souvenirs qui paraissent m'échapper. À cette pensée, je détourne les yeux pour parvenir à me contrôler. Il va me prendre pour une folle furieuse !

— Et de quoi s'agit-il ? le questionné-je après m'être raclé la gorge, encombrée de mon désir pour ce garçon étendu sur un lit d'hôpital.

— Si je te le dis, tu vas flipper.

Un léger rire m'échappe. S'il croit pouvoir s'en sortir avec cette pirouette, il va vite capter qu'il se trompe.

— Il y a quelques jours, on m'a annoncé que je me réveillais après trois mois de coma, je pense que je peux encaisser ta réponse.

Le coin droit de ses lèvres s'ourle dans un rictus amusé. Il réfléchit à un contre-argument sans me quitter des yeux. J'arque un sourcil pour le défier de me trouver une annonce plus fracassante que ça. Il finit par reprendre un air sérieux avant de passer une main sur son menton. Que redoute-t-il donc de me dire ?

— Toi, lâche-t-il après avoir encore tergiversé durant de longues secondes. C'est toi que j'ai perdue, Tess.

Dans l'incompréhension la plus totale, je fronce les sourcils, cherchant un sens à ses paroles. Que veut-il dire par là ? Alors que je suis plus paumée que jamais, Gabriel analyse ma réaction. Il ne me quitte pas une seconde du regard, comme s'il attendait une réaction précise de ma part.

— Je suis là, réponds-je en me permettant, comme lui la dernière fois, de prendre sa main dans la mienne.

Aussitôt, il raffermi ma caresse et entrelace nos doigts. Mon geste le soulage, je le vois à son regard qui devient plus clair. Pour affirmer mes propos, je me lève du siège et viens m'asseoir au bord de son lit. Nos mains liées, Gabriel les porte à sa bouche en inspirant fort avant de relâcher sa respiration. Son souffle chaud sur mes doigts m'électrise. Ma bouche s'entrouvre, jalouse de cette proximité. Durant une demi-seconde, la réminiscence de sa langue s'enroulant autour de la mienne, de ses lèvres contre les miennes alors qu'il me serre fort dans ses bras, me surprend et me déstabilise. D'un clignement de paupières, je reviens à l'instant présent, me martelant d'arrêter de m'inventer des souvenirs.

— Tu ne m'as pas perdue, Gabriel, lui assuré-je, parce que cette angoisse semble le faire souffrir et qu'il n'y a rien que je désire plus qu'être là pour lui également. Je suis bien là, vivante.

Chapitre 41

Gabriel

31 janvier 2024

— Allez, je te fiche la paix pour aujourd'hui, me lance le kinésithérapeute que ma mère a dégoté pour mes séances à domicile.

Selon lui, il ne me fait pas travailler trop durement parce que mes côtes sont encore fragiles. Pourtant, je déguste à chacune de ses visites. C'était la troisième aujourd'hui et je n'ai pas hâte d'être à dans deux jours quand il reviendra. Je le salue d'un bref hochement de tête, alors qu'il quitte ma chambre dans le nouvel appartement de ma mère.

En rez-de-chaussée comme elle me l'avait dit, il est spacieux avec sa cuisine ouverte sur un salon et une salle à manger qu'elle a déjà décorés avec soin. J'ai pris conscience, en arrivant ici le premier jour, à quel point sa personnalité n'avait jamais pu s'exprimer auprès de mon père. Auparavant, chez nous, tout était blanc ou noir. Une maison témoin en quelque sorte, sans âme. Ici, elle a mis de la couleur dans chaque pièce. Du jaune pour la cuisine, un rose pâle dans le salon, un bleu léger dans la salle à manger. On ne va pas se mentir, ça saute un peu aux yeux sur le moment, mais on s'y habitue. Et voir ma mère respirer le bonheur vaut bien quelques clignements de paupières le temps de m'acclimater à cet intérieur.

Un coup de sonnette retentit. Évidemment, je ne bouge pas et reste allongé dans le lit tout neuf que ma mère a acheté pour moi. Elle est aux petits soins et bien qu'elle m'ait affirmé ne pas vouloir rattraper ses six années d'absence parce que cela était impossible, je sais qu'elle se plie en quatre pour mon bien-être. J'ai hâte de ne plus être un poids et de pouvoir enfin prendre soin d'elle, à mon tour. Elle en a aussi besoin et elle le mérite.

— Bonjour, madame Delaunay, comment allez-vous ? dit Anthony.

— Je t'ai déjà demandé de m'appeler Hélène, lui rappelle-t-elle, ne supportant plus d'entendre ce nom de famille.

— Excusez-moi. Il est dans sa chambre, je présume ? Tel un

adolescent qu'on ne parviendrait plus à faire sortir de son lit, plaisante mon meilleur ami avant de me rejoindre, ce qui fait rire ma mère.

Je lui suis reconnaissant de lui changer un peu les idées avec son humour. Il prend toujours le temps de discuter avec elle et chaque fois, il met un point d'honneur à entendre son rire résonner entre les murs de sa nouvelle vie.

— Alors, beau gosse ! Prêt pour un p'tit footing ?

— Repose-moi la question d'ici un an environ et la réponse sera peut-être positive.

— Toujours d'humeur joyeuse à ce que je vois, ironise-t-il en refermant la porte et en prenant place sur la chaise de bureau sur laquelle je n'ai même pas encore pu poser mes fesses. C'est un tel plaisir de te rendre visite chaque jour que Dieu fait.

— Ne t'y sens pas obligé, hein ! l'asticoté-je à mon tour.

— Tu ne dirais pas ça, si tu savais ce que j'ai pour toi.

Il pique soudain ma curiosité. Je sais qu'il est toujours en contact avec Louise et qu'ils se donnent de nos nouvelles entre eux. Pourtant, à part avoir appris que Tess se repose toujours à l'hôpital et qu'elle va très bien, je ne sais rien de plus. Et ça me ronge de l'intérieur de ne connaître que ces vulgaires banalités. Le jour de ma sortie, je n'ai même pas pu la voir une dernière fois, car elle était en train de passer des examens de contrôle. Et comme je suis assigné à résidence, j'ignore quand je la reverrai. Ça me bouffe, me ronge, me consume à petit feu de sentir cet éloignement prendre de l'ampleur.

— À part une nouvelle jambe en état de marche, il n'y a rien qui puisse susciter mon intérêt au point que je veuille supporter ta présence, le charrié-je, même si je meurs d'envie de parler de Tess avec lui.

Il porte une main à son cœur en ouvrant grand la bouche, faussement blessé, avant de me présenter son majeur. Puis, il sort une feuille bristol pliée en deux de la poche de sa veste. Je distingue une écriture fine sur les lignes quand il l'ouvre avant de faire mine de s'apprêter à la déchirer en deux.

— Je peux donc jeter ceci ?

La mâchoire serrée, je lui lance un regard noir. Cette semaine, il a compris que tout ce qui avait trait à Tess était à prendre avec des pincettes. Et pourtant, je suis certain que cet enfoiré tient entre ses mains un mot qu'elle a rédigé. Le voir prendre cela à la légère me crispe instantanément.

— Ne joue pas avec le feu, l'alerté-je, sentant mon cœur accélérer le rythme de sa course.

— Sinon quoi ? Tu vas me courir après ?

— Espèce d'enflure, va !

Fier de lui, Anthony se marre à gorge déployée. C'est à mon tour

de brandir mon majeur, avant de me détendre et de rire avec lui. Une fois calmé, il me balance le papier. Avec une nonchalance feinte, je l'attrape et y lis les quelques mots signés de la main de Tess.

J'ai à nouveau droit à mon portable. Hourra ! Appelle-moi ou écris-moi à ce numéro : 06 08 03 17 26. Bisous. Tess.

— Mais, c'est que ça te rend tout guimauve de lire ce petit billet doux, continue de me charrier mon pote. Cette fin de soirée avec Tess, ça a dû être quelque chose !

Si seulement il savait que nous avons partagé tellement plus qu'une simple soirée. Nos moments complices m'accompagnent au quotidien, comme si j'étais incapable de penser à autre chose maintenant. Mon désir le plus cher serait de pouvoir en parler avec la principale intéressée, mais je crains trop de l'effrayer et qu'elle préfère prendre ses distances. Et puis, jusqu'ici, je ne pouvais même pas la joindre.

Une idée me vient soudain à l'esprit. Parler de tout ça à quelqu'un me ferait du bien. J'y verrai peut-être plus clair sur la marche à suivre les prochains jours, qui me paraissent bien ternes sans Tess. Et puis après tout, pourquoi pas ? Qu'est-ce que je risque ? Dans le pire des cas, s'il me prend vraiment trop pour un fou, je me mettrai à rire et à lui dire que je l'ai bien eu.

— Est-ce que tu crois aux choses un peu... paranormales ? débuté-je pour prendre la température et voir si je vais devoir ramer pour qu'il me croie.

— Comme quoi ?

— Genre... aux fantômes.

Je ne pense pas que c'est ce que nous étions, Tess et moi, puisque nous ne sommes pas morts, mais j'ignore comment qualifier la forme dans laquelle nous étions. Anthony me scrute d'un œil curieux, le front plissé, se demandant où je veux en venir.

— Désolé, mec, mais si je croyais aux fantômes, je ne pourrais pas dormir tant je serais flippé.

— Arrête, t'as le sommeil si lourd qu'une bande de revenants pourrait bien donner un concert que ça ne te réveillerait pas.

— Cette discussion devient étrange.

— Et attends, elle ne fait que commencer.

Anthony devient sérieux, comprenant que je le suis, malgré mes propos déconcertants. À cet instant, je me félicite de lui faire assez confiance pour aborder le sujet avec lui. J'aurais dû le faire bien plus tôt. Ça m'aurait sûrement aidé à ne pas devenir ce type aigri et de mauvaise humeur depuis mon réveil, car il m'aurait soutenu en connaissant *toutes* les conséquences de cet accident.

— Je sais que ce que je m'appête à te dévoiler va te paraître

dingue, mais je te demande de garder l'esprit ouvert et, surtout, de ne le répéter à personne.

— Tu vas me vexer, là, putain. Ce qui se dit entre nous ne sort pas de cette pièce.

— Pendant ma phase de coma, commencé-je sans savoir vraiment par où débiter mon histoire, j'étais là.

Le regard circonspect, Anthony prend le temps d'assimiler ma phrase sans toutefois parvenir à en saisir le sens.

— Tu étais là ? répète-t-il en cherchant à comprendre le sens profond de cette phrase. Oui, tu étais allongé dans le lit d'hôpital, je le sais, je suis venu te voir tous les jours, mec !

— Je le sais, je t'ai vu, lâché-je de but en blanc, parce qu'il va bien falloir que j'arrête de tourner autour du pot. Quand je dis que j'étais là, c'est que j'ai assisté à tout. Je t'entendais et je te voyais.

— Arrête tes conneries, putain, se gausse-t-il en secouant la tête.

— Je suis sérieux, Anthony. Le soir de l'accident, j'ai vu cette voiture foncer sur Tess et moi, mais je l'ai évitée. Enfin, c'est ce que je croyais. Ce qu'on croyait.

Le regard de mon pote me jauge. Il patiente sans me quitter des yeux et il doit capter que je suis plus sérieux que jamais. Il inspire un grand coup en passant une main sur son visage.

— Vas-y, je t'écoute. Raconte-moi ce qui s'est passé pour toi.

— Tu me crois ?

— Je ne sais pas encore, alors sois convaincant.

Je secoue un peu la tête avant de lui révéler l'improbable. Peu importe qu'il me croie à ce stade, je ressens trop le besoin d'en parler maintenant que cette idée m'a effleuré. Il ne m'interrompt pas une seule fois. Il me laisse parler, me confier, lui expliquer chaque étape de notre périple. Je revis chaque instant de ces quelques jours là-bas, avec l'envie furieuse d'y retourner pour retrouver ma Tess. Je caresse du bout des doigts les chiffres de son numéro de portable, sur la feuille qu'Anthony m'a donnée tout à l'heure. Elle est toujours là, je dois juste la retrouver. Nous retrouver.

— Hé ben, merde alors ! finit-il par lâcher de longues minutes après la fin de mon récit. C'est... complètement dingue !

— Je sais.

— Mais comment ça se fait que tu te rappelles tout et pas elle ?

— Tu me crois, alors ?

— Mec, tu es pas assez futé pour inventer un truc pareil.

Je lui balance un coussin à la gueule, uniques représailles qui soient à ma portée.

— Tu ne t'es jamais dit qu'il était possible que Tess n'ait pas vécu réellement tout ça avec toi ? Que c'est ton imagination qui l'a mise dans ton aventure. Inconsciemment, tu ne voulais pas être seul, et elle

était celle avec qui tu avais eu l'accident. La dernière personne que tu as côtoyée.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans mon histoire ? Tess était avec moi, je te dis, grogné-je, énervé par ce qu'il insinue.

— Tu as peut-être construit de toutes pièces sa présence. Ça expliquerait pourquoi elle ne se souvient de rien.

— Parce qu'elle n'était pas là, murmuré-je, anéanti à mesure que cette supposition s'impose à moi. Bordel...

Alors je suis tombé amoureux d'une Tess imaginée par mon esprit comateux.

— Mec, j'ai compris les passages que tu as passés sous silence. Et je vois bien que cette fille te plaît et que ça te rend fou de ne pas pouvoir la voir. Alors, ne te laisse pas plomber par la possibilité que tu aies tout imaginé.

— On s'est rapprochés, avoué-je, me sentant très con maintenant. Enfin, c'est ce que je pensais. En réalité, si tu as raison, il ne s'est rien passé du tout.

— Mais aujourd'hui, rien ne t'empêche de créer le lien que tu as construit dans ton coma, dans la vie réelle, me lance Anthony qui doit voir à ma tête à quel point ses propos m'ont chamboulé. Appelle-la, propose-lui de vous voir. Elle ne t'aurait pas donné son numéro si elle n'était pas intéressée.

Toute ma relation avec Tess est remise en question. Je suis le seul à avoir éprouvé ces sentiments que je pensais partagés. Mon cœur prend conscience que tout est terminé, alors qu'en réalité, ça n'a jamais commencé.

Pas pour elle en tout cas.

Chapitre 42

Tess

2 février 2024

— C'est bon, ils sont partis ! s'écrie Louise depuis le couloir avant de refaire irruption dans ma chambre.

Hier, j'ai enfin pu retourner chez moi. Quel plaisir de retrouver mon nid douillet, mes repères, mes affaires ! Je me sens déjà mieux, rien qu'après cette nuit dans mon lit avec mes oreillers qui sentent bon notre lessive, plutôt que l'odeur typique des hôpitaux.

Cela fait au moins une heure que nous attendions que mes parents décollent de l'appartement. Ils sont inquiets à l'idée de ce que Louise et moi pourrions faire sans leur surveillance, alors que le maître mot est toujours et encore « repos ».

— Assieds-toi et fais-moi de la place, m'ordonne ma meilleure amie. Il nous reste combien de temps ?

— Vingt minutes.

— Ça va être juste, se plaint-elle, en s'armant déjà d'un beauty blender.

— Tu vas finir par me vexer.

Elle claque sa langue contre son palais, insensible à ma remarque, ce qui me fait rire. C'est moi qui devrais être nerveuse. Gabriel et moi avons convenu de nous appeler en visio cet après-midi. Ni lui ni moi ne pouvons sortir pour nous voir. Les médecins ont bien spécifié que je devais continuer à garder le lit au maximum. Mes parents ne m'autorisent donc pas encore à sortir. Je me plie de bonne grâce à leurs exigences. Je n'ose imaginer la peur qu'ils ont dû ressentir en apprenant mon accident, puis la longue attente durant ces trois derniers mois, sans savoir quelle serait réellement l'issue de ce coma et si j'en garderais des séquelles. Mais à un moment, il faudra tout de même que je reprenne le cours de ma vie.

— Quelle couleur pour le rouge à lèvres ? demande-t-elle en me présentant trois tubes différents.

— Le rose pâle.

Elle grimace, pas convaincue par mon choix. J'insiste d'un signe de la tête, alors elle abdique.

— Tu comptes garder ce pull pour l'appel ?

— Heu, oui...

— Sérieux, Tess, soupire-t-elle en poudrant mes joues. Tu veux le séduire ou le faire fuir ?

— Je ne sais pas ce que je fais pour tout te dire, avoué-je en prenant conscience que je saute dans le vide avec cette visio. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ? Je ne fais rien de mes journées, à part rattraper mon retard dans les dernières sorties de séries télévisées.

— Il est dans le même cas, donc je ne m'en inquiéterais pas trop à ta place.

— Je ferais mieux d'annuler. Je n'ai qu'à lui dire que je suis fatiguée, il comprendra.

— Je ne te laisserai pas faire ça, me gronde Louise. L'ambiance des cinq premières minutes sera peut-être bizarre, mais je suis sûre que vous finirez par trouver un sujet de discussion. Alors tu vas changer de haut et passer cet appel. Tu en meurs d'envie. Ce mec te plaît et je suis certaine que c'est réciproque, alors ne laisse pas tes peurs t'empêcher de garder contact avec ce séduisant motard.

Elle ajoute ces derniers mots en jouant des sourcils, ce qui nous fait éclater de rire.

— OK, passe-moi mon chemisier blanc.

— Ah ouais, on passe du vieux pull pilou pilou à la chemise en soie au léger décolleté.

— Tais-toi et passe-le-moi avant que je change d'avis.

Cinq minutes avant l'heure, mon téléphone se met à sonner. C'est lui. Mon cœur s'emballe et galope comme un cheval fou.

— Mais c'est qu'il est impatient, me taquine Louise. Allez, je file ! Bisous. Et envoie-moi un message dès que vous aurez raccroché.

Elle referme la porte de ma chambre derrière elle. Je m'empresse aussitôt d'accepter l'appel visio de Gabriel, avant qu'il pense que je ne décrocherai jamais.

— Salut !

Ma voix monte dans les aigus, c'est horrible, même à mes oreilles. Comme une craie sur un tableau. Le sourire charmeur de Gabriel étire ses lèvres avant de me retourner le même mot. Puis, c'est le silence. Chacun s'observe à travers l'écran de son téléphone. Je détaille son visage. À son front plissé, je note que les tourments que j'avais discernés à l'hôpital ne l'ont pas quitté. Il porte un T-shirt noir, tout ce qu'il y a de plus simple, ce qui me fait me sentir endimanchée dans mon chemisier. Lorsqu'il passe une main dans ses cheveux, je réalise

qu'il les a coupés. Je suis soulagée de trouver enfin un sujet de conversation.

— Tu as fait venir un coiffeur chez toi ?

— J'en avais bien besoin.

— Moi, je trouvais que ça t'allait bien ce petit chignon.

— C'était chiant pour les laver comme je ne peux pas encore bouger comme je veux, mais je note pour quand j'irai mieux.

Je me mords les lèvres, heureuse de l'entendre évoquer l'avenir et la possibilité que je fasse toujours partie de son paysage. Et surtout, qu'il ait envie de me plaire, si je lis bien entre les lignes.

— Mais tu es aussi très bien les cheveux plus courts, lui assuré-je dans un sourire timide, en espérant qu'il ne puisse pas voir mes joues rougir à travers l'écran.

J'évite son regard en observant les murs de ma chambre, comme si je les découvrais pour la première fois.

— Tu sembles aller bien, me dit-il, pour attirer à nouveau mon attention. Tu dois être contente d'être de retour chez toi.

— Oui ! J'imagine que toi aussi.

— Je ne suis pas réellement chez moi, mais dans le nouvel appart de ma mère.

— Tu ne vivais pas avec elle avant l'accident ?

Ses sourcils se froncent quelques secondes et je le vois contracter sa mâchoire. C'est furtif, mais j'ai tout de même le temps de distinguer une sorte de colère dans son regard assombri.

— Non, me répond-il d'un ton presque froid.

Il ne s'étend pas plus sur le sujet. Je n'en saurai donc pas davantage. Qu'ai-je dit pour qu'il change d'attitude d'un seul coup ?

— Tu as parlé avec tes parents de ton envie d'arrêter tes études de communication ? me questionne-t-il d'une voix un peu plus douce, ayant senti qu'il a jeté un froid.

— Je... Comment sais-tu que je souhaite arrêter mes études ?

C'est vrai. Comment peut-il savoir ça ? Nous n'avons pas abordé ce sujet ensemble. Il se redresse un peu dans son lit, faisant bouger son image avant de replacer son téléphone correctement.

— J'ai dû t'en entendre parler lors la soirée.

Ce n'est pas impossible, bien que je ne m'en souviens pas. Ou alors Louise aura jacassé avec Anthony et son pote lui aura parlé un peu de moi. Cette nouvelle me réjouit parce que ça signifie que Gabriel lui a posé des questions à mon sujet.

— Je n'ai pas encore mis le sujet sur le tapis, finis-je par lui avouer. On n'est qu'en janvier et je crains que mon père n'accepte pas de me laisser désertier les bancs de la faculté avant ma réorientation en septembre.

— Et tu as une idée de ce que tu aimerais faire à la rentrée ?

— Je ne sais pas vraiment, mais le séjour à l'hôpital m'a permis de constater qu'il y avait plein de métiers différents dans le milieu de la santé. Je n'ai pas le niveau pour bifurquer vers médecine. Ça m'arrangerait parce que, là, c'est certain, mes parents seraient tellement ravis qu'ils me laisseraient végéter encore si c'était pour rejoindre ce cursus, plaisanté-je, ce qui le fait rire un peu aussi. Mais j'ai bien envie de me renseigner sur les écoles d'infirmières. Elles ont été tellement aux petits soins avec nous. Je pense que je pourrais m'épanouir dans un emploi où je pourrais aider les gens.

— Promets-moi juste de ne jamais empêcher un patient d'en voir une autre, me charrie-t-il, son sourire enjôleur de retour.

— Promis, dis-je en rigolant au rappel de notre situation.

— Merci.

Nos regards s'accrochent et ne se quittent plus. Je préférerais tellement être auprès de lui. Sentir à nouveau son parfum comme sur sa moto. Pouvoir le toucher, peut-être. Tenir ses mains entre les miennes tout simplement. Louise avait raison. Avoir eu cet accident avec Gabriel nous relie d'une façon particulière. Et je meurs d'envie de découvrir où tout cela va nous mener.

— Qu'est-ce que tu as prévu de faire ce soir ? relance-t-il.

— Mes parents sont sortis dîner en amoureux. J'ai dû les forcer à quitter mon chevet. Et je t'avoue que de ne pas les voir débarquer, chacun leur tour, toutes les quinze minutes dans ma chambre pour s'assurer que je vais bien ou que je ne manque de rien, est assez appréciable.

— Ouais, je vois bien ce que tu veux dire. Ma mère fait pareil. Elle a eu la peur de sa vie en pensant me perdre, alors je ne bronche pas et laisse le temps faire son œuvre.

— C'est ce que je fais aussi. Ils ont encore besoin d'un peu de temps pour s'habituer au fait que c'est derrière nous et que nous allons bien maintenant.

— Et donc, tu fais quoi de cette soirée de semi-liberté ?

— Comme n'importe quelle autre, confessé-je en grimaçant. Louise m'a préparé un plateau avec plein de cochonneries à manger. Je vais lancer une série ou un film pour faire passer le temps.

— Ça te dit qu'on regarde quelque chose en même temps ? On reste en visio et on pourra échanger nos impressions, comme si on était installés sur le même canapé.

— Es-tu en train de me proposer un rencard virtuel ? le titillé-je en tentant de masquer vainement le bonheur que ça me procure.

Un rire guttural lui échappe, puis il approche l'écran de son visage :

— Tess, accepterais-tu de rester en ligne avec moi pour regarder un film ?

Je me mets à rire, le cœur exalté, avec l'envie de lever mon poing en l'air tant je suis heureuse qu'il ait proposé que l'on passe plus de temps ensemble.

— Avec grand plaisir.

Chapitre 43

Gabriel

10 février 2024

Le bruit incessant de l'aiguille bourdonne à mes oreilles. Elle pique ma peau à un rythme effréné depuis ce matin. Le tatoueur a accepté de me voir en dehors de ses horaires d'ouverture quand il a appris la raison pour laquelle je n'avais pas pu honorer notre rendez-vous. Comme un gosse, j'ai été accompagné, non par ma mère, mais par mon kiné. Il nous a aidés à trouver une position dans laquelle je serais bien installé pour tenir le coup, et dans laquelle l'artiste pourra effectuer son travail dans les meilleures conditions, tout ça en veillant à ne pas trop malmenier ma jambe pendant le transfert de mon fauteuil roulant à la table du professionnel.

— Ça va, mec, tu gères ?

— Pas de problème, lui réponds-je, perdu dans mes pensées.

C'est la clé pour tenir si longtemps sans souffrir. S'évader du salon et oublier l'aiguille qui rentre dans ma chair. Je scrolle sur ma tablette pour trouver quel film ou quelle série nous pourrions lancer ce soir, avec Tess. Depuis notre première soirée film en visio, nous n'en avons loupé aucune. Chacun oriente son téléphone de façon que l'autre puisse le voir, et nous échangeons nos avis, nos remarques, nos rires ou des larmes pour Tess quand une scène triste la prend de court, comme si nous étions assis l'un à côté de l'autre.

Mon besoin de la voir est satisfait, mais mon envie de la toucher devient ingérable. Ça me tue à petit feu de devoir me contenter de ces rendez-vous virtuels. Si cette session de tatouage se déroule bien et que je ne souffre pas trop dans les jours à venir à cause de ce déplacement, mon kiné m'a promis de me suivre dans une autre sortie. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse avec Tess. Qu'il allonge ma jambe où bon lui semble, tant que je suis avec elle. Juste elle et moi, côte à côte. Je veux humer son parfum, sentir vibrer ses éclats de rire jusque dans mon ventre, essuyer ses larmes quand elle pleure,

distinguer l'humidité sur ses lèvres lorsqu'elle les caresse du bout de sa langue, ne plus la quitter des yeux quand je croise son regard, frissonner lorsque son souffle se perdra sur ma peau quand elle me parlera. Je ne peux plus supporter d'être si proche et en même temps si loin d'elle. Donc, peu importe si ma jambe me fait souffrir dans les jours à venir, je suis bien décidé à serrer les dents pour avoir une deuxième autorisation de sortie.

— Je peux te demander ce que signifie pour toi la modification que tu m'as demandé d'apporter au dessin ? me questionne le tatoueur tout en continuant à piquer ma peau.

— C'est en rapport avec mon accident.

— Je m'en doutais.

— Je n'étais pas seul sur ma moto, ce soir-là.

— Putain, mec, ça craint, je suis désolé.

— Elle est en vie, le rassuré-je aussitôt, comprenant sa méprise. Et elle se remet plutôt bien, heureusement.

— Et donc, ce *T* à glisser dans le décor de la jungle, c'est pour quel prénom ?

Ce type a l'habitude d'écouter les histoires de ses clients et de les immortaliser à travers son art. Il a donc pigé que ce changement de dernière minute était en rapport avec ma passagère malchanceuse.

— Tess.

— Je suis en train de le former en saturant un peu les couleurs d'une feuille de palmier. Il sera dans les mêmes tons, mais un peu plus foncé. C'est discret, comme tu me l'as demandé pour que toi seul saches que c'est là, sur ta peau.

— Merci beaucoup.

Le tatoueur continue son travail sans plus ajouter un mot. Je sais que si j'ai envie de parler, il me suffit de lancer la conversation, mais je préfère me perdre dans mes souvenirs de ces quelques jours hors du temps, durant lesquels Tess était avec moi.

De retour à l'appartement de ma mère, je commence à regretter de m'être empressé d'aller me faire tatouer le dos. Je suis contraint d'être sur le flanc lorsque je m'allonge. Mais cet élanement dans mon dos me permet de me focaliser sur quelque chose de positif, plutôt que sur la lenteur de la guérison de ma jambe.

— J'ai préparé des lasagnes. Est-ce que tu ne voudrais pas manger avec moi au salon comme ce midi ? me propose ma mère, qui a pris le coup de main lorsque j'ai besoin d'aide pour passer du canapé à mon fauteuil roulant.

— J'ai prévu d'appeler Tess et de mater un film avec elle.

— Dis-lui de passer le bonjour à ses parents, me répond-elle, pas contrariée, heureuse pour moi. J'apporte ton assiette dès que c'est prêt.

— Merci, maman, lui dis-je en attrapant au vol sa main pour la serrer et lui montrer toute ma reconnaissance.

Lorsque l'horloge dans ma chambre indique enfin 20 heures, je me contrefous de paraître impatient en appelant Tess, je ne veux pas perdre une minute de plus. Si on me laissait faire, je resterais toute la journée sans raccrocher. Dès la première tonalité, elle décroche, son écran tout près de son visage.

— Hello, me salue-t-elle, tout sourire.

— Hey ! Tu n'es pas chez toi ? lui demandé-je, surpris de ne pas la trouver dans son lit, le téléphone au même endroit que tous les soirs.

— Non, je ne suis pas chez moi, me répond-elle, toujours souriante, ce qui me rassure sur le fait qu'elle n'a pas dû retourner à l'hôpital pour une raison ou pour une autre. Devine où je suis !

— Chez Louise ?

— Non.

— Chez tes grands-parents ou un autre membre de ta famille ?

— Non ! rigole-t-elle maintenant, avant de déplacer l'écran de son téléphone pour me montrer ce qui l'entoure.

Je reconnais les murs à leur couleur avant même de voir apparaître ma mère sur la visio.

— Je suis chez toi ! s'écrie-t-elle avant que résonnent des coups contre ma porte.

Oh bordel ! Elle ne pouvait pas me faire une meilleure surprise que celle-ci. Je voudrais pouvoir bondir de mon matelas et courir lui ouvrir la porte. Sans parler de tout ce que j'aimerais lui faire une fois cette fichue porte refermée. Même si rien de tout cela ne va se passer, dans ma poitrine, c'est le branle-bas de combat.

— Entre, lui soufflé-je à l'écran avant de délaisséer mon téléphone pour la regarder pénétrer dans ma chambre.

Qu'est-ce qu'elle est belle, putain ! Elle a tressé sa longue chevelure éblouissante de côté, dégageant sa nuque de l'autre. Instinctivement, je brûle d'envie de la dévorer de baisers à cet endroit précis. Elle porte un jean qui galbe ses jambes fuselées, un pull léger au col en V dévoilant le teint laiteux de sa peau jusqu'à la naissance de ses seins. *Merde, elle veut m'achever ou quoi ?*

— J'espère que ça ne te gêne pas que je sois passée, bredouille-t-elle tout à coup, me sortant de ma contemplation. J'ai pensé que c'était plus sympa de te faire la surprise, mais peut-être que non.

Elle se méprend sur mon silence et son manque de confiance en elle traduit mal le message de mon regard incandescent.

— Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir qu'en passant me voir, je t'assure, lui réponds-je, la voix rendue rauque par le désir que je ressens.

— Ouf ! soupire-t-elle en prenant place sur la chaise de mon

bureau, sinon j'aurais dû m'empiffrer toute seule ces deux paquets de chips que ta mère vient de me donner et, tant que le sport est proscrit, ce n'est pas une bonne idée.

Elle m'en tend un avant d'ouvrir celui qu'elle a gardé et d'en dévorer une poignée.

— On vegade foi ? me demande-t-elle la bouche pleine, hilarante et attendrissante à la fois.

— Rien, tant que tu resteras sur ce siège au lieu de venir près de moi, lui dis-je, incapable de la quitter du regard tant je suis abasourdi de la voir entre ces murs.

Un petit hoquet surpris lui échappe. Si j'ai décidé de garder le silence sur ce que nous avons vécu dans le coma, c'est uniquement parce qu'il est possible que je sois le seul à avoir réellement partagé ces moments avec une Tess imaginée de toutes pièces par mon esprit, mais aussi parce que je ne veux pas qu'elle se sente obligée de nouer une relation avec moi. Mais ce n'est pas pour autant que je vais faire comme si elle ne me plaisait pas ou que je ne désirais pas plus qu'une amitié avec elle.

— Viens là, lui indiqué-je d'une voix maintenant enjôleuse en tapotant la place libre sur mon lit double.

Elle accepte, un peu timide, dans un premier temps. Ce n'est pas la même chose que lorsque nous sommes au téléphone. Chaque mot, chaque geste et chaque respiration sont décuplés, ici. Elle s'adosse contre la tête de lit après avoir arrangé les coussins pour se mettre à l'aise.

— Tu es bien installé, toi aussi ? me demande-t-elle au moment où je m'empare de la télécommande.

— Maintenant que tu es là, je ne peux qu'être bien.

Elle pouffe en portant sa main à ses lèvres.

— Je ne me rappelle pas que tu étais un beau parleur, blague-t-elle, sans se douter qu'il y a tant de choses dont elle ne se souvient pas.

Au fond de moi, il y a toujours une infime partie qui n'arrive pas à croire qu'Anthony puisse avoir raison et que Tess n'était pas réellement là. Surtout que ce que je sais à son sujet, les confidences qu'elle m'a faites, se révèlent justes. Sans répondre, mais en lui souriant, je lance le premier film qui nous est suggéré. Ça n'a aucune importance, je ne compte pas m'y intéresser alors que Tess est juste à mes côtés dans mon lit.

— Ta mémoire te joue peut-être des tours.

Je sais que je ne devrais pas la tourmenter, mais si les rôles étaient inversés, je voudrais qu'elle mette tout en œuvre pour me rappeler les instants que nous avons partagés, et à quel point, elle et moi, c'était fabuleux. À mes mots, son regard plonge dans le mien, plein de

questions. *Rappelle-toi, m'écrié-je en mon for intérieur.*

— Gabriel.

— Oui ?

— J'ai un truc à te demander et j'ai attendu qu'on puisse se voir pour te poser la question.

— Laquelle ?

Ça y est, elle se rappelle ! J'en suis sûr. Putain, j'ai hâte de la retrouver tout entière. De revivre nos moments et de rattraper ce temps perdu depuis son réveil.

— Est-ce qu'on s'est embrassés avant l'accident ?

Sa question provoque ma chute. Je tressaille et baisse le visage sur mon torse pour l'empêcher de constater que sa question me blesse. Ce n'est pas sa faute. Le pire, c'est qu'elle n'y peut rien et que je ne peux même pas lui expliquer ce que je ressens.

Chapitre 44

Tess

10 février 2024

Je lui cause de la peine. Il a beau se soustraire à mon regard, je le constate quand même. Sa mâchoire s'est contractée en entendant ma question. Ses beaux yeux clairs se sont immédiatement chargés d'ombres grandissantes. Le faire souffrir me rend triste. C'est la dernière chose que je souhaite. Alors, guidée par mon instinct, je me laisse glisser un peu sur son lit pour que nos visages soient à la même hauteur. Ma main droite se pose sur sa joue et je l'oblige à me faire face.

— Tess, expire-t-il, comme si prononcer mon prénom était un péché.

— Réponds-moi, s'il te plaît, insisté-je en le suppliant du regard de le faire.

— Tu veux savoir si on s'est embrassés avant l'accident ?

Je hoche la tête en pinçant les lèvres, tout de même un peu gênée. Même si avoir passé nos dernières soirées ensemble à regarder la télévision via nos téléphones me laisse penser que nous partageons plus qu'une simple amitié, ça n'empêche pas que je suis troublée d'évoquer un éventuel rapprochement entre nous.

— La réponse est non.

Le couperet tombe. Mes sentiments sont partagés. Dans un sens, je suis soulagée de ne pas avoir oublié notre premier baiser, mais d'un autre, je suis frustrée que nous n'ayons pas déjà franchi le pas, ça me faciliterait la tâche pour effacer les quelques centimètres qui nous séparent. Ma respiration est erratique et le rythme qui soulève ma cage thoracique ne lui échappe pas. Ma main part se perdre plus haut dans ses cheveux sans mon accord, bloquant un instant son souffle. Ma peau s'enflamme depuis que j'ai posé un doigt sur lui et elle picote. Je veux sentir ses mains sur moi.

— Je suis déçue, lui confessé-je, sentant mes joues s'embraser à cet

aveu. Tu crois qu'on pourrait remédier à ça ?

Il s'esclaffe en secouant la tête. Je crains un instant avoir mal interprété chaque seconde du temps que nous avons passé ensemble depuis mon réveil. Puis, il me rassure bien plus que je n'aurais pu l'espérer.

— Si tu savais depuis quand j'attends de pouvoir le faire.

D'un geste vif, mais d'une douceur déconcertante, il me plaque contre lui et vient cueillir mes lèvres dans un baiser passionné. Pas de débuts tâtonnants. Il m'embrasse comme s'il savait exactement comment positionner sa bouche contre la mienne, quel angle adopter en fonction de mes soupirs, quand me laisser reprendre mon souffle, et à quel moment il peut mêler sa langue à la danse sensuelle qui nous anime. J'ai la tête qui tourne, chamboulée par les effets enfiévrés de son baiser. Je suis sens dessus dessous. Entre cet instant et la sensation de vivre cette étreinte de manière décuplée, je perds pied. Tout est si puissant avec Gabriel. Ça me donne le vertige, m'empêche de respirer normalement. Mais pour rien au monde, je ne l'arrêteraï. Au contraire, je surenchéris en passant mes mains sous son T-shirt pour griffer ses abdominaux. Aussitôt, de son bras libre, qui ne lui sert pas à rester à moitié assis sur le lit, il vient aussi prendre la température de ma peau sous mon pull. Sa bouche dévie dans mon cou et je m'allonge à mon tour face à lui sur le flanc pour nous permettre de bouger plus aisément. Ce n'est pas évident, parce que Gabriel est limité à cause de sa jambe, mais ça nous rend encore plus avides l'un de l'autre.

Survolté par ces dernières secondes, mon corps le réclame plus fort encore. J'ai chaud, beaucoup trop chaud. Je mets fin à nos baisers le temps d'envoyer valser mon pull au sol, dévoilant mon soutien-gorge. Un grognement grave résonne contre mes lèvres, juste avant de sentir ses doigts parcourir la courbe de ma poitrine, provoquant une délicieuse chair de poule sur ma peau.

— Tess, soupire-t-il en dégageant un de mes seins de son carcan de dentelle, ça me tue d'avoir à dire ça, mais je ne crois pas que je puisse faire quoi que ce soit dans mon état.

Avec son pouce et son index, il malmène mes tétons l'un après l'autre, me faisant perdre la réponse que je m'apprêtais à lui donner. Je mets quelques secondes à retrouver mes esprits.

— Quant à moi, je transgresse déjà les recommandations du médecin.

Il perçoit à mon ton jovial que je plaisante, mais il préfère s'en assurer :

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Il m'a dit d'éviter les sensations fortes.

Nous nous mettons à rire avant de reprendre nos baisers et nos caresses. Gabriel gronde lorsque ma main s'infiltre sous son boxer

pour soulager la bosse qui déforme son pantalon. Je le caresse jusqu'à ce que son plaisir recouvre ma main, comblée de le lui procurer et d'avoir effacé cette barre sur son front qui lui donne toujours l'air soucieux. Je me lève pour aller récupérer un mouchoir dans mon sac tandis qu'il se débrouille pour changer de sous-vêtements après s'être également essuyé. Lorsque je m'approche à nouveau du lit, le regard brûlant de Gabriel me fait tressaillir.

— Retire ton jean, m'ordonne-t-il d'un ton suave.

Je ne me le fais pas dire deux fois et obéis. Gabriel s'installe un peu mieux sur son lit. Il s'assied sans s'adosser contre sa tête de lit, les jambes étendues devant lui.

— Mets-toi à califourchon sur moi.

Oh ! mon Dieu ! Je me sens moins sûre de moi tout à coup. Uniquement en soutien-gorge et culotte, je m'avance et grimpe sur son matelas. Face à lui, je passe une jambe par-dessus les siennes et prends conscience que je ne peux pas m'asseoir sur lui à cause de sa blessure. Je n'ai pas le temps de le lui faire remarquer que le torse de Gabriel s'avance dans ma direction. Il dépose un baiser léger juste dans le creux de ma poitrine, à la naissance de mes seins, tout en dégrafant mon soutien-gorge. Il le bazarde je ne sais où, car mes paupières se ferment au moment où sa langue vient lécher mes mamelons. Ses doigts ne tardent pas à s'aventurer vers mon sud. Il écarte le bout de tissu dissimulant mon intimité avant de la cajoler avec son index. Je me cambre immédiatement contre lui.

— Putain, Tess, marmonne-t-il sans cesser de titiller ma poitrine avec sa langue, allant d'un sein à l'autre pour leur appliquer les mêmes attentions.

Ses caresses le long de mon clitoris s'accroissent. Mon bassin bouge contre sa main, décuplant mon envie de jouir, toutefois je ne veux pas que cet instant prenne fin. Lorsque je sens l'un de ses doigts me pénétrer, ça signe ma perte. Un orgasme me cloue sur place. Je parviens à étouffer mes cris de justesse, me rappelant que sa mère est à côté. Je m'effondre sur Gabriel, lui arrachant une grimace. *Merde !* Je pivote aussitôt pour m'allonger tandis qu'il se couche sur le flanc. Il m'attire contre lui. Nous échangeons un nouveau baiser plus calme et tendre, encore sous le coup de notre orgasme.

— Ça valait vraiment la peine que je soule mes parents H24 pour venir te rendre visite, plaisanté-je en lui souriant.

— Tu n'oublieras pas, me répond-il, tout à coup sérieux, en caressant ma joue de son pouce.

— Ce qui vient d'arriver ?

Il opine de la tête avec une sorte de peur au fond de ses prunelles.

— Comment pourrais-je oublier ça ?

— C'est ce que je me demande, souffle-t-il avant de repartir à

12 février 2024

Cette fois-ci, lorsque j'ouvre la porte de sa chambre, Gabriel s'attend à me voir car je l'ai prévenu de ma venue. Cependant, il ignore tout du programme. Allongé dans son lit et vêtu d'un simple T-shirt blanc et d'un short, il me sourit, ravi de me voir.

— J'ai sélectionné quelques audiobooks qu'on pourrait écouter, me dit-il tandis que je m'approche pour l'embrasser.

Après un baiser rapide, ce qui ne semble pas lui convenir puisqu'il me retient pour l'approfondir, je lui annonce la bonne nouvelle.

— Cet après-midi, on sort.

— J'adorerais, mais ma mère n'ira jamais à l'encontre de l'avis du chirurgien qui souhaite que je reste le plus immobile possible.

— J'en ai discuté avec ton kiné et figure-toi qu'il a su la convaincre que passer quelques heures dans ton fauteuil roulant équipé pour allonger ta jambe au lieu d'être dans ton lit n'allait pas mettre en péril ta rééducation.

— T'es sérieuse ?

Mon large sourire lui répond. Je me dirige vers son armoire pour en sortir un pull ainsi qu'un pantalon. Pour le haut, il n'y a aucun problème, mais le bas, c'est une autre paire de manches. Finalement, Gabriel s'en sort tout seul. L'habitude, j'imagine. Je m'occupe de lui mettre ses baskets et de les lacer, puis je l'emmitoufle dans son blouson. Je vois bien que ça le gêne d'être aussi dépendant, mais je chasse son air contrarié par un baiser. Au moment de passer de ce lit au fauteuil, sa mère vient nous prêter main-forte. C'est un sacré exercice d'acrobate de le transférer de l'un à l'autre sans qu'il plie sa jambe blessée.

— Pas de folie, hein ? nous interpelle sa mère avant que nous quittions l'appartement.

— Promis, lui réponds-je avant de fermer la porte.

Nous nous retrouvons dans le couloir et Gabriel en profite pour me questionner.

— Qu'est-ce que tu as prévu comme programme ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai organisé quoi que ce soit ? On va juste faire un petit tour dans le parc de ta résidence. Il est plutôt bien arboré.

— Peu importe, de toute façon. Juste de prendre l'air, ça va me faire du bien.

Je ne galère pas avec la porte d'entrée de son immeuble car elle

peut être bloquée, ce qui me permet de la laisser ouverte sans la retenir le temps de passer avec le fauteuil roulant de Gabriel. Je commence à le pousser le long du chemin pavé. Je sais exactement où je veux l'emmener. Mes bras commencent déjà à faiblir, je n'avais pas anticipé que pousser quelqu'un demande autant d'effort.

— En fait, je crois comprendre pourquoi ta mère tient tant à ce que tu restes au lit.

— Ah bon ?

— Tu n'as aucune idée d'à quel point c'est dur de te pousser dans cet engin !

Il s'esclaffe et me vient en aide en poussant sur les roues. Nous arrivons à hauteur de l'endroit où j'ai fixé rendez-vous à Anthony et Louise. Il s'agit d'une petite place agencée avec une table de pique-nique. Nos amis nous y attendent déjà. Lorsque Gabriel aperçoit son meilleur ami, il m'adresse un sourire qui me rassure sur le fait qu'il n'est pas déçu que nous ne soyons pas juste tous les deux.

— Tess a réussi là où j'ai échoué, clame Anthony. Quand c'est moi qui ai tenté de te faire sortir, ta mère n'a rien voulu savoir.

— C'est normal, ma copine sait être beaucoup plus convaincante que toi, le tacle Louise en le dépassant pour faire la bise à Gabriel.

— Je crois surtout qu'elle sait que je suis plus en sécurité avec Tess derrière moi pour me pousser qu'avec cet énergumène, lui répond-il, nous faisant tous rire.

J'avance le fauteuil de façon que Gabriel puisse être le plus à l'aise possible à la table, sur laquelle Louise s'est chargée d'installer une nappe. Je sors le panier qui était caché dessous. Avant de chercher Gabriel, nous nous sommes arrêtés dans une supérette pour acheter plein de choses à manger. J'ai également prévu un thermos de café. Anthony m'aide à disposer les assiettes et les gobelets en carton, tandis que Louise se charge d'ouvrir les paquets de donuts, de cookies et de muffins aux pépites de chocolat.

— Vous avez acheté tout le magasin ! s'exclame Gabriel.

— On n'a jamais trop de sucre, répliqué-je, pressée de me jeter dessus.

J'entreprends de nous servir un café à chacun avant d'avancer les pâtisseries à Gabriel afin qu'il puisse faire son choix. Il opte pour un muffin tandis que je prends un donut au glaçage rose bonbon.

— Alors, racontez-moi ce que je loupe en restant cloîtré dans ma chambre.

— Ben, vu que tu as toujours été plutôt du genre solitaire, je trouve que ça ne change pas trop par rapport à d'habitude, en vrai, le charrie Anthony.

— Pas faux, lui concède-t-il avant de porter la boisson chaude à ses lèvres.

— Peut-être que ça te fera t'ouvrir davantage une fois que tu seras rétabli, hasarde Louise qui picore son cookie.

— Je ne parierais pas là-dessus, rétorque Anthony. C'est déjà une prouesse en soi que Tess soit parvenue à l'approcher.

— C'était plutôt mal parti si je me souviens bien de la soirée, nous taquine ma meilleure amie.

— Le plus important, ce n'est pas le début, mais la fin, nous surprend Gabriel.

L'intensité du regard qu'il m'accorde à cet instant me rend toute guimauve. Je me mords les lèvres tout en lui adressant à travers le mien les sentiments qu'il fait naître en moi.

— Et dire que tout ça ne serait pas arrivé si tu avais vu que j'avais laissé la clé de ton appartement sous la selle de ta moto.

— En réalité, je l'ai vu au moment où j'ai sorti le casque pour Tess, avoue-t-il, à moitié mal à l'aise.

— Quoi ? Mais tu ne me l'as jamais dit, m'exclamé-je, étonnée.

— Sur le moment, j'ai pensé que si je te disais que je les avais, tu ne monterais plus faire une virée avec moi.

— C'est fort possible puisque je savais que tu voulais rentrer chez toi. Tu n'étais revenu que pour ça au départ.

— Au départ, répète-t-il, sans se départir de son air de canaille. Je ne vais pas aller jusqu'à dire que je ne regrette pas cette balade vu les circonstances, mais elles ont un bon côté aussi.

— Tu crois que vous ne vous seriez pas revus sans l'accident ? lui demande Louise.

Ma meilleure amie pose les questions à ma place. Elle me connaît suffisamment pour savoir que c'en est une qui tourne en boucle dans mon esprit. Nous sommes proches parce que nous avons frôlé la mort ensemble. Ça nous a indéniablement rapprochés plus vite. Que se serait-il passé entre Gabriel et moi si rien de tout ça n'était arrivé ?

Avant de répondre, il oriente à nouveau ses yeux dans les miens pour s'y ancrer. Je me perds à l'intérieur, tombant amoureuse un peu plus à chaque seconde qui passe.

— Je suis certain que rien n'aurait été différent. Peu importe comment et où, on se serait revus.

Louise et Anthony échangent un regard. Celui de mon amie est ému pour moi tandis que celui de son pote est mi-choqué de sa déclaration et mi-heureux de savoir Gabriel... quoi, exactement, je ne sais pas. Est-il lui aussi en train de tomber amoureux de moi ? Je le crois, oui. Ses propos le laissent penser en tout cas.

— Pour ma part, je suis certaine que dès le lendemain de la soirée, dès que je t'aurais vue, je t'aurais demandé d'extorquer son numéro à Anthony, lancé-je à Louise.

— Faux ! Tu mens ! Tu m'aurais réglé mon compte pour t'avoir

laissée tomber pour le rangement.

Nous rions tous les quatre en nous rappelant cet épisode. Évidemment, je ne lui en veux plus du tout. C'est du passé maintenant.

— Tu as raison, juste après t'avoir engueulée alors.

Nous repartons dans un fou rire. Gabriel en profite pour prendre ma main dans la sienne. Je resserre ses doigts entre les miens, ravie de ce contact. Même si ça semble rapide, je me sens apaisée dès qu'il me touche. Comme s'il m'était vital de sentir sa peau contre la mienne. Elle m'apporte une sorte de réconfort, une sensation de familiarité. Avec Gabriel, tout est cent fois plus fort que ce que j'ai connu auparavant. C'est angoissant et excitant à la fois.

Nous remontons le cours des événements du point de vue de Louise et Anthony. Ils n'ont pas été les victimes directes de l'accident, mais leur vie a tout de même été chamboulée par ce dernier. Bien entendu, Louise et moi ne pouvons nous empêcher de verser quelques larmes à certains moments du récit. J'ai conscience d'avoir beaucoup de chance de m'en sortir indemne finalement. Et je souhaite du plus profond de mon cœur qu'il en soit vite de même pour Gabriel.

La fraîcheur du début de soirée nous pousse à nous séparer. Nos amis repartent ensemble en emportant avec eux les restes de notre goûter. Je me remets à pousser Gabriel qui doit être transi de froid de ne pas avoir pu bouger pour se réchauffer.

— J'aurais dû prévoir un plaid pour toi.

— C'était parfait.

— Tu es gelé.

— Ça n'empêche pas que c'était parfait.

— On refera ça plus souvent, dans ce cas.

Une fois de retour dans l'appartement, sa mère est rassurée de voir qu'il va bien, malgré la sortie. Elle lui demande trois fois s'il ressent la moindre douleur à la jambe. Pourtant, elle connaît son fils mieux que moi. Elle doit savoir que même si c'était le cas, il ne dirait rien. Sinon, il pourrait dire adieu à ses prochaines balades. Je les laisse se débrouiller pour transférer Gabriel du fauteuil à son lit, puis sa mère nous laisse à nouveau tous les deux dans sa chambre.

— Tu restes encore un peu ?

J'espérais qu'il le propose. Depuis nos retrouvailles il y a deux jours, et encore plus après cet après-midi, je n'ai plus qu'une envie : passer tout mon temps avec lui.

Chapitre 45

Gabriel

14 février 2024

— Il est impressionnant et magnifique, ce tatouage, me complimente ma mère tandis qu'elle applique la crème que le tatoueur m'a filée pour aider à la cicatrisation. Ça te va bien, je trouve, tous ces dessins sur la peau.

Je tourne un peu la tête dans sa direction pour la remercier d'un sourire. Mon humeur maussade est de retour aujourd'hui. Nous sommes le jour de la Saint-Valentin et bien que je m'en cogne comme de l'an 40, j'imagine que Tess aurait aimé que j'organise un petit truc pour marquer le coup. Or, je suis bloqué ici, et même si je parviens à avancer plus ou moins avec des béquilles grâce à mon kiné, la distance la plus longue que je suis parvenu à parcourir est celle de ma chambre jusqu'au canapé du salon. Je ne vois pas bien où je peux lui proposer d'aller dans ces conditions. Bien entendu, je l'ai invitée à passer la soirée chez moi, comme il y a quatre jours, mais ses parents ne sont pas chauds pour la laisser sortir à nouveau. Bon, j'imagine que le fait qu'on s'enferme dans ma piaule ne les enchante pas non plus des masses. Ça a dû peser dans la balance, je présume.

Quelle surprise, putain, quand elle a débarqué ! J'en fantasme encore la nuit. Comme lorsque nous étions *là-bas*, elle était sûre de ses intentions et de ce qu'elle désirait. Évidemment que ça m'a tordu le cœur qu'elle ne se souvienne pas de notre premier baiser, sans évoquer tout le reste, mais sentir son envie pressante d'y remédier m'a permis d'oublier, le temps de notre étreinte, qu'il lui manque un bout de notre histoire. Et cet après-midi dehors, avec mon pote, elle ne pouvait pas tomber plus juste pour me changer les idées. J'ai beaucoup réfléchi au fait de lui révéler ou pas ce que nous avons vécu durant mon coma. J'ai décidé d'attendre encore un peu, de ne pas lui mettre de pression à propos de notre relation, qui est une évidence pour moi, alors que nous n'en sommes qu'aux prémices pour elle.

Lorsque nous en serons à partager une sorte de routine, sûrs de nos sentiments l'un pour l'autre, j'aborderai le sujet pour qu'elle sache que je l'aime depuis bien plus longtemps qu'elle ne le pense.

— Est-ce que vous vous voyez avec Tess, aujourd'hui ? me questionne justement ma mère.

— Non, maugréé-je en tirant la tronche.

— Je connais les parents de Tess, tu sais. Ils sont cool, mais ils ont eu très peur de perdre leur fille, eux aussi. Et surtout, ils ont compris qu'ils ignoraient des choses sur sa vie. Cette fête en cachette, le tour à moto, ça les a pas mal chamboulés. Il leur faut encore du temps avant de lâcher complètement du lest. J'étais déjà surprise qu'ils la laissent venir en début de semaine.

— J'en ai conscience et je les comprends. C'est juste que je sais aussi que la majorité des filles attendent une attention, un truc particulier le jour de la Saint-Valentin et que, moi, je suis bloqué ici sans rien pouvoir faire.

— Tu ne jouerais pas un peu trop la victime ? me tacle ma mère après avoir apposé le pansement cellophane sur mon dos. Fais-lui livrer des fleurs, des chocolats, des bonbons, un truc qu'elle aime. Tu y glisses un petit mot et ça sera parfait. Elle sait que tu ne peux pas faire beaucoup plus.

— Je trouvais ça tellement banal que j'avais rejeté l'idée.

— Ça sera toujours mieux que rien.

— Mouais...

— J'ai conscience de ne pas être un exemple en matière de couple heureux, et Tess a beau être plus jeune que moi, je sais quand même ce qui est susceptible de faire plaisir à une femme. Crois-moi, ton geste, même banal, comptera pour elle.

— D'accord, concédé-je. Tu peux me filer mon ordinateur, s'il te plaît ?

L'air enchanté, elle me le tend avant de quitter la chambre, me suggérant de ne pas hésiter à ajouter une peluche à mon cadeau. *Quelle idée pourrie !* Je n'ai vu aucun nounours dans la chambre de Tess lorsque nous étions chez elle. En revanche, je connais certains de ses goûts. Reste à voir ce que la magie d'Internet me permet de faire livrer dans la journée.

Deux heures plus tard, j'éteins mon PC et le repousse plus loin sur mon lit, satisfait de mes achats. J'ai hâte que Tess reçoive ses cadeaux. Je m'allonge dans mon lit, dépité par mon état qui ne progresse pas assez vite à mon goût. La patience n'a jamais été un de mes points forts.

Je pourrais peut-être reprendre le travail. Peu de temps après mon réveil, Anthony m'a informé qu'il avait averti tous mes clients par mail de mon accident et de facto de mon absence. J'espère ne pas en

avoir perdu trop. Après tout, mon activité ne nécessite pas que je marche. J'ai juste besoin de mon ordinateur. Et ce n'est pas le coup d'œil que j'ai jeté à mon compte bancaire avant de gâter Tess qui me dissuadera de cette idée. Il faut que je fasse rentrer de l'argent si je veux pouvoir continuer à subvenir à mes besoins. Il est hors de question que je me repose sur ma mère plus longtemps.

Enjoué par cette reprise imminente, je réfléchis à la meilleure manière de procéder pour faire mon retour, en proposant quelque chose de spécial à mes clients afin de mettre le plus de chance de mon côté et qu'ils fassent appel à mes services sans attendre.

Alors que je suis perdu dans mes pensées, des bruits de voix étouffées me parviennent aux oreilles. Il me faut moins d'une minute pour reconnaître celle de ma mère, mais surtout une que j'aurais préféré ne plus jamais entendre. Celle de mon père.

— Ça suffit, tu t'en vas maintenant ! cingle celle qui a su se faire pardonner ses années d'absence.

— Tu as raison, ça suffit, lui répond celui qui a toujours tenu à diriger nos existences. J'ai compris que je devais revoir mes exigences à la baisse. Ton caprice a assez duré. Tu rentres, maintenant !

Ces paroles mesquines résonnent à mes oreilles tandis que je me traîne avec mes béquilles le long du couloir, alors que je voudrais pouvoir courir pour les rejoindre et encastrer mon géniteur dans le mur. Le rire moqueur que lui renvoie ma mère me rend fier d'elle.

— Pour un homme qui se prétend intelligent, tu mets du temps à comprendre une situation pourtant très simple. Notre mariage est terminé. Et je te conseille d'arrêter de faire traîner le divorce, parce que je commence à m'impatisser, et l'idée de me plaindre dans la presse me plaît de plus en plus.

Putain, ma daronne sort les griffes ! Si j'en crois la tronche de notre invité non désiré, il n'en revient pas de son répondant. Il vacille un peu de quelques pas en arrière, puis serre la mâchoire, l'œil mauvais. Avant qu'il n'esquisse le moindre mouvement regrettable, je l'alpague :

— Tu as entendu ce qu'elle t'a dit ? Tu dégages le plancher.

Une grimace sur le visage, il m'observe de la tête aux pieds. Je suis encore torse nu, l'étendue de mes tatouages offerte à son regard. Un rictus sévère sur les lèvres, il me juge du haut de la tour d'ivoire où il s'est perché depuis si longtemps. Il finit par secouer la tête en nous jetant un coup d'œil assassin à chacun, comme si nous n'étions rien d'autre que de la merde sous ses chaussures.

— Je me demande bien pourquoi je m'embête à vouloir vous aider, ose-t-il nous lancer. Sans moi, vous n'êtes rien.

Il crache ses paroles avant de reporter son attention sur moi.

— Comment crois-tu que vous allez vous en sortir sans mon

argent, hein ? Tu crois que ta mère va trouver un travail ? Elle est incapable de faire quoi que ce soit de ses dix doigts.

C'est la phrase de trop pour elle. Avant d'avoir eu le temps de dire ouf, elle le gifle si fort qu'il recule un peu, pris de court autant que moi. *OK, là, c'est plus que des griffes qu'elle a !*

— Voilà ce qu'ils sont en mesure de faire, mes dix doigts ! lui rétorque-t-elle d'un ton si calme que c'en est presque flippant. Si tu remets les pieds ici une seule fois, j'appellerai la police et je demanderai une injonction d'éloignement. Si tu veux rester à ta place et garder ce qui t'appartient, ne me cherche pas trop, Vincent. Toi et moi, nous savons que, si je le veux, je peux tout faire s'effondrer autour de toi. Un mot de ma part à mes parents sur nos années de vie commune et tu es fini. Je te laisse deux jours pour signer les papiers du divorce et tu pourras garder tout ce que tu as.

Sans un mot de plus et sans lui laisser la possibilité de répondre, elle lui claque la porte au nez. Mon père a tout juste le temps de s'éloigner pour ne pas se la prendre en pleine poire.

— Hé ben, merde alors, maman ! m'exclamé-je, choqué et heureux à la fois.

— Ça fait un bien fou ! se réjouit-elle en ayant du mal à réaliser qu'elle vient de lui tenir tête pour la première fois.

— Et ça mérite qu'on trinque, déclaré-je, tout sourire, en jouant l'équilibriste sur mes béquilles.

— Va t'allonger sur le canapé, j'apporte deux coupes de champagne.

Chapitre 46

Tess

14 février 2024

— Je me sens parfaitement bien, papa, assuré-je. Je serai rentrée pour 19 heures et on dînera tous les trois.

— C'est non, Tess, et cesse d'insister, ça ne servira à rien, tranche mon père de sa fameuse voix autoritaire.

— J'ai vingt-deux ans, je te rappelle, répliqué-je, sous-entendant que je suis libre de faire ce que je veux.

— Et tu as bien failli mourir à cause des décisions que tu prends, malgré ton âge.

— J'ai failli mourir parce qu'un chauffard m'a foncé dessus, pas parce que je suis montée sur une moto, m'emporté-je en implorant ma mère du regard pour qu'elle intervienne.

— Si tu avais été la fille saine d'esprit que nous pensions que tu étais, tu ne serais pas sortie ce soir-là. Je ne vais pas m'excuser de me soucier de ta santé, même si ça ne te plaît pas !

— Vous ne vous trouvez pas un peu hypocrites ? Avant, vous n'étiez jamais là ! Vous ne m'appeliez même pas pour vous assurer que j'allais bien. Vous ne pouvez pas, d'un seul coup, m'étouffer.

Ma mère vacille sous mes propos tandis qu'elle croise le regard de mon père. C'est méchant, mais ça n'en est pas moins la vérité.

— Je conçois que ça te paraisse injuste, mais c'est pour ton bien, me répond-elle finalement, en se rangeant du côté de son mari.

— Vous ne savez rien de ce qui me fait du bien, m'emporté-je. Rester enfermée entre quatre murs ne me procure aucun bien-être, alors que passer du temps avec Gabriel me permet de rire et de me changer les idées.

— Rire et te changer les idées ? persifle mon père. Et vous riez de quoi exactement ? De la façon dont on vous a percutés ? Vous vous changez les idées en partageant vos ressentis sur l'accident ? Je ne crois pas que passer du temps avec ce garçon puisse te permettre

d'aller mieux.

Ma colère se transforme en rage en le sentant si fermé à l'évocation de Gabriel. Ça me rend folle d'être partagée entre le respect que j'ai pour lui et mon envie dévorante de voir celui qui occupe mes pensées.

— Tout ne tourne pas autour de l'accident que nous avons eu... Enfin, pour nous, en tout cas. Ce qui est assez ironique alors que nous en sommes les premières victimes.

Ma rancœur, mêlée à la tristesse de ne pas pouvoir sortir, me fait prononcer des paroles qui dépassent ma pensée.

— Tess, s'écrie ma mère, les traits tirés, scandalisée par mon répondant.

— Tu es en train de te remettre, m'accorde mon père en tentant de garder son calme, et tu vas déjà beaucoup mieux. J'en suis évidemment heureux et soulagé. Mais en ce qui nous concerne, nous ne sommes pas encore remis de la frayeur d'être passés si proche de te perdre. J'ai besoin que tu te montres raisonnable, s'il te plaît, le temps que nous allions mieux, nous aussi.

Mon cœur se serre en l'écoutant, mais rien qu'à l'idée de retourner dans ma chambre, il se rebelle aussitôt. Il n'y a rien que je désire plus que passer du temps avec Gabriel.

— Vous avez conscience que vous ne pourrez pas me garder indéfiniment enfermée dans ma chambre ? Il faudra bien que vous acceptiez de me laisser sortir à nouveau.

— Le médecin a recommandé du repos. Je t'ai déjà autorisée à sortir deux fois cette semaine. Ça suffit, ajoute-t-il plus sèchement, excédé que je persiste.

— Je sais que vous avez eu peur, dis-je en retenant mes larmes de colère, mais aussi d'empathie envers mes parents, partagée sur mon ressenti à ce moment précis, mais je suis vivante, OK ? Et je ne m'en suis pas sortie pour que vous m'enfermiez dans une bulle protectrice. Alors, va falloir vous tempérer, et vite, pour que nous puissions à nouveau être une famille unie.

Sur ces mots, je tourne les talons et rejoins ma chambre que j'aimais tant auparavant et que je ne supporte plus aujourd'hui. La porte claque si fort que je redoute qu'elle sorte de ses gonds. Je veux voir Gabriel. J'en ai besoin. C'est viscéral. Il me manque terriblement et cette sensation me file presque le vertige. Comment est-il possible que je sois déjà autant attachée à lui, alors que nous commençons à peine à nous fréquenter ? Ça m'effraie, mais je ne peux pas lutter contre cette force d'attraction qui me fait penser à lui à tout bout de champ. C'est plus fort que moi. Ça me dépasse.

Un coup frappé à la porte de ma chambre me sort de ma somnolence. Mes pleurs ont dû finir par m'endormir. Je ne réponds

pas, n'ayant aucune envie de parler avec mes parents.

— Tess, murmure ma mère en s'avançant vers mon lit.

— Laisse-moi, répliqué-je sèchement.

— Comprends-nous, s'il te plaît, chuchote-t-elle en s'asseyant au bord du matelas et en passant une main réconfortante dans mon dos. Outre la peur qu'on a ressentie à l'idée de te perdre, ton accident a remis beaucoup de choses en question.

Je ne réponds rien. Parce que je suis encore fâchée et aussi parce que ses caresses m'apaisent. Je craignais tellement que mes parents découvrent que je ne m'impliquais pas dans mes études et qu'à la place, j'enchaînais les fêtes, que je me suis éloignée d'eux. Depuis quand n'ai-je pas passé un moment avec ma mère ? Alors, même si nous sommes en froid à cet instant, je profite de sa tendresse qui me manquait.

— On s'est rendu compte qu'on n'était plus aussi impliqués auprès de toi qu'avant. Qu'on te laissait souvent toute seule à cause de nos affaires et que, même lorsqu'on était là, on était pressés et l'esprit occupé.

Je voudrais lui dire que ce n'est pas grave, que je m'en sortais très bien avec leur emploi du temps chargé, mais ce ne serait pas entièrement vrai. Je me suis sentie seule parfois, et ça m'a fait agir n'importe comment. Et si je n'ai finalement rien dit à propos de mes difficultés à la faculté, c'est aussi en partie parce qu'ils étaient continuellement occupés et que je ne trouvais jamais le moment propice. Donc, j'ai fini par laisser couler et ne rien dire du tout.

— Nous avons rencontré le professeur référent de ta licence durant ton coma, lâche-t-elle finalement dans un souffle.

Elle doit sentir mon corps se raidir, car elle raffermir un peu ses caresses pour ne pas m'inquiéter. Je me tourne pour la regarder et affronter sa déception. Il n'est plus question de me dérober dorénavant. J'ai eu l'opportunité d'une seconde chance en me réveillant. Je ne me cacherai plus.

— Je suis désolée de vous avoir menti, soufflé-je, honteuse.

— Je le suis encore plus de ne pas avoir su te mettre suffisamment en confiance pour me parler. J'ai failli à mon rôle. Tu aurais dû pouvoir te confier à moi sans crainte.

— Maman, soupiré-je en voyant des larmes perler aux coins de ses yeux.

— Non, c'est vrai. J'ai toujours fait le tampon entre ton père et toi, et je n'ai pas remarqué que tu avais cessé de venir me voir lorsque tu rencontrais un problème. J'étais débordée de travail, avec notre entreprise qui prenait de l'ampleur, et j'en étais ravie. Je me suis concentrée là-dessus au détriment de ma fille.

— Papa et toi travaillez comme des dingues, mais c'est aussi pour

moi, je le sais.

— Ce n'est pas une excuse.

— Et je n'en ai pas non plus pour vous avoir caché que je n'allais pas très souvent en cours et que mes résultats étaient désastreux. On a tous commis des erreurs.

— Ton père doit encore digérer la nouvelle, mais, moi, je voudrais savoir comment tu vois les choses. Tu parles beaucoup de ce garçon et, Dieu me pardonne, je comprends pourquoi, plaisante-t-elle.

— Maman ! m'écrié-je les yeux écarquillés en riant un peu aussi.

— Mais, reprend-elle en même temps que son sérieux, si tu veux le voir plus souvent, il va d'abord falloir que tu rassures ton père à propos de ton avenir.

— Je ne suis pas comme vous, dis-je sur un ton d'excuse car je ne veux pas l'offenser.

— Et ce n'est pas ce qu'on te demande. On veut juste que tu sois heureuse et épanouie.

— Les chiffres d'affaires, l'argent, le profit, tout ça, ça ne m'intéresse pas.

— Et qu'est-ce qui t'intéresse alors, Tess ?

— D'aider les gens.

— Comment faire passer ses parents pour des gens sans âme, blague-t-elle en me couvant d'un regard empli de tendresse maternelle.

— J'ai effectué quelques recherches depuis que je suis sortie de l'hôpital et je crois que j'aimerais bien devenir infirmière.

Je lis de la fierté dans ses prunelles, et une part de soulagement, aussi. Même après mon réveil, je les ai inquiétées et pas seulement au sujet de ma santé. J'ai beaucoup de chance d'avoir des parents qui se soucient autant de moi. Je me redresse et serre ma mère dans mes bras pour qu'elle sache que cette distance qui s'était installée entre nous vient d'être effacée. Ses bras me gardent contre elle de longues minutes. Je sais qu'elle me cache ses pleurs, autant de tristesse que de bonheur de nous retrouver. Lorsqu'elle me relâche, elle prend mon visage en coupe.

— J'en parle à ton père et on s'occupera des formalités pour t'inscrire dans une école d'infirmières.

Je souris en essayant de garder mes larmes pour moi. Nous en avons assez versé ces dernières semaines. Ma mère se lève et s'apprête à quitter ma chambre lorsque je la retiens :

— Tu crois que papa m'obligera à finir mon année de licence ?

Ses lèvres s'étirent dans un sourire de connivence et elle me répond dans un clin d'œil :

— Je vais voir ce que je peux faire à ce sujet.

— Tu es la meilleure.

— N'en fais pas trop, ma fille.

Nous pouffons ensemble et elle quitte la pièce. Je n'aurais pas pensé pouvoir être rassurée sur les semaines à venir après la dispute que nous avons eue, mais c'est pourtant le sentiment que j'ai.

Un coup de sonnette résonne, et quelques minutes plus tard, j'entends mon père crier depuis l'entrée.

— Tess, c'est pour toi !

Je me lève de mon lit en me demandant qui peut bien se présenter pour que mes parents ne l'autorisent pas à entrer. Un livreur se tient sur le pas de la porte de notre appartement. J'accours presque lorsque j'aperçois une grande boîte cadeau. Mon père tire la tronche et ma mère est tout sourire. Gabriel m'a offert quelque chose pour la Saint-Valentin. Je ne savais pas s'il allait y penser.

— Merci, dis-je à l'employé de l'entreprise de conciergerie après avoir signé le reçu.

Je me réfugie dans ma chambre pour déballer mon présent, excitée à l'idée de découvrir son contenu. Lorsque les cadeaux s'étalent sous mes yeux, je me fige.

Comment est-ce possible ?

Chapitre 47

Gabriel

14 février 2024

Lorsque la sonnerie de mon portable retentit, me signalant l'entrée d'un appel visio, je ne suis pas surpris de lire le prénom de Tess. Je décroche, jovial et impatient de découvrir sa réaction. Alors quand elle me répond par un salut plutôt distant, je fronce les sourcils et l'observe un peu mieux à travers l'écran de mon téléphone. Elle me paraît pâle et le sourire qui ne la quitte d'ordinaire jamais est absent. Est-ce que l'entreprise de services à laquelle j'ai fait appel n'a pas trouvé les articles que j'ai demandés ? Et s'ils les avaient remplacés par autre chose, sans me consulter ? Non, c'est impossible !

— Tes cadeaux ne te plaisent pas ? demandé-je, inquiet d'avoir commis un impair.

— Si, m'assure-t-elle en jouant avec le bouquet de marguerites. Au contraire.

— Au contraire ? répété-je, ne comprenant pas le message sous-jacent.

Tess redresse son visage pour bien me voir. Son front est plissé et elle semble songeuse. Quelque chose la gêne et elle ne sait pas comment aborder le sujet. Je la laisse prendre le temps qui lui est nécessaire avant de se livrer. Après de longues minutes qui menacent de me provoquer un ulcère, elle se lance enfin.

— Comment sais-tu que j'adore les chamallows au chocolat ?

Putain, le con ! Je tenais tellement à marquer le coup pour compenser le fait que l'on ne puisse pas se voir que je n'ai pas réfléchi une minute. Je pourrais inventer un bobard, dire que j'ai demandé à Louise, mais elle finira tôt ou tard par savoir que c'est faux.

— J'ai choisi ça comme j'aurais pu prendre des Skittles ou des M&M's, botté-je en touche, en espérant que ça passe.

Elle me regarde, une lueur de défi dans les yeux, l'air de me dire « OK, c'est comme ça que tu veux la jouer ? ». *Je suis dans une merde*

sans nom !

— D'accord, soupire-t-elle, pas dupe de mon mensonge. Et le livre *Sur la route de Madison*, comment tu l'expliques ?

— J'ai cherché sur Google un livre romantique que la majorité des filles kiffent.

Bordel, ma réponse la met encore plus en colère.

— Tu veux bien arrêter de me prendre pour une conne, s'il te plaît ? Je n'ai pas besoin d'effectuer la recherche sur Google pour savoir que ce titre n'y est pas.

— J'ai lu plusieurs articles différents sur le sujet. Il ne figurait pas sur la première liste de propositions, m'enfoncé-je, tel le trouduc que je suis.

Putain ! Elle me prend au dépourvu. Je ne sais plus ce que je dois répondre. Que je le sais parce qu'elle m'en a parlé durant notre coma, alors qu'elle ne se souvient de rien ? Entre mensonge et vérité, j'ignore ce qui est préférable.

— Et tu t'es dit qu'un vieux livre de 1992 serait l'idéal ?

Pour toute réponse, je hausse les épaules. Je ne sais plus quoi dire.

— À la limite, persifle-t-elle, chamboulée. Mais les fleurs, Gabriel ? Tu as écrit sur la carte qui les accompagnait « un bouquet pour te rappeler ton enfance et des chocolats pour accompagner ta lecture ». Comment peux-tu savoir que j'affectionne les marguerites parce qu'elles me rappellent mon enfance ? Il n'y a que mes parents qui savent ça. Même Louise l'ignore.

— Je...

— Et avant que tu me répondes quoi que ce soit, me coupe-t-elle, réfléchis bien. Parce qu'une coïncidence, ça peut passer, mais trois sur trois cadeaux, c'est impossible. Sans compter l'allusion à mon passé.

Elle croise les bras sur sa poitrine, le menton tremblant. Avec mon putain de cadeau, je l'ai effrayée. Bravo, mec ! Un vrai petit génie, de ne pas avoir anticipé le problème.

— Tess, je sais que ça peut paraître étrange.

— C'est carrément flippant, tu veux dire !

— Je ne veux pas parler de ça alors qu'on est au téléphone.

— Non, me stoppe-t-elle à nouveau. Je t'interdis de me livrer les trois cadeaux les plus parfaits qu'on ne m'ait jamais offerts, et ensuite de me dire que tu ne peux pas m'expliquer comment tu as réussi cet exploit. Ça m'a rappelé la fois où tu as fait mention de mes études, alors que nous n'en avions pas parlé ensemble.

Je me passe une main sur le visage, me demandant par quoi commencer et comment lui révéler tout ça. Elle va encore plus prendre peur, c'est certain. Nous devrions avoir cette discussion face à face pour que je puisse la rassurer au mieux, mais j'ai conscience que tout ceci n'a pas de sens pour elle et qu'elle pourrait s'imaginer que je

l'espionne ou que sais-je encore. Je ne veux pas qu'elle ait peur de moi. Et pourtant, je crains que quoi que je décide, de parler ou pas, c'est ce qui arrivera.

— Tu te rappelles à l'hôpital, lorsque je suis venu te voir dans ta chambre après ton réveil ?

Elle hoche la tête, les lèvres pincées.

— Je t'ai confié que je gardais des flashs de mon coma.

— Tu as précisé qu'ils me concernaient, se souvient-elle.

— Je t'ai menti en partie, à ce moment-là, avoué-je pour mieux lui révéler la vérité aujourd'hui. Je me souviens de tout ce que j'ai vécu durant ma phase de coma.

J'attends qu'elle dise quelque chose, mais elle s'évertue à garder le silence en me regardant, l'air troublé.

— Ce que je vais te dire va te paraître fou, mais je te jure que c'est véridique.

— C'est tout le problème quand on ment à quelqu'un, on perd sa confiance, me tacle-t-elle sans pitié.

— Tu me crois parce que tu as les preuves sous les yeux et que c'est pour ça que tu m'appelles complètement flippée.

— Je t'écoute, et je déciderai ensuite, réplique-t-elle, plus sceptique que jamais.

— Ça a commencé dès l'accident, débuté-je.

Tess est attentive au moindre mot qui sort de ma bouche. Elle n'en prononce pas un seul pendant que je lui relate les jours que nous avons passés ensemble et tout ce que nous avons traversé. Et partagé. Je prends le temps de lui raconter chaque journée en détail, espérant du plus profond de mon âme éveiller un souvenir en elle. Si c'est le cas, elle ne laisse rien transparaître. À la fin de mon récit, je réalise à quel point je culpabilise encore de l'avoir laissée seule, *là-bas*, même si elle est réveillée et qu'elle est en bonne santé maintenant. Je m'excuse une nouvelle fois, le cœur en vrac comme quand c'est arrivé. Elle essuie les larmes qui lui échappent lorsqu'elle ressent le désarroi que je peine à masquer. J'ignore si c'est bon signe ou pas. Me croira-t-elle ?

— Dis quelque chose, je t'en supplie, soupire-je, un long moment après avoir terminé, alors qu'elle garde toujours le silence.

— J'ai lu des trucs à propos du coma et des patients qui ont des bribes de souvenirs, donc je te crois.

Oh putain ! Je relâche le souffle que je gardais depuis de longues minutes et qui menaçait de me faire perdre connaissance.

— Mais je pense que tu te trompes sur un point.

— Lequel ?

— Je n'étais pas réellement là.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ce n'était pas moi. Tu m'as imaginée avec toi, parce que nous avons eu cet accident ensemble.

— Anthony m'a dit la même chose, et ce sont des foutaises, répliqué-je, agacé qu'elle pense ça, elle aussi. Comment tu expliques que je sache toutes ces choses sur toi ?

— Tu as dit que tu étais présent à l'hôpital pendant notre coma. Mes parents m'ont apporté régulièrement des marguerites. Ma mère m'a lu ce livre que j'adore, pour me tenir compagnie pendant que je me remettais. Je crois juste que ton subconscient a interprété les choses que tu as entrevues et que ton imagination a fait le reste.

— N'importe quoi, m'écrié-je, hors de moi.

— Comment expliques-tu que je ne me rappelle rien alors que, toi, tu te souviens de tout ? Ça n'a pas de sens, Gabriel.

— Je sais que tu étais là et que c'était bien toi.

Je ne lâche pas le morceau, sûr de moi.

— Non, ce n'était pas moi, me répond-elle en reniflant. Et c'est bien le cœur du problème. Tu es attaché à cette fille que tu as créée dans tes songes, mais je ne suis pas elle.

— Arrête ! gémis-je.

— J'aimerais avoir vécu tout ça avec toi, je te le jure, sanglote-t-elle maintenant. Ce serait moins douloureux.

— Ce n'est pas parce que tu n'en gardes aucun souvenir que ça n'a pas existé, insisté-je, parce que je sens au plus profond de mes tripes que je suis en train de la perdre.

— Ce n'est pas parce que toi tu y crois dur comme fer que ça a existé, rétorque-t-elle, le regard anéanti.

— Tess, ne fais pas ça, soupiré-je, comprenant le fil de ses pensées parce que, putain, je la connais.

— Je ne suis pas celle que tu veux et je ne pourrai pas la faire revenir.

— Écoute-moi, la retiens-je, tentant le tout pour le tout. On s'en fout, OK ? Ça n'a pas d'importance. On est vivants et on apprend à se connaître ici, dans cette vie.

— Je ne vais pas jouer ma copie et craindre ma propre ombre dans notre histoire.

— Putain, Tess ! grogné-je, ne sachant plus quoi faire ou dire pour la convaincre de ne pas nous abandonner.

— Prends soin de toi, me dit-elle en pleurant, avant de couper notre appel.

Un cri de rage m'échappe tandis que j'envoie valdinguer mon téléphone à l'autre bout de la pièce. C'est la troisième fois que je perds Tess. Une fois lorsque j'ai dû me résigner à l'abandonner *là-bas*, la seconde quand elle est sortie du coma et que j'ai compris qu'elle ne se souvenait pas de notre parenthèse hors du temps, et maintenant, dans

la vie réelle et la relation que nous avons créée.

Ça a fait affreusement mal chaque fois. Et cette fois-ci est celle de trop. Je ne vais pas pouvoir le supporter, parce qu'il n'y a plus d'espoir auquel me raccrocher. C'est terminé.

Chapitre 48

Tess

1^{er} mars 2024

— Et là, le prof a dégrafé son pantalon, à la façon des stripteaseurs, tu vois.

J'entends des sons sortir de la bouche de Louise, sans prêter réellement d'intérêt à ce qu'elle raconte. Elle est assise à mon bureau tandis que je suis allongée à plat ventre sur mon lit, à regarder les mots écrits sur les pages du livre que m'a offert mon père, sans réellement les lire, eux non plus. J'ai eu son feu vert pour ne pas finir mon année de licence, contre mon engagement à me mettre tout de suite au travail en lisant les livres recommandés pour les aspirants étudiants infirmiers. Mais rien ne parvient à capter mon attention depuis deux semaines. Depuis que j'ai raccroché avec Gabriel et que je ne réponds à aucun de ses appels ou messages. C'est mesquin, puisque je sais qu'il ne peut pas se déplacer, mais c'est mieux ainsi.

— Et il portait un slip blanc avec des motifs banane... Merde, Tess, tu m'écoutes ? m'engueule ma meilleure amie en m'arrachant le livre des mains.

— Pardon, tu disais ?

— Rien, je te racontais des conneries pour vérifier si j'avais ton attention, mais j'ai vu juste, tu es encore perdue dans tes pensées, ronchonne-t-elle en m'assassinant du regard.

— Je suis désolée, m'excusé-je, la mine contrite. Vas-y, je t'écoute, promis.

— Je ne te comprends pas, répète-t-elle, comme chaque fois que je ne parviens pas à donner le change et qu'elle me voit malheureuse. Gabriel est fou de toi, au point de t'imaginer à ses côtés dans son subconscient et, toi, tu le rejettes.

J'ai bien évidemment tout confié à ma meilleure amie. Je n'ai pas hésité, car elle a été réceptive lorsque j'ai évoqué les mots bizarres de Gabriel quand il est venu me voir dans ma chambre à l'hôpital, me

disant elle-même qu'elle avait déjà entendu parler de ce phénomène : des personnes qui se rappellent avoir vécu des événements durant leur coma. J'ai cessé de me demander pourquoi, moi, je ne me rappelais rien. J'en avais marre d'avoir des migraines et ça ne m'apportait aucune réponse, de toute manière. À part me rendre folle, ça n'avait aucun effet.

— Parce que ce n'est pas de moi dont il est tombé amoureux, mais de la nana idéale qu'il a créée de toutes pièces justement, râlé-je.

Je n'ai pas envie de réitérer des explications pourtant limpides.

— Tu es donc ta propre concurrente ? Tu as conscience que ça n'a pas de sens.

— S'il n'y avait que ça qui n'avait pas de sens ! raillé-je, en repensant à tout ce qu'il m'a confié de complètement fou.

— Et tu as peur de quoi, au juste ? Que ta doublure fasse son apparition et te le pique ? Ça n'arrivera pas, tu le sais ?

— Très drôle ! sifflé-je, n'appréciant guère sa taquinerie.

Je suis à fleur de peau depuis cet appel. Tout m'irrite et m'énerve. Un rien me met de mauvaise humeur. J'ai plaqué le type que j'aime parce qu'il sortait déjà avec une autre fille... qui s'avère être moi. Allez chercher du sens à tout ça.

— Qu'est-ce qui t'empêche d'être avec lui, aujourd'hui ? me questionne Louise qui semble décidée à me pousser dans mes derniers retranchements, lasse de ma dépression amoureuse. Il tombera forcément sous le charme de la vraie Tess. Je suis certaine que celle qu'il a imaginée ne t'arrive pas à la cheville.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répliqué-je, ma meilleure amie ayant mis le doigt sur mes angoisses.

— C'est donc ça, alors ? réalise-t-elle enfin. Tu as peur de ne pas être à la hauteur ?

— Je n'ai rien de spécial, dis-je en haussant les épaules.

— À part hanter les hommes sexy dans leur coma, tu veux dire ? me taquine-t-elle en me jetant un stylo dessus pour appuyer son propos.

— Tu peux être sérieuse deux minutes ?

— Quand tu dis de la merde, c'est plus fort que moi, je suis obligée de me mettre à ton niveau et de sortir à mon tour un ramassis de conneries.

— Je lui en veux aussi de ne pas m'avoir tout révélé immédiatement.

— Quand on voit ta réaction, on se dit qu'il avait raison et qu'il était préférable qu'il garde ça pour lui.

— Ce n'est pas juste, j'avais le droit de savoir. Pour moi, notre relation commençait, alors qu'en fait, j'entrais dans la suite de celle qu'il avait imaginée, sans l'avoir vécue.

— Est-ce que ça change réellement quelque chose ?

— Tu me poses sérieusement la question ?

— Oui.

Je la regarde avec une moue désabusée, mais elle ne se démonte pas, alors j'accorde un peu plus de crédit à sa demande. Toutes les fois où nous nous sommes parlé et les quelques moments où nous nous sommes vus étaient aussi spéciaux que lors de la soirée chez moi. Chaque fois, j'ai senti cette sorte de connexion inexplicable entre nous. Elle existait avant l'accident et elle a perduré après, peu importe ce qui s'est passé dans le coma de chacun de nous. Louise a peut-être raison après tout. Entre la stupéfaction d'apprendre qu'il avait, selon lui, traversé son coma avec moi et la nécessité de rassurer mes parents quant à mon avenir, je suis restée bloquée sur les angoisses que cette révélation m'avait infligées. Pouvons-nous avancer ensemble malgré ça ? Est-ce que cet épisode vaut la peine de tout ruiner entre Gabriel et moi ? Je l'ignore, mais je sais que je n'en ai pas envie. Je voudrais pouvoir être avec lui et pour ça, je dois accepter de composer avec ses souvenirs. Fussent-ils réels ou non.

— Il n'a fait que trouver du réconfort en t'imaginant à ses côtés. Est-ce que tu l'aimes moins à cause de ça ?

Qu'est-ce qu'elle peut être chiante parfois à voir les choses sous un bon angle !

— Non.

— Est-ce que s'il voulait à tout prix avoir affaire à la Tess de son coma, il n'aurait pas été plus judicieux de sa part de t'en parler tout de suite ? Il aurait pu insister pour faire renaître les souvenirs qu'il pense que tu as au fond de toi.

— Mouais, réponds-je en commençant à voir où elle veut en venir.

— Mais au contraire, il t'a laissée tranquille avec ça pour que tu puisses avancer à ton rythme dans votre histoire. Et ce qui s'est passé entre vous depuis ton réveil, c'était bien entre lui et toi. Il t'appelait tous les jours, Tess. C'est de toi dont il est raide dingue, et de personne d'autre.

Je prends mon visage entre mes mains, plus perdue que jamais.

— J'ai peur d'y croire, Louise.

— Qu'est-ce que tu risques à essayer ?

— Qu'il réalise d'ici quelques semaines, quelques mois, que je ne suis pas à la hauteur de l'image qu'il s'est façonnée.

— Mais Tess, ça fait plus de deux mois que tu es sortie du coma et que vous vous voyez, que vous vous appelez. S'il avait des doutes, ils ont eu largement le temps de s'envoler à ce stade. Tu es la seule qui panique encore.

— Je n'ai pas le même recul que lui vis-à-vis de la situation. Il a eu le temps de réfléchir et de méditer justement, contrairement à moi.

— Je l'admets, un point pour toi, m'accorde-t-elle avant de se fendre d'un sourire. On peut déclarer que deux semaines sont suffisantes pour cogiter sur tout ça et enfin rappeler ce pauvre Gabriel ?

— Tu es ma meilleure amie et pourtant, tu défends sa cause avec fougue. Tu es de quel côté au juste ?

Elle pose ses mains sur son cœur d'un air solennel, avant de me répondre :

— Je suis du côté de l'amour.

Je pouffe avant de lui balancer un coussin. Elle ne l'avait pas vu venir, donc elle le prend en pleine poire, ce qui nous fait éclater de rire.

— Tu me payeras ça cher dès que je n'aurai plus peur d'abîmer ton cerveau fraîchement remis.

Je lui tire la langue avant de me réinstaller contre mes oreillers. Je joue avec mon téléphone en le faisant tourner entre mes mains. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tu lis dans mes pensées, soupiré-je, ne sachant pas par où commencer. C'est exactement ce que j'étais en train de me demander.

— La question à te poser, c'est : est-ce que tu es prête à faire une croix sur lui, parce que cette histoire de coma c'est trop pour toi ?

— Non.

— J'espérais que tu me répondrais ça !

Chapitre 49

Gabriel

2 mars 2024

— Déroule ton pas, Gabriel ! me rabâche Jules.

Je jure que si le kinésithérapeute du centre de rééducation répète encore une fois cette phrase, je le frappe avec ma béquille. Il a de la chance que je constate des progrès depuis que je passe mes journées ici, sinon je l'aurais déjà encastré pour me malmenier autant. OK, c'est pour mon bien, mais je ne suis pas d'humeur.

Grâce aux séances à domicile, j'ai récupéré pas mal de mobilité dans ma jambe blessée. J'ai pu démarrer une rééducation plus poussée dans ce centre spécialisé et équipé. Je me donne à fond pour pouvoir retrouver mon indépendance. Surtout conduire. Je suis à bout de nerfs de devoir compter toujours sur quelqu'un pour me véhiculer. Côté physique, le bilan est donc plutôt positif quand on sait d'où je partais, bien qu'il y ait encore beaucoup à faire.

Côté moral, si mes proches me trouvaient soupe au lait à mon réveil à l'hôpital, ce n'est rien comparé à maintenant. Avec le temps que nécessite ma rééducation, impossible de reprendre le taf comme je l'aurais souhaité. Je dois prononcer environ vingt mots par jour maximum, et encore, il faut me les arracher. Ils se résument à salut, oui, non et merci.

Le visage ravagé de Tess reste gravé dans ma mémoire. Elle s'est sentie trahie. Et il n'y a rien de pire pour moi. Je n'aurais pas pu merder plus que ça. Elle est persuadée de ne pas être celle qui était avec moi durant notre coma, et je ne sais même pas comment rattraper ça. Elle a retourné mes arguments contre moi. À ce moment-là, j'étais sans voix. Pour elle, je nous ai fabriqué une histoire de toutes pièces, avec les éléments que je connaissais d'elle et ce qui m'entourait.

Pour tout avouer, elle a réussi la prouesse de me faire douter, moi aussi. Peut-être que c'est elle qui a raison, après tout ? Et c'est cette

possibilité qui me rend si froid et distant avec tout le monde. Parce que plus j'y pense, plus je me fous de savoir si c'était bien elle ou pas. Peu importe, aujourd'hui. J'étais déjà sous son charme lors de sa soirée et ça n'a pas changé quand elle est sortie du coma. C'est elle qui me plaît. Dans mon esprit, il n'y a pas deux Tess différentes, comme elle s'évertue à le penser. Il n'y a qu'elle. Elle ne forme qu'une seule et même personne. Le problème, c'est que Tess n'est pas disposée à m'écouter. Elle a rejeté chacun de mes appels, n'a pas pris la peine de répondre à mes messages. Rien. Pas un signe de vie. Je sais qu'elle va bien uniquement par le biais de Louise que j'ai contactée via son compte Instagram. Sa meilleure amie n'est pas très bavarde avec moi, par respect envers Tess. Elle a juste accepté de me tenir au courant de son état de santé, en cas de problème. Je crois que l'accident a fait prendre conscience à la jeune femme que son comportement n'était pas toujours au top vis-à-vis de Tess, et qu'elle se rachète en se montrant présente. Je suis content pour elles.

— C'est bon, tu peux arrêter là, me libère Jules. Tu as bien bossé aujourd'hui.

Si j'en crois mon T-shirt trempé de sueur, effectivement, je me suis bien défoulé sur les barres fixes. Je passe mes nerfs sur l'espèce de gymnastique qu'ils me font faire ici. Ce qui ne semble pas les déranger puisque ça me permet de progresser. Seuls les résultats comptent pour eux. Vu toute l'énergie que j'y mets, ça paye.

— Demain matin, même heure ?

Il me demande ça comme si j'avais le choix. Littéralement, je l'ai, mais si je ne viens pas, je suis bon pour marcher en boitant toute ma vie. J'ai vite compris où était mon intérêt.

— Ouais, grogné-je, parce que je ne sais faire que ça en ce moment.

J'attrape l'unique béquille dont je me sers encore et pivote pour quitter les lieux. Quand je repère Tess, le dos contre le mur de la salle, je crois d'abord avoir tourné trop vite sur moi-même. Puis, le sourire gêné qui étire ses lèvres me prouve qu'elle est bel et bien là. *Bordel !* Je dois ressembler à rien à cet instant, après ces heures de torture, et en prime, je pue. Génial pour des retrouvailles ! *Enfin, en espérant que ça en soit.* Je m'approche à pas lents parce que mine de rien, ma jambe est douloureuse après tant d'exercices.

— Salut, me lance Tess, le souffle court, lorsque j'arrive à sa hauteur.

— Salut, lui réponds-je sans trop savoir comment agir.

— Je suis ton taxi de retour.

— Je ne savais pas que tu étais dans la boucle de mes Uber personnels.

Son rire cristallin résonne contre les murs de la salle. Je prends son

air jovial pour un bon présage, mais je ne me détends pas pour autant. Je suis trop en colère depuis deux semaines pour pouvoir relâcher aussi vite la pression qu'elle a fait naître en moi.

Je la suis jusqu'à sa voiture avec une lenteur qui m'insupporte. Tess se cale sur mon rythme d'escargot, sans un mot. De mon côté, je préfère la fermer parce que la dernière fois que je lui ai parlé, tout est parti en vrille.

Lorsque nous sommes insérés sur le périphérique, elle se décide enfin à lancer la discussion.

— Je suis impressionnée par tes progrès.

— Merci.

Elle a droit à la même liste restreinte de mots que les autres. Il va falloir qu'elle se livre un peu plus sur la raison de sa présence soudaine pour en avoir plus. Je suis paumé et j'ai peur de me faire des illusions. Je ne suis pas certain de pouvoir encaisser plus. Le silence revient s'immiscer entre nous. Ça me tue. Parce que ce n'est pas nous, ça. Je ne supporte pas de ressentir ce malaise planer dans l'habitacle de sa voiture et nous éloigner.

— Pourquoi tu es là ? la questionné-je sans détour, n'y tenant plus.

Ses doigts se resserrent autour du volant et elle mordille ses lèvres, me dévoilant une partie de son stress.

— Tu avais raison, me répond-elle, me redonnant espoir sur l'apparition de ses souvenirs, nous n'aurions pas dû avoir cette conversation au téléphone.

Montagnes russes émotionnelles, bordel !

— Et je suis désolée de t'avoir ignoré ces dernières semaines, ajoute-t-elle, en quittant la route des yeux quelques instants pour me regarder.

— Reste concentrée sur la circulation, s'il te plaît, on sait comment ça s'est terminé la dernière fois qu'on était ensemble, la charrié-je pour dédramatiser son rejet.

Certes, il a été douloureux, mais il était compréhensible.

— Je ne suis pas certaine que nos parents apprécieraient ton sarcasme.

— Ils manquent cruellement d'humour, on est d'accord.

Ma boutade ourle ses lèvres, mais elle retient son rire, juste pour la forme.

Arrivés dans la rue où je vis avec ma mère, Tess se stationne sur la place handicapée le temps que je descende de sa voiture. Elle repart ensuite se garer plus loin. Je veille à laisser les portes de l'immeuble et de l'appartement entrouvertes afin qu'elle puisse entrer toute seule, sans que j'aie besoin de revenir sur mes pas. Ma mère m'avait prévenue qu'elle serait absente toute la journée.

J'ôte mes baskets dans l'entrée et me dirige dans la salle de bains.

Il faut que je prenne une douche vite fait pour effacer toute trace de mes efforts.

— Toc, toc, toc ? entends-je depuis le couloir.

— Entre, lui crié-je.

Je la vois refermer derrière elle avant de m'observer avec un petit air mutin. Cette nana va me rendre fou. J'ai juste envie de la serrer dans mes bras et de l'embrasser le temps qu'il faudra pour rattraper ces quinze jours de manque. Je réalise à quel point j'avais le spleen de Tess.

— Prends-toi un truc à boire dans le frigo ou sers-toi un café. J'en ai pour cinq minutes.

— Plutôt dix, vu l'odeur, plaisante-t-elle avec un clin d'œil avant de tourner les talons et de disparaître dans la cuisine.

Je ne m'attarde pas sous le jet d'eau chaude, malgré ses recommandations. L'urgence de tout mettre à plat avec elle prédomine. Il devient vital pour moi qu'on se retrouve. Peu importe qu'elle pense que je l'aie imaginée. Je veux juste qu'elle sache que c'est elle, celle qui est là, en chair et en os, que je veux dans ma vie.

Ma serviette enroulée autour de la taille, je prends conscience que je n'ai pas emporté de fringues propres dans la salle de bains. J'ouvre la porte en veillant à ne pas glisser avec mes pieds mouillés et la béquille. Un vrai exploit d'équilibriste en somme. Je sors dans le couloir pour rejoindre ma chambre.

Avant d'avoir pu atteindre la pièce, j'entends un énorme fracas derrière moi. Je me tourne et découvre Tess, figée, les yeux écarquillés. Elle a fait tomber le plateau sur lequel elle avait visiblement préparé deux cafés, ainsi que la boîte dans laquelle ma mère conserve les gâteaux qu'elle prépare. Le liquide des boissons chaudes se répand sur le sol, se mélangeant aux miettes des biscuits qui s'y sont écrasés.

— Tess ? l'appelé-je pour la faire réagir, mais elle reste stoïque, insensible au vacarme et aux dégâts qu'elle vient de causer.

Je me contrefous de la vaisselle. C'est sa manière d'être soudainement en état de choc qui m'interpelle. D'un pas vif, qui m'arrache une légère grimace, je la rejoins et pose ma main sur son avant-bras pour la secouer un peu. Aucune réaction.

— Tess, putain, tu me fais flipper !

Chapitre 50

Tess

2 mars 2024

Une panthère. La jungle. Son dos est recouvert d'un dessin que je connais. Enfin, dont j'ai entendu parler. Je le revois, allongé dans mon lit, m'expliquant son prochain tatouage. C'est flou dans un premier temps. Comme un flash que je décide de ne pas laisser s'éteindre. Je refuse la fuite de cette scène et la retiens de toutes mes forces. Je tire le fil de ce souvenir jusqu'à le dérouler en entier. Il tente de m'échapper, mais je m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Je sais qu'il a une importance primordiale. Mon cœur bondit dans ma poitrine, réoxygéné par des sentiments enfouis et momentanément oubliés.

La tête de mort sur son bras, je l'ai déjà vue. J'entends sa voix me confier son passif avec son père. Je regarde Gabriel, et tout est différent. Plus beau, plus coloré, plus fort, plus puissant. Dans ma tête, le temps est sur pause. Mes mains tremblent en se rappelant les nombreuses fois où elles se sont posées sur son corps. Je prends plaisir à errer à nouveau dans les couloirs de cet hôpital. Je me rejoue le film qu'il m'a conté et auquel je n'ai pas voulu croire, l'autre jour. Je pousse mon subconscient à se rappeler chaque seconde partagée avec lui. Je ne veux plus rester dans l'ignorance. C'est impossible, maintenant que quelques bribes me sont revenues. Nos moments dans le coma sont des trésors, je refuse de ne plus m'en souvenir. Je veux les chérir, car ils sont inestimables à nos yeux. Personne d'autre que nous ne peut en comprendre la portée. Ils ont un impact démesuré sur notre relation. Ils nous ont permis de nous découvrir d'une façon peu commune, rendant tout ce qui nous lie bien plus fort que pour n'importe quel autre couple.

Une à une, les scènes défilent dans ma mémoire, comme si elles avaient été mal rangées et que la vue du tatouage de Gabriel les avait rappelées à l'ordre, qu'elles retrouvaient leur place. *Dans mon cœur.*

Nos mains liées chaque fois que l'autre se sentait submergé. Notre après-midi au cinéma. Le partage de nos peurs pour l'avenir. Gabriel qui me serrait contre lui quand je flanchais. Notre premier baiser dans mon lit. *Mon Dieu, nous avons fait l'amour !* Comment ai-je pu ne pas m'en rappeler ? Ces heures en particulier étaient si parfaites.

Mes jambes deviennent flageolantes, mais comme à son habitude, Gabriel me soutient. Une première larme dévale ma joue. La suivante est arrêtée dans sa course par son pouce, mon visage en coupe entre ses paumes. Je reviens petit à petit avec lui, mais je me sens si bien dans nos souvenirs que j'ai du mal à accepter de les quitter. J'ai peur qu'ils ne s'effacent à nouveau. Alors, je persiste à fouiller pour les graver dans ma mémoire et que plus jamais il ne me soit possible de les oublier.

Nos regards sont perdus l'un dans l'autre, j'incline mon visage pour mieux ressentir le toucher de Gabriel contre ma joue. J'ai failli perdre bien plus que des souvenirs. Mes doigts se posent sur ce premier tatouage qui a signé sa rébellion. J'en retrace les contours, comme lorsque je l'ai vu pour la première fois. Mon audace, ce soir-là dans mon lit, me fait probablement rougir à cet instant.

— Si tu savais comme je suis désolée, m'excusé-je en mesurant la souffrance que j'ai dû lui causer.

Gabriel relâche un soupir puissant en posant son front contre le mien.

— Bordel, tu veux me faire mourir d'une crise cardiaque, ma parole ! Tu étais comme perdue dans tes pensées. Tu étais partie où ?

— J'étais là où nous seuls sommes allés.

Gabriel recule de quelques pas, fébrile, et plonge son regard dans le mien. Il y cherche les réponses qu'il désespère d'entendre. *Oui, je me souviens. Oui, c'était bien moi auprès de toi. Oui, oui et encore oui !*

— Sois plus précise, Tess, parce que je ne supporterai pas de me méprendre.

Sentir sa vulnérabilité, à cet instant, accentue ma culpabilité. Il a été si présent pour moi, lors de notre coma. Il était prêt à ne pas se réveiller pour ne pas m'abandonner là-bas. Et moi, qu'ai-je fait en retour pour lui ? Je nous ai oubliés ! Je m'en veux terriblement.

— J'ai tenu ma promesse, tu sais, dis-je pour qu'il sache que je n'ai pas rompu mon engagement dès qu'il a disparu.

— Laquelle ? me demande-t-il d'une voix révélant ses craintes de mal interpréter ce qu'il croit qu'il m'arrive.

Sa peur légitime démontre à quel point mon oubli de nous l'a fait souffrir. Je n'ose imaginer ce que j'aurais ressenti si les rôles avaient été inversés. Je secoue un peu la tête pour effacer la boule d'angoisse que cette idée fait naître en moi. Mon Dieu, j'espère qu'il acceptera de me pardonner de ne pas l'avoir cru.

— Je suis restée dans ta chambre. J'ai dormi allongée à tes côtés après ton réveil.

Je crois l'entendre grogner un *putain* avant que sa bouche s'empare de la mienne. Notre baiser est tellement plus intense que tout ce que nous avons partagé *ici* ou *là-bas* . Il scelle nos retrouvailles, notre survie et notre guérison. Il a l'attrait de cet amour unique et particulier que nous ressentons l'un pour l'autre. Sa main libre presse ma taille pour me coller contre lui. Tout mon corps réagit au contact de sa peau. Une boule de feu prend de l'ampleur au creux de mon ventre, ravivée par tous les instants qui me reviennent en mémoire. Mes bras s'enroulent autour de son cou, tandis que ma langue fait de même avec la sienne. Elles dansent à nouveau ensemble, me rappelant le goût oublié de tous ces baisers échangés *là-bas* . Mes mains entourent ses épaules et glissent le long de ses bras musclés, me remémorant la douceur de sa peau. Toutes ces sensations ne font qu'alimenter mon désir. Maintenant que tout m'est revenu, un sentiment d'urgence m'étreint. Celui de nous retrouver. Entièrement. Sans qu'il me pense à moitié avec nous. Sans qu'il ait à prétendre que tout ne fait que commencer.

Hélas, un crissement de porcelaine stoppe nos ardeurs. Gabriel ronchonne contre mes lèvres. Le temps d'une respiration courte entre deux baisers enflammés, je prends conscience du bazar que j'ai mis sur le sol du couloir. En plus du café qui s'étend dans une flaque, le sang des coupures que Gabriel s'est faites au pied en me rejoignant colore le carrelage blanc.

— Merde, attends !

— Rien à foutre.

Survolté, il me plaque à nouveau contre lui, mais manque de trébucher à cause de sa béquille. Et aussi, j'imagine, de la faiblesse de sa jambe et des entailles qui s'y ajoutent maintenant. Il faut que je rassemble toute ma volonté pour reprendre mes distances. Je pose mes mains sur ses pectoraux et mon front contre le sien.

— Laisse-moi nettoyer tout ça, d'accord ?

Bon gré, mal gré, il obtempère. Je le vois passer par la salle de bains et en ressortir avec une petite trousse de secours, tandis que je ramasse les morceaux des tasses brisées. Je me dépêche de nettoyer le sol pour le rejoindre.

Il m'attend, à moitié assis contre le dossier de son lit, ses jambes étendues devant lui sur le matelas. Deux compresses traînent sur sa table de chevet, signe qu'il a désinfecté ses égratignures.

— Tu te rappelles, alors ? me presse-t-il de lui confirmer.

J'ôte mes chaussures avant de venir m'installer à ses côtés. Gabriel passe un bras dans mon dos afin que je puisse me lover contre son flanc. Ma main se pose sur son torse, toujours nu.

— J'ignore pourquoi je ne me souvenais de rien, m'excusé-je à demi-mot.

— J'y ai beaucoup réfléchi, me répond-il en jouant avec une mèche de mes cheveux. Tu as tout de même souffert d'un triple traumatisme crânien, ce n'est pas rien. Peut-être que c'est ce qui a empêché ta mémoire de tout garder à ton réveil.

— Je ne sais pas, mais je suis heureuse que tout me soit revenu. Ça aurait été terrible de ne pas me rappeler ces instants qui ont changé ma vie. Pas uniquement vis-à-vis de nous, mais je comprends mieux maintenant d'où me vient mon envie de devenir infirmière. J'ai passé tellement de temps avec elles à l'hôpital.

— Tu participais à chacune de leurs réunions de changement d'équipe, me rappelle-t-il, presque nostalgique, comme si nous évoquions de bonnes vacances. Qu'est-ce qui s'est passé dans le couloir pour que ça te revienne d'un seul coup ?

— Ton tatouage avec la panthère dans la jungle, lui expliqué-je en croisant son regard dans lequel je ne décèle que soulagement et désir. Tu ne l'avais pas encore *là-bas* et tu m'en as parlé. Le voir étalé sous mes yeux, à l'endroit exact où tu m'as dit que tu le ferais, a débloqué un truc dans ma mémoire. J'ai forcé sur ce flou et tout s'est éclairé.

— Tess, je veux que tu saches que je comptais t'en parler quoi qu'il arrive, mais j'avais peur qu'en te confiant trop tôt ce que nous avions partagé, tu ressenties une sorte de pression de ma part. Comme si je voulais accélérer les choses entre nous. Je tenais à aller à ton rythme. Et même s'il s'était révélé qu'Anthony et toi aviez raison, que j'avais fabriqué cette relation de toutes pièces, ça ne change rien au fait que, maintenant, nous sommes *ici* et que c'est toi qui m'attires. Cette Tess-là, ajoute-t-il en posant sa main sur mon cœur qui bat la chamade.

Avec douceur, nous reprenons nos baisers écourtés tout à l'heure, plus légers que jamais. Plus aucune barrière entre nous à cause de morceaux d'histoire égarés. C'est plutôt une fusion entre deux âmes qui se sont aimées au-delà du rationnel et qui ont la chance de pouvoir vivre cette fusion dans le réel. Je savoure sa proximité, ses mains qui glissent sous mon pull, ses lèvres dans mon cou, la chaleur de son souffle sur ma clavicule. Je profite de l'arrondi de ses muscles sous mes doigts, du goût de sa peau contre ma bouche, de la douceur de ses cheveux que j'empoigne alors qu'il migre vers mon sud en me déshabillant.

Est-ce que nous nous serions aimés aussi fort sans cet accident et toutes ses conséquences ? Je n'en sais rien, mais ce que je crois, c'est que nos âmes étaient faites pour se rencontrer.

Alors qu'il se redresse et me tourne le dos pour fouiller dans le tiroir de sa table de chevet à la recherche d'un préservatif, je m'approche de lui et embrasse ce dessin magnifique. Gabriel ne bouge

plus tandis que mes lèvres parcourent ses omoplates et sa colonne vertébrale, glissent sur ses flancs, ne délaissant aucune parcelle de son tatouage.

— Regarde dans la feuille en bas à gauche, murmure-t-il en caressant mes mains qui sont enroulées autour de sa taille.

Je me décale pour observer l'endroit. Je plisse les yeux pour être certaine de ne pas me faire d'idées, mais non, c'est bien la lettre *T* qui est insérée entre les ombres qui amplifient la texture de la feuille.

— Tu es complètement dingue, soufflé-je, chamboulée par toutes les puissantes émotions que je ressens à ce moment précis.

J'embrasse avec encore plus d'attention ce bout de peau coloré. Gabriel finit par perdre patience et, malgré sa jambe blessée, me fait basculer sur le matelas pour me surplomber.

— C'est de toi dont je suis dingue, me répond-il en unissant nos corps.

Notre étreinte est langoureuse, lente et salvatrice.

Nous nous sommes rencontrés *ici* , trouvés esseulés *là-bas* , presque perdus ensuite *ici* , pour mieux nous y retrouver.

Épilogue

Tess

Six ans plus tard

— La 402, jeune fille de seize ans, accident de scooter.

J'écoute attentivement mes collègues de nuit nous relayer les informations sur chaque patient. Travailler en réanimation a été une évidence, une fois mon diplôme d'infirmière en poche. Ce n'est pas facile. C'est même éreintant. Faire face à la mort est une épreuve de chaque instant. Soutenir les familles est un exercice qui demande beaucoup d'empathie. Pendant mon cursus, j'ai parfois douté, mais j'ai eu la chance de pouvoir compter sur mes parents, sur Louise et Gabriel pour me rappeler pourquoi je tenais à faire ce métier et pourquoi ce service.

Il n'y a pas un jour où je ne repense pas à l'accident que nous avons eu. Le responsable n'a d'ailleurs jamais été retrouvé. J'aime me remémorer ce que nous avons vécu durant notre coma. Avec Gabriel, nous avons même créé un carnet de souvenirs dans lequel nous avons tout noté. Chaque seconde de ces instants volés entre la vie et la mort. Pour que, quoi qu'il nous arrive en vieillissant, ils soient toujours intacts.

Une fois l'équipe de nuit partie, nous entamons notre tour des chambres. Dans chacune d'elles, je prends le temps d'accorder quelques mots rassurants aux patients. Je sais qu'il est possible qu'ils soient peut-être là à nous écouter. Je veux qu'ils sachent quel est leur état de santé et qu'ils ne se sentent pas seuls, parce que c'est sûrement ce que j'ai eu de plus terrifiant à traverser dans ma vie. Heureusement que j'avais Gabriel auprès de moi.

Dans celle de ce grand-père, en urgence respiratoire, je lui parle de ses petits-enfants, car j'ai appris qu'ils étaient très complices. Ces derniers sont un peu trop jeunes pour lui rendre visite, alors je lui raconte leurs dernières aventures. Ses enfants viennent régulièrement

le voir, mais pas autant qu'ils aimeraient, pris entre leur travail et leur vie de famille, justement. Nous avons donc pris l'habitude d'échanger quelques anecdotes que je peux ensuite lui conter. J'espère que s'il est là, les dessins qui ornent les murs près de son lit l'aident à trouver le chemin qui le reconduira vers eux.

Ce matin, lorsque je pénètre dans la chambre 402, j'y rencontre des parents anéantis. Ça me rappelle tristement les miens lorsqu'ils m'ont découverte allongée sur mon lit d'hôpital, la tête recouverte de bandages.

Avant mon entrée en école d'infirmières, mes parents me surveillaient toujours de près. Il leur a fallu encore quelques semaines supplémentaires pour me laisser aller et venir comme je le souhaitais, mais ils ont fini par lâcher du lest. Cet été-là, nous sommes même partis en vacances dans le sud de la France, tous ensemble : mes parents, Gabriel, sa mère et moi. J'ai pu admirer ce coucher de soleil sur la Méditerranée dont Gabriel m'avait vanté la beauté.

— Bonjour, je suis Tess, une des infirmières du service.

Les parents de la jeune fille hospitalisée me répondent par un vague hochement de tête, tandis que je commence mes vérifications et mes soins.

— Vous savez quand le médecin passera ? m'interroge le père. Nous aurions quelques questions à lui poser.

— Je vais lui demander s'il est possible qu'il commence sa tournée par vous.

Il me remercie du regard avant de le reporter sur sa fille. Sa mère est près d'elle et lui tient la main, en pleurant.

— N'hésitez pas à lui parler, à mettre la musique qu'elle aime, suggéré-je à cette femme dévastée.

— Vous pensez que ça peut l'aider ? me répond-elle, un peu sceptique mais prête à tout si ça peut être bénéfique. Vraiment ?

— Ça lui apportera du réconfort, j'en suis certaine.

Elle hoche la tête, puis reporte son attention sur ce qu'elle a de plus précieux, tandis que je quitte la chambre pour une autre.

Même si c'est plus difficile certains jours que d'autres, parce que hélas, tout le monde n'a pas la chance de s'en sortir, je sais que ma place est ici. Mon travail me rend épanouie et à chaque vie sauvée, je suis heureuse d'avoir la sensation d'y être un peu pour quelque chose. D'être utile pour de si beaux résultats plutôt que d'analyser des chiffres, de réfléchir au marketing et de déchiffrer des bilans comptables.

Une fois à l'extérieur de l'hôpital, après une nouvelle journée pendant laquelle je n'ai pas vu les heures défilier, je souris en apercevant Gabriel m'attendre, assis avec nonchalance sur sa moto. Avec son éternelle mèche de cheveux tombant négligemment sur son

front, ses mains tatouées elles aussi maintenant, et son sourire de canaille, je fonds comme au premier jour.

— Tu m'attends depuis longtemps ? lui demandé-je, car je sors avec plus d'une demi-heure de retard par rapport à la fin officielle de mon service.

— Cinq minutes, me répond-il en m'attirant contre lui pour me voler un baiser. Je sais que tu ne pars jamais à l'heure puisque tu repasses par chaque chambre pour dire au revoir à tes patients.

— La politesse, c'est important.

— J'appelle ça du dévouement plus que de la politesse. Et c'est une des raisons pour lesquelles je t'aime tant.

J'enroule mes bras autour de son cou et à mon tour, je l'embrasse, le cœur battant toujours aussi fort chaque fois qu'il me parle d'amour.

— Et tu ne serais pas aussi en partie soulagé de retarder notre arrivée à ce dîner ? le taquiné-je, parce que je le connais par cœur.

Il se renfrogne, tandis que je me recule pour prendre mon casque qu'il me tend. Je ris de sa réaction.

— Souris et sois heureux que ta mère refasse sa vie avec un homme bien.

— Qu'est-ce qui te dit qu'il est bien ?

— Le fait qu'il tienne autant à mieux te connaître ? hasardé-je. Il sait à quel point tu comptes dans la vie de ta mère et il fait des efforts pour nouer une relation avec toi. Je trouve ça plutôt cool alors qu'il pourrait se dire que ça n'a pas d'importance, puisque tu es un adulte et que tu ne vis plus avec elle. Surtout que tu es plutôt relou en étant avare de mots chaque fois qu'on les voit.

— C'est un test.

— Un test ? répété-je, alors que nous nous installons sur la moto.

— S'il aime sincèrement ma mère, il persistera à percer ma carapace pour qu'elle soit heureuse.

— Et combien de dîners tu vas encore faire subir à ce pauvre homme ?

— Celui de la semaine dernière était le dernier, m'informe-t-il en tapotant ma cuisse.

Je secoue la tête en levant les yeux, mais je suis rassurée de ne pas avoir à faire la conversation à sa mère et son compagnon, ce soir, pendant qu'il ronchonne de son côté à chaque question qui lui sera posée.

— Prête ?

Avant chaque départ sur sa bécane, nous avons notre petit rituel. Je hoche la tête avant de lui murmurer :

— Je t'aime.

Et il me répète ces mots. Parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver sur la route.

Allongé dans notre lit qui a connu tant de nos moments complices, et prouesses sexuelles il faut bien l'avouer, je sais que mes respirations sont comptées. La vie me quitte un peu plus à chaque seconde qui s'écoule. Je ne ressens aucune crainte. Au contraire, je suis serein. J'ai mené la vie que je souhaitais, j'ai été heureux et entouré. Quand je regarde en arrière, il n'y a rien que je voudrais changer.

Je m'imprègne du parfum floral de Lou qui me tient la main en sanglotant. Le portrait craché de sa maman. Ses boucles blondes se déversent sur ses épaules, alors qu'elle se penche vers moi pour poser sa tête contre mon avant-bras tatoué. Ça me rappelle toutes ces fois où elle a dessiné sur sa peau avec ses feutres « pour ressembler à papa », avant que je l'emmène faire son premier tatouage le jour de ses dix-huit ans. Je la revois, hésitante et impatiente à la fois de colorer sa peau de façon définitive. Son choix d'une manchette fine au poignet à la mode orientale a fait l'unanimité auprès de sa mère et moi. Avec son nez droit et cet air de défi continuels dans les yeux, elle m'observe pour s'assurer que je suis toujours bien là, avec elles.

— Ne pleure pas, lui soufflé-je en serrant ses doigts entre mes mains comme je le faisais lorsqu'elle n'était qu'un tout petit être venu bousculer notre vie de la plus belle des façons, sans prévenir.

Je revois le visage mi-apeuré, mi-joyeux de ma douce Tess lorsqu'elle a eu le résultat de sa prise de sang, effectuée parce qu'elle se sentait beaucoup plus fatiguée que d'ordinaire. Elle était tout simplement enceinte. Nous avons été à la fois surpris, abasourdis et aux anges. Nous n'avons eu que cinq mois pour préparer la venue de notre petite Lou, et elle a chamboulé notre quotidien avec ses grands yeux curieux. À l'époque, je ne pensais pas pouvoir être plus heureux que je l'étais déjà. Je m'étais trompé. Nous avons réalisé que Lou était l'élément qui manquait à notre existence. La plus belle chose que j'ai faite sur cette Terre.

— Tu as apporté tant de joie dans mon existence avec tes sourires, tes questions et ton franc-parler. Ne change jamais, ma fille, tu es parfaite.

Elle a beau avoir fêté ses cinquante ans cette année, elle restera à jamais ma petite fille, celle qui, même en grandissant et en atteignant l'âge adulte, est toujours venue me demander des conseils avant de prendre de grandes décisions. Je sais que mon départ sera difficile pour elle, mais je n'ai aucun doute qu'avec sa mère, elles sauront se soutenir. Et je sais pouvoir compter sur mon gendre, à qui j'ai mené la vie dure lorsqu'il a rôdé autour de Lou.

— Papa, bredouille-t-elle, en pleurant si fort qu'elle ne doit même plus me voir derrière ses lunettes.

— Tu diras à Tom que ma moto est pour lui.

Mon petit-fils qui m'a emmené en road trip avec lui, il y a cinq ans. Nous avons sillonné ensemble les plus beaux coins de France sur nos motos, pendant deux semaines. Il a hérité de mon caractère bougon, selon Tess. Ces vacances partent avec moi, gravées dans mon cœur, comme tant d'autres souvenirs que je chéris depuis de si longues années. Évidemment, mon annonce ne fait qu'alimenter la peine de Lou.

— Et cesse de pleurer, tu sais à quel point je ne supporte pas de te voir triste, la grondé-je, toujours de cette petite voix faiblarde de vieux papy agonisant.

Je crois que je m'endors quelques instants, car lorsque j'ouvre à nouveau les yeux, Lou n'est plus là. C'est la plus merveilleuse des femmes qui a pris sa place. Le soleil de ses cheveux s'est depuis longtemps éclairci en neige, et quelques rides sont apparues au fil des années, mais elle a toujours été la plus belle à mes yeux. Tess m'a offert une si belle vie. Chaque instant passé à ses côtés a été fantastique. Même pendant nos disputes, car elles ont existé comme dans n'importe quel couple, mais rien qui aurait pu nous séparer. La mort elle-même avait dû rebrousser son chemin face à nous, lorsque nous nous sommes rencontrés. Aujourd'hui, c'est différent. Je suis arrivé au bout de ma route. Je vais devoir relâcher sa main, la laisser *ici* et emprunter une route sans elle. Je sais qu'elle viendra marcher dans mes pas d'ici quelque temps pour me retrouver, mais le plus tard possible, j'espère. Égoïstement, je me sens chanceux de partir le premier. Supporter mon quotidien sans Tess me paraît insurmontable. Nous savons tous qu'elle est bien plus forte que moi.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'aimer plus que ce que j'ai aimé Tess. Sauf elle envers moi. Elle m'a rendu chaque sentiment au centuple.

— Je crois que c'est l'heure, ma belle, lui dis-je me sentant encore plus faible que tout à l'heure.

Aucun de nous n'évoque la saloperie de crabe qui m'emporte en l'espace d'une toute petite année. Tess se lève et s'allonge à mes côtés. Elle m'aide à passer mon bras autour de ses épaules afin qu'elle puisse se glisser contre mon torse. Je me gave de son odeur et de la douceur de sa peau, ainsi que de celle de ses cheveux.

— Tu sais que, toi et moi, même la mort ne peut pas nous séparer. Notre amour, il est né *ici*, il a voyagé *ailleurs* et il n'y a pas de raison qu'il prenne fin maintenant, lui chuchoté-je en passant mon index sur sa joue.

— Rien, aucune force quelle qu'elle soit, ne pourra m'empêcher de

t'aimer, me répond-elle en embrassant ma main posée sur son épaule.

— On se retrouve là-bas, alors ? lui dis-je comme si je lui proposais un rendez-vous. Je t'y attendrai, mais prends ton temps avant de me rejoindre. Profite encore un peu, pour moi, de notre fille et de notre petit-fils, tu veux bien ?

— J'aurai plein de choses à te raconter quand on se retrouvera.

— Voilà.

Le souffle chaud de Tess dans mon cou, la douceur de ses lèvres sur ma joue et ses doigts caressant les miens sont les dernières sensations que j'éprouve avant de m'endormir paisiblement.

Lou

Trois ans plus tard

— Autre chose ? demandé-je à ma mère, alors que je prépare la liste des courses avant de partir au supermarché.

Elle est installée confortablement dans son fauteuil, avec une couverture sur les genoux, bien qu'il ne fasse pas très froid en ce mois de mars. Je la couve d'un regard plein de tendresse. Elle me paraît si fragile depuis le décès de papa. Elle a bien du mal à vivre sans lui à ses côtés. C'est comme si tout avait perdu son sens. Il n'y a qu'avec Tom, son petit-fils, qu'elle se montre moins triste. Je sais que c'est parce qu'il lui rappelle papa et qu'elle le revoit à travers lui. Ça me serre le cœur de me rendre compte à quel point elle souffre de son absence. Tout comme moi. Papa était le pilier de notre famille, notre point d'ancrage. Sans lui, ce n'est plus tout à fait pareil. Parfois, on le cherche encore pour avoir son opinion sur un sujet, avant de nous rappeler douloureusement qu'il n'est plus là. Je ne compte plus les soirées que nous passons avec maman à faire défiler les photos de famille et nos vidéos. Il y a toujours des larmes, mais avant tout de l'amour.

Ma petite maman chérie. Si petite et frêle maintenant, je crains toujours qu'il lui arrive quelque chose quand je ne suis pas là. Elle a catégoriquement refusé de quitter la maison dans laquelle elle a passé plus de cinquante ans de sa vie. Il faut dire que mon grand-père maternel et papa ont tout construit, à eux deux. Ça leur aura pris deux ans. Je me doutais, en lui proposant d'emménager avec nous, qu'elle refuserait, mais je devais tout de même le faire. Heureusement que je vis juste à quelques minutes en voiture, pour venir la voir tous les jours et m'occuper de ce dont elle a besoin.

— Je voudrais des marguerites pour déposer sur la tombe de ton

père demain, me répond-elle en plongeant sa main dans le paquet de chamallows au chocolat que Tom lui a déposé hier lorsqu'il est venu lui annoncer avec Tania, sa compagne, qu'ils attendaient leur premier enfant, après une année à essayer sans succès.

Je n'avais plus vu maman aussi heureuse depuis si longtemps. Je crois que ce sourire radieux, elle l'avait eu pour la dernière fois avant qu'on ne sache que papa était atteint d'un cancer, hélas bien développé.

— C'est déjà noté, je savais que tu m'en demanderais.

— Tu es parfaite, ma puce, me complimente-t-elle comme si j'avais encore cinq ans.

Parce que pour elle, comme pour papa, je serai à jamais leur petite Lou.

— Je pense que je serai de retour d'ici une heure. J'ai déposé un grand verre d'eau sur la table ainsi que la télécommande de la télévision.

— Je peux encore me lever pour me servir à boire, tu sais, rouspète-t-elle.

— J'aime prendre soin de toi, lui dis-je en l'embrassant sur la joue.

Alors que je tourne les talons et quitte le salon de cette maison qui m'a vue grandir, j'entends un bruit de verre brisé. Je relâche mon sac à main et m'empresse de la rejoindre. Une main sur la poitrine, le haut du corps recourbé vers l'avant, elle menace de s'effondrer sur le sol depuis l'assise de son fauteuil. J'accours vers elle pour la redresser. Elle est toute pâle et une légère grimace déforme son visage.

— Maman ! m'écrié-je. Qu'est-ce qui se passe ?

Mon Dieu ! Je crois qu'elle est en train de faire une crise cardiaque. Soudain, alors que sa respiration devient difficile, elle sourit. Ce même fameux sourire qui étire ses lèvres lorsqu'aucun nuage n'apparaît à l'horizon.

— Gabriel, chantonne-t-elle d'une toute petite voix, les paupières closes.

— Maman ? répété-je en larmes, partagée entre la peur qu'elle me procure et le soulagement de la voir si sereine à cet instant.

— Tout va bien, me chuchote-t-elle en parvenant à tapoter ma main. Il est là.

— Qui est là ? Papa ?

— Oui.

Elle hoche la tête en me regardant, je le sais, pour la dernière fois.

— Oh ! maman, sangloté-je en la serrant dans mes bras. Dis-lui qu'il me manque et que je l'aime. Je t'aime aussi si fort.

— Ça va aller, me rassure-t-elle, alors que ce serait à moi de le faire dans ses derniers instants. Je vais le retrouver.

Je me reprends pour ne pas perdre ces précieuses dernières

secondes avec celle qui m'a mise au monde et qui s'est tant dévouée pour moi. Elle qui m'a toujours soutenue dans tout ce que j'ai entrepris. Et aussi, couverte souvent auprès de papa.

— Vous allez être à nouveau réunis *là-bas* , lui dis-je en la serrant contre moi, en reprenant les mots de cette histoire incroyable qu'ils ont vécue et dont ils m'ont tant parlé.

Ma mère finit par s'éteindre entre mes bras, mais je ne suis pas triste. Je sais qu'elle va retrouver l'homme qu'elle a toujours aimé et qu'ils vont être heureux à nouveau tous les deux, *là-bas* .

Remerciements

L'idée de cette histoire m'est venue alors que je prenais l'avion. Durant tout le vol, le fil s'est déroulé du début jusqu'à la fin. Tess et Gabriel s'imposaient à moi, grillant la priorité à toutes les autres idées qui attendaient déjà leur tour dans mon esprit. J'ignore pourquoi, mais ces deux personnages m'ont touchée et chamboulé le cœur plus que n'importe lesquels. Écrire leur romance a été un régal et j'espère être parvenue à vous émouvoir à votre tour comme ils sont su si bien le faire avec moi.

J'ai la chance de pouvoir compter sur des femmes extraordinaires pour être à mes côtés et m'épauler : Aurélie, Fanny, Flora, Kim, Luna, Manon et Marion. Merci d'avoir répondu présente à chaque salve de chapitre à lire (et relire aussi). Vos retours sont importants pour moi et vos encouragements, un moteur pour garder le cap.

Si vous avez aimé cette histoire, n'hésitez pas à laisser un commentaire en ligne et donner ainsi envie aux autres lectrices de se laisser tenter.

Merci d'avoir choisi un de mes livres, je vous en suis reconnaissante. Et à bientôt pour de nouvelles aventures.

© 2025, HarperCollins France.

ISBN 979-10-339-2141-7

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo .